Raphael Desanti

Lire Bourdieu de l'usine à la fac

Histoire d'une « révélation »

Préface de Gérard Mauger

éditions du croquant

Éditions du Croquant
20, route d'Héricy
77870 Vulaines-sur-Seine
www.editions-croquant.org

Diffusion-distribution : CDE-SODIS

© Éditions du Croquant, octobre 2017
ISBN : 9782365121385
Dépôt légal : octobre 2017

Raphaël Desanti

Lire Bourdieu de l'usine à la fac

Histoire d'une « révélation »

Préface de Gérard Mauger

éditions du croquant

Pour contacter l'auteur :

desantiraphael@aol.com

Table des matières

Préface : Sur les effets de la lecture de Bourdieu 7

Introduction 15

Chapitre 1. Genèse d'une structure mentale disposée à la découverte de Bourdieu 25
Enfance et entrée dans la vie adulte 27

Chapitre 2. Vie d'usine et autodidaxie : vers « la révélation » de Bourdieu 43

Chapitre 3. Les emplois précaires et la parenthèse heureuse des études en sociologie 67
Un fan intimidé devant son idole 81
Une thèse de doctorat inachevée 83

Chapitre 4. La mort de Bourdieu et l'aventure de la « liste Champs » 87

Chapitre 5. Formateur précaire puis éducateur 97
Résister à l'épreuve de la précarité et de la déqualification ... 102

Chapitre 6. Apprentis philosophes et apprentis sociologues 119
Les apprentis sociologues 135
Représentations et usages scolaires des grands auteurs de la sociologie 140
La séduction du dépassement théorique dans les dissertations 164

Préface
Sur les effets de la lecture de Bourdieu

Gérard Mauger
sociologue, directeur de recherche
émérite au CNRS

De prime abord, le livre de Raphaël Desanti se présente comme un récit de vie jalonné d'expériences marquantes et ordonné en séquences chronologiques qui l'ont conduit du Lycée d'Enseignement Professionnel (LEP) à l'usine, de l'autodidaxie à l'université, d'emplois précaires au travail social, de la lecture acharnée de l'œuvre de Pierre Bourdieu à l'animation de la « liste Champs » qui était consacrée au sociologue. Mais, c'est surtout une question souvent posée et restée sans réponse que soulève ce livre : quels sont les effets de la lecture sur le lecteur ?[1] Dans le cas présent, quels sont les effets qu'a eus sur Desanti la lecture, a priori improbable, de Bourdieu ?[2]

1. Sur les effets qu'en attendent les lecteurs, voir Gérard Mauger et Claude Poliak, « Les usages sociaux de la lecture », *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, n° 123, juin 1998, p. 3-24. La question – cruciale pour Desanti – des effets de la lecture de Bourdieu, est aussi celle qu'il posait dans son enquête sur la réception de la sociologie et des auteurs canoniques de la discipline auprès de publics étudiants (voir chapitre 6).

2. Sur les effets qu'a eus la rencontre avec Bourdieu sur des chercheurs en sciences sociales, voir Gérard Mauger (dir.), *Rencontres*

En dépit des difficultés du déchiffrement, cette lecture fut d'abord génératrice d' « affects joyeux » : Desanti évoque ainsi « l'enthousiasme » qu'a suscité en lui cette épreuve. Tout se passe, en effet, comme si la légitimation qu'il y trouvait de son « indignation » à l'égard de la dureté d'un ordre social éprouvée dans l'expérience de la domination au travail et de la précarité, la validation de sa vision du monde en termes de rapports de classes, de ses convictions « de gauche » et de « l'espoir d'un monde meilleur », c'est-à-dire, en définitive, le crédit fait par le professeur au Collège de France à des schèmes de perception, à des affects – colères et désirs – qui en sont solidaires et à des croyances politiques, avaient engendré une sorte d'exaltation de les voir ratifiés par une autorité reconnue.

Desanti évoque également les effets libérateurs qu'a eus sur lui la lecture de Bourdieu, confirmant ainsi la possibilité d'usages quasi-cliniques de la sociologie conçue comme instrument de libération individuelle[3] : « pour moi, écrit Bourdieu, la sociologie a joué le rôle d'une socioanalyse qui m'a aidé à comprendre et à supporter des choses (à commencer par moi-même) que je trouvais insupportable auparavant »[4]. De façon générale, elle permet, en effet, de déplacer les causes d'un malheur que tout incite à s'attribuer à soi-même vers des causes sociales occultées. Et, si elle ne les fait pas disparaître, du moins permet-elle d'en maîtriser la

avec Bourdieu, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2005.

3. Voir Gérard Mauger, « L'engagement sociologique », *Critique*, « Pierre Bourdieu », n°579-580, août-septembre 1995, p. 675-696.

4. Voir Pierre Bourdieu, avec Loïc Wacquant, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 182.

représentation et d'assumer son *habitus* et sa position – avec leurs contraintes et leurs limites – sans culpabilité ni souffrance[5]. Pour Desanti, la compréhension sociologique l'a dédouané, par exemple, de la responsabilité personnelle de l'échec scolaire initial qu'implique l'idéologie du don et de la damnation sans appel que contiennent des sentences familiales et/ou scolaires comme « il n'est pas fait pour les études ». Elle l'a sans doute aidé aussi à ne pas « lâcher prise » dans la confrontation aux embûches de toute entreprise autodidactique[6] et à se libérer de lui-même en s'affranchissant des limites intériorisées. Mais, elle l'a aidé aussi à faire face au « mal être » qu'engendrent les situations de déclassement (de bas en haut ou de haut en bas).

Selon Desanti, la lecture de Bourdieu fut encore « une révélation », non au sens mystique mais photographique du terme : le révélateur permet que les images négatives latentes deviennent visibles. Elle permet de nommer, de donner à voir, de rendre intelligible, de « convertir le malaise social en symptômes lisibles, susceptibles d'être traités politique-

5. « C'est mon optimisme un peu scientiste, note Bourdieu, mais je pense qu'il vaut mieux savoir la vérité que de ne pas la savoir et qu'on peut fournir à des gens qui souffrent quelques moyens de comprendre un tout petit peu mieux ce qui leur arrive, au lieu de "déplacer" les problèmes, par exemple, du côté du psychologique » (« Questions à Pierre Bourdieu », *in* Gérard Mauger et Louis Pinto (dir.), *Lire les Sciences sociales 1989-1992*, Volume 1, Paris, Éditions Belin, 1994, p. 318).

6. La stratégie distinctive qui porte un lecteur autodidacte – comme ce fut le cas de Desanti – à tenter de déchiffrer Heidegger, implique de surmonter de nombreux obstacles et n'est évidemment pas sans risques : à commencer par celui de l'auto-disqualification d'un lecteur forcé de constater qu'il n'y comprend rien ou pas grand chose…

ment »[7] et, ce faisant, de maîtriser, au moins symboliquement, ce qui était confusément ressenti, sans pouvoir clairement l'exprimer et encore moins l'expliquer. À cet égard, les citations de Bourdieu dans les encadrés qui jalonnent le texte mettent en évidence le genre d'« éclairage » ou de « révélation » qu'on peut attendre de la sociologie.

En fait, la lecture de Bourdieu (et de quelques autres) a surtout infléchi la trajectoire biographique de Desanti jusqu'à reproduire finalement, après bien des aléas, la position de sa famille d'origine, en faisant de lui un intellectuel, passé de l'usine au travail social. Ce faisant, elle a également guidé le récit qu'il fait ici, attentif aux pièges de « l'illusion biographique »[8], d'une trajectoire marquée par le désajustement perpétuel des dispositions aux positions successivement occupées : du lycée professionnel à l'usine, de l'Université à l'exercice du métier de moniteur-éducateur. Desanti explique d'abord comment l'éducation petite-bourgeoise et l'héritage de la bonne volonté culturelle familiale – celui d'un père animateur socioculturel « post-soixante-huitard » et d'une mère auxiliaire puéricultrice et adepte du Livre de poche – engendrèrent à la fois l'échec scolaire d'un élève « paresseux » et « trop peu scolaire », le désajustement d'un élève de LEP que sa manière de parler et ses goûts vouaient à y être traité d' « intello » ou de « pédé », mais aussi les dispositions constitutives d'une « vocation d'autodi-

7. Pierre Bourdieu, *Réponses, op. cit.*, p. 173.
8. Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°62-63, juin 1986, p. 69-72.

dacte »[9] prédisposé à la rencontre avec Bourdieu. Il montre ensuite ce que fut pour lui, l'inconfort structural des transfuges[10] que leurs incursions « vers le haut » exposent à la domination de classe et à la honte de soi – Desanti raconte ainsi l'humiliation de la confrontation aux « gosses de riches » au Conservatoire ou au club nautique et, ultérieurement, la « torture mentale » que lui infligeait la crainte de « ne pas être à la hauteur » lorsqu'il enseignait la sociologie à l'Institut Régional de Travail Social (IRTS)[11] – et, symétriquement, le désajustement, l'inadaptation du « raté petit-bourgeois » chez les « enfants de prolos » (au LEP), celle d'un apprenti qui passait pour « prétentieux » ou, au mieux, « dans les nuages » dans le cadre de l'usine où il travaillait et, ultérieurement, celle d'un moniteur-éducateur « obligé d'en rabattre » et de rabâcher le catéchisme personnaliste en vigueur pour échapper à l'accusation de « se la jouer intello ». Sans doute ce genre d'expériences encourage-t-il à se soustraire à ces situations de porte-à-faux en s'éloignant des positions « du bas » et en s'acclimatant dans la mesure du possible à celles « du haut »[12] : via l'autodidaxie puis les études de sociologie dans le cas de Desanti.

9. Voir Claude F. Poliak, *La Vocation d'autodidacte*, Paris, Éditions l'Harmattan, 1992.

10. Sur ce sujet, voir, par exemple, Gérard Mauger, « Annie Ernaux, "ethnologue organique" de la migration de classe », *in* Fabrice Thumerel (dir.), *Annie Ernaux, une œuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université, 2004, p. 177-203.

11. L'autodidaxie implique, en effet, une incertitude difficile à surmonter dans le classement des autres et de soi-même qui porte (prudemment) à les surévaluer et à se sous-estimer.

12. L'éloignement des uns facilitant l'acclimatation aux autres et l'acclimatation aux autres garantissant l'éloignement des premiers…

Mais on peut également s'interroger sur les effets de l'apprentissage progressif de la sociologie, du travail d'objectivation et d'auto-objectivation qu'il implique et, en particulier, sur ses effets proprement thérapeutiques : apprendre à « digérer », à « encaisser », à « dépasser », à « tenir le coup », comme dit Desanti [13]. Recherchant dans les structures sociales, le principe explicatif du mal-être ou du malheur, la socioanalyse tend non seulement à les désindividualiser, à les socialiser, à les politiser, mais, ce faisant, elle infléchit également, en les « nécessitant » comme dit Bourdieu[14], le regard porté sur ce genre de situation et, dans le cas de l'auto-socioanalyse, sur soi-même[15]. En d'autres termes, l'objectivation sociologique qui impose la distanciation et facilite la compréhension, implique, au moins, la dédramatisation et, à terme, la conversion des dispositions et des pratiques qui réduit le désajustement inhérent à toute mobilité sociale.

Mais suffit-il de connaître les mécanismes du « mal être », de « la colère », des « ratages » c'est-à-dire du désajustement (de l'*habitus* à la position occupée), de la violence symbolique ou des manques (de ressources, d'assurance) pour échapper complètement à leurs effets ? « Mon sentiment d'indignité prenait trop le dessus », écrit Desanti. À cela, il n'y a sans doute pas d'autre remède que la considération,

13. Voir Claude Poliak, « La "démocratisation" de la sociologie. *La Misère du monde*, une initiation à la "socioanalyse" », *in* Frédéric Lebaron et Gérard Mauger (dir.), *Lectures de Bourdieu*, Paris, Ellipses Édition, 2012, p. 207-220.

14. Voir Pierre Bourdieu (dir.) *La Misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil, 1991,

15. Voir Gérard Mauger, « Incitation à la bêtise. Sur l'excuse sociologique », *Savoir/Agir*, n° 35, mars 2016, p. 133-144.

la reconnaissance, l'admiration, obtenues dans le cercle de ceux dont on voudrait l'obtenir[16]. Tant il est vrai que la concurrence pour l'estime des hommes les voue tous à la poursuite fascinée de l'approbation d'autrui[17].

16. « Il est bon de rappeler que le tribunal tient son pouvoir de la reconnaissance qui lui est accordée », écrit Bourdieu (*Méditations pascaliennes*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 281).
17. Y compris sous la forme des conduites de « fan ».

Introduction

J'ai longtemps hésité à témoigner des effets libérateurs et de l'enthousiasme qu'a produit la lecture de Bourdieu, dans ma vie marquée par les embûches scolaires, la précarité professionnelle, le chômage, la déqualification, et, sans doute aussi, ma « névrose de classe »[1]. Cette lecture m'a souvent procuré assez de force pour ne pas lâcher prise et donné l'espoir d'un monde meilleur, même si ma paresse, mes frilosités et mes lâchetés ont fait que je ne me suis jamais véritablement engagé contre les injustices sociales.

Il y a des lectures de grands auteurs – et, n'en déplaise à ses détracteurs, Bourdieu en était un – qui vous confortent ou vous réveillent, qui vous nourrissent et vous éclairent pour mieux comprendre un monde social que vous savez profondément inégalitaire et qui vous met en colère[2],

1. Voir Vincent de Gaulejac, *La névrose de classe*, Editions Hommes et Groupes, Paris, 1987 et aussi Chantal Jaquet, *Les Transclasses ou la non-reproduction*, Paris, PUF, 2014.

2. Colère potentielle des individus ravalés « dans le bas des avoirs, des pouvoirs, des savoirs, des faire valoir », selon la formule du sociologue Michel Verret.

sans disposer toujours des outils intellectuels appropriés, des mots ajustés pour le dénoncer et en débattre autour de soi. Dès ma lecture, partielle et laborieuse, des Héritiers et de La Distinction[3] que, nanti d'un faible « capital scolaire », je tentais néanmoins de déchiffrer autour de mes vingt ans, j'avais le sentiment que cette sociologie confortait mes convictions politiques en faveur d'une « gauche de gauche ». Ses constatations objectives encourageaient, selon moi, l'indignation face à un ordre social systématiquement favorable aux classes dominantes. Je dois pourtant reconnaître que je n'ai jamais traduit cette indignation dans une action militante, si ce n'est dans le cadre de participations de base à des grèves et à des manifestations qui me semblaient naturellement s'imposer lorsque les gouvernements successifs, « de gauche » comme de droite, enchaînaient leurs « réformes nécessaires » pour démanteler les conquêtes et les acquis historiques, en libéralisant le code du travail, les systèmes de protection, les retraites, la « Santé », l'enseignement… Au début des années 1990, Bourdieu ne revendiquait guère sa sociologie comme un instrument de dénonciation du fonctionnement des structures sociales, elle devait être avant tout envisagée comme une lunette conceptuelle qui permettait de les objectiver, de les « dévoiler ». À l'époque de la parution de *La Misère du monde*[4], Bourdieu faisait sienne

3. *Cf.* Pierre Bourdieu, Jean Claude Passeron., *Les Héritiers*, Paris, Éditions de Minuit, 1964. Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Paris, Editions de Minuit, 1979.
4. Pierre Bourdieu (dir), *La Misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil, 1993

la maxime de Spinoza, « Ni rire, ni pleurer, mais comprendre » comme posture d'analyse de notre société. Il me semblait néanmoins que ses analyses ne pouvaient empêcher de produire chez des lecteurs comme moi un état d'esprit de dénonciation et de dérision de l'ordre social renforcé par les épreuves de la précarité, de la domination au travail personnellement vécues. Je n'oublierai jamais cet entretien de Bourdieu avec Günter Grass, en novembre 1999, où l'écrivain lui reprochait le manque d'humour dans sa sociologie. Alors que j'admirais la pensée de Bourdieu, j'étais en revanche plutôt d'accord avec cette opinion de l'écrivain allemand qui me confortait dans l'idée qu'une analyse de *La Misère du monde* pouvait éventuellement associer un registre critique à l'ironie, l'humour, la dérision pour renforcer la déploration de l'ordre implacable des choses.

De nombreux ouvrages ont été publiés sur la sociologie de Bourdieu et sur ses engagements dans l'espace public, en particulier après sa mort. Entre les livres académiques et les publications d'essayistes critiques sur le sociologue, il n'y a pratiquement aucun ouvrage de lecteurs de Bourdieu qui témoigne des effets que cette lecture a pu produire dans leur vie, en dehors des milieux universitaires, intellectuels, journalistiques. Depuis la disparition du sociologue, l'idée me taraudait de m'engager dans un travail d'écriture pour livrer l'expérience d'une vie jalonnée par ma lecture enthousiaste, formatrice de la sociologie de Pierre Bourdieu, auteur découvert comme « une révélation » au hasard de mes lectures autodidactiques à l'âge de vingt ans, alors que j'étais apprenti ouvrier en usine, avec un

BEP d'électromécanicien, fils d'un père travailleur social et d'une mère auxiliaire puéricultrice. La crainte de ne pas être à la hauteur de ce projet freinait ma démarche pour toutes sortes de raisons. Elles tiennent, pour une part, à la complexité de l'œuvre de Bourdieu et de sa réflexion et, d'autre part, au fait de n'avoir ni les ressources, ni la culture « légitime », ni l'écriture facile pour pouvoir m'y prêter sans encombres : j'y reviendrai. L'écriture d'un livre n'échappe sans doute pas au plaisir narcissique d'être remarqué, en témoignant sur soi, de faire sa place au « moi haïssable »[5] devant l'autre. Cette dérive m'a préoccupé en écrivant ce manuscrit car je dois bien avouer que ma trajectoire a longtemps été, jusqu'aux abords de mes quarante ans, une quête obsessionnelle, infantile même, de reconnaissance sociale et symbolique au prix d'un entêtement dont je ne saurais dire aujourd'hui s'il m'a toujours servi en particulier dans mon parcours professionnel. Si la découverte de Bourdieu m'a mené avec enthousiasme de « l'usine à la fac », puis, bien plus tard, vers la préparation d'un doctorat de sociologie, il me faut bien reconnaître que l'échec de ma thèse – je n'étais pas à la hauteur intellectuelle et méthodologique pour la mener à terme – a contribué à me perdre dans des lendemains professionnels précaires, et dans la voie d'une déqualification progressive que j'ai dû apprendre à digérer, aujourd'hui encore, pour ne pas sombrer. Enthousiasme donc, mais enthousiasme mitigé, tempéré par les déconvenues de mon parcours professionnel : tenter, mais finalement en vain, de devenir sociologue, rebondir sur un métier

5. On doit la formule à Blaise Pascal.

de travailleur social. Mais choisit-on vraiment ce que l'on est et ce que l'on fait dans sa vie ? Il est clair que mes origines sociales ont déterminé, d'une certaine manière, l'espace de mes possibles et de mes « choix » professionnels. Mon cas me semble être une illustration parfaite, pour ne pas dire caricaturale, de la « reproduction sociale » : mon père était travailleur social, ma mère auxiliaire puéricultrice[6], je suis recruté aujourd'hui comme « moniteur éducateur » (« niveau bac ») dans un établissement médico-social pour adultes déficients intellectuels, un espace qui réunit le travail social et le soin. D'autres facteurs ont pesé dans mon orientation : la déqualification professionnelle, le chômage et la précarité m'ont contraint à privilégier des « choix » d' « emplois-refuges » pour m'en sortir et me stabiliser enfin en CDI, à l'âge de quarante six ans. Dix ans plus tôt, faute de pouvoir trouver une place durable dans l'enseignement supérieur, j'avais dû me « rabattre » sur une préparation au métier d'éducateur spécialisé[7] pour espérer un emploi stable, avec un sentiment de défaite et d'amertume au regard de mes ambitions antérieures.

> « Il faut se garder de conclure que le cercle des espérances et des chances ne peut pas être rompu. D'un côté, la généralisation de l'accès à l'éducation – avec le décalage qui s'ensuit entre les titres détenus, donc

6. Tout d'abord aide soignante dans un service pédiatrique, ma mère est devenue par la suite auxiliaire puéricultrice dans une crèche d'un grand service hospitalier.
7. Le diplôme d'État d'éducateur spécialisé se prépare en trois ans, il est validé au niveau III (c'est à dire bac +2, au même titre que BTS et DUT)

> les possibilités espérées, et les postes obtenus – et de l'insécurité professionnelle tend à multiplier les situations de désajustement, génératrices de tensions et de frustrations. C'en est fini à jamais de ces univers où la coïncidence quasi parfaite des tendances objectives et des attentes faisait de l'expérience du monde un enchaînement continu d'anticipation confirmée. Le manque d'avenir qui était jusque-là réservé aux « damnés de la terre » est une expérience de plus en plus répandue, sinon modale ».
>
> Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Points-Seuil, 2003, p. 336

Dans les années 1970, mon père a vécu son métier comme un engagement porté par les valeurs idéologiques d'une gauche « révolutionnaire » – il s'agissait de réveiller les consciences et les manières d'être au monde par l'animation socioculturelle dans les quartiers populaires – tandis que celui que j'exerce depuis les années 2010 est un « choix de nécessité », pour m'insérer et me stabiliser après de longues années de précarité. Étant entendu, qu'être travailleur social suppose un minimum de conviction, une certaine humanité, une compétence relationnelle et organisationnelle pour mettre en place, selon les termes en vigueur dans ce secteur, des « projets personnalisés d'accompagnement » en faveur de celles et ceux qui sont « en difficulté d'intégration et d'adaptation » dans notre société.

Mon emballement pour Bourdieu, comme celui d'un fan d'une grande star qui collectionne tout sur son idole, et « l'enthousiasme » dont je parle pour qualifier mes lectures du sociologue peuvent

paraître malvenus pour des lecteurs qui voient dans son œuvre un portrait grave du monde social, noué par des rapports de classes, de domination et dont les rouages n'ont rien de merveilleux, bien au contraire. Pourtant, lire Bourdieu – je l'ai toujours su en étudiant ses textes – m'est apparu comme une possibilité constructive de se libérer de soi (au moins un peu), de mettre des mots éclairants sur les contraintes de la domination au travail et du monde social en général, de relativiser les évidences du « cela va de soi » propres au sens commun et à la novlangue libérale, qui trompent notre rapport au réel, en particulier celui que nous imposent « l'actualité » et ses commentateurs (intellectuels médiatiques et politiques). Cette lecture pouvait aider, pensais-je aussi, à prendre davantage d'assurance pour se confronter à ceux pour lesquels le monde social, tel qu'il est, n'est pas fondamentalement à remettre en cause. J'ai longtemps lu Bourdieu comme un grand auteur, sans tout comprendre, parce qu'il offrait une perspective théorique d'ambition totale à la manière, me semblait-il, des grands philosophes de l'idéalisme allemand comme Kant, Hegel et Marx. Le découpage « bourdieusien » du monde social en champs et sous champs sociaux – économique, culturel, scolaire, artistique, scientifique, politique, etc. – avec leurs « homologies structurales » et leurs articulations que l'on voit déployées et systématisées, sur fond d'analyses factorielles très sophistiquées, dans *La Distinction*, *La Noblesse d'État* et quelques grands articles de la revue *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, avait de quoi m'exalter et me confortait dans une compréhension du monde en termes de rapports de classes. Il est vrai qu'à vingt ans, apprenti

ouvrier (je l'évoquerai plus loin) tout me renvoyait à une telle vision de la réalité sociale : mes expériences scolaires et professionnelles vécues dans les univers ouvriers et mon passage médiocre dans la compétition nautique en club parmi des jeunes de milieux très favorisés, etc. La sociologie bourdieusienne de « la magie performative » des discours d'institutions, les mécanismes de délégation, de représentation, d' « usurpation légitime » du pouvoir symbolique (politique, scolaire)[8], retenaient aussi toute mon attention, sans doute parce que j'étais un produit recalé et désabusé des verdicts du système scolaire et que je ne supportais guère la domination des mandataires d'autorité dans les différents contextes institutionnels, professionnels que j'avais connus.

Pierre Bourdieu utilise la métaphore aquatique « du poisson dans l'eau »[9] pour caractériser l'ajustement spontané de l'*habitus* avec l'environnement social dont il est le produit et dans lequel – autre métaphore – il accepte « le jeu »[10] et les enjeux en y plaçant ses « jetons ». Pour vivre le monde social comme « un poisson dans l'eau », c'est-à-dire comme allant de soi, il faut être le produit de ce monde. Le fils d'ouvrier qui devient ouvrier vivra moins mal le monde ouvrier que le fils de bourgeois qui devient ouvrier dans le monde ouvrier. Il existe en effet des « ratés » sociaux, des espèces de mon genre qui, à la différence des « ajustés », illustrent les effets douloureux du désajustement de leur *habitus* aux univers sociaux fréquentés (scolaire, professionnel, associa-

8. Voir Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Points Seuil, 1999.
9. Voir Pierre Bourdieu. *Réponses*, Éditions du Seuil, Paris, 1992, p.103
10. *Ibid*., p.74-75.

tif, etc...) dont il n'est pas le produit. Et cela fait mal... Je dois à la sociologie de Bourdieu d'avoir compris tout cela et digéré, au moins un peu, mon destin social.

Chapitre 1

Genèse d'une structure mentale disposée à la découverte de Bourdieu

Ma formation autodidactique puis universitaire m'a permis de comprendre que « cette rencontre » de Bourdieu était, en ce qui me concerne, comme « acquise à l'avance » au regard de mes dispositions sociales, de mon « *habitus* de classe ». Ce sociologue faisait partie du répertoire potentiel d'intellectuels dont la pensée critique avait toutes les chances d'entrer un jour en résonance avec ma propre perception du monde structurée par mon éducation familiale et par les univers sociaux très contrastés que j'ai rencontrés au cours de ma vie. Le fait de n'avoir jamais été comme « un poisson dans l'eau » dans mon parcours scolaire et professionnel m'ouvrait à des interrogations, parfois moroses, sur mes raisons d'être au monde et me portait en même temps à la lucidité. Je trouvais alors dans ma lecture de Bourdieu des réponses et des pistes pour éclairer la signification de mon « mal-être » en société et de « ma névrose de classe », ce qui m'a aidé à tenir le coup. Il me fallait des ressources, des repères pour encaisser, apprivoiser, digérer, dépasser si possible la

série de mes échecs, de mes inconforts professionnels douloureux entretenus par mon *habitus* clivé, désajusté dans les différents contextes que j'ai traversés jusqu'à maintenant : du lycée professionnel à l'usine comme apprenti ouvrier, de l'usine à l'Éducation Nationale comme aide documentaliste puis surveillant d'internat, de l'université et ma thèse de doctorat avortée aux emplois précaires de formateur dans l'enseignement supérieur, de la déqualification progressive qui m'a mené, après de longues périodes de chômage, vers un emploi de « moniteur éducateur »[1].

Au regard de ce parcours ascensionnel puis « déclinant »[2], j'ai conscience que cette tentative de retracer « la genèse » et le contexte de ma décou-

1. Je suis titulaire d'un diplôme d'État d'éducateur spécialisé et j'occupe, depuis 2015, un poste de « moniteur éducateur » dans un foyer d'accueil médicalisé (FAM). Dans ce cadre, le moniteur éducateur « accompagne », aide les résidents dans les actes essentiels de la vie quotidienne (toilettes, douches matins et soirs, repas, aide physique...). Il assure des sorties, anime le quotidien à travers des activités éducatives. En réalité, indépendamment des représentations humanistes véhiculées communément chez les professionnels du secteur, on peut considérer que le moniteur éducateur est engagé dans une activité d'exécution aux côtés des aides soignantes, des AMP pour assurer la reproduction quotidienne « du confort », « du bien être » et de la santé du public accueilli. Ces professionnels sont soumis aux horaires d'internat, aux grandes amplitudes horaires, à des contraintes physiques (postures et gestes de manutention, nettoyage des souillures, rangement du linge, etc.) et mentales particulières. Dans ce FAM, « les toilettes » des résidents occupent une bonne partie du temps de travail. La rémunération d'un moniteur éducateur à temps plein est de 1200 euros en début de carrière. L'éducateur spécialisé, dans ce type d'établissement, a un rôle de « coordinateur » des projets éducatifs ; il est en lien étroit avec le chef de service « garant » de l'application du projet d'établissement.

2. Ascensionnel et déclinant du point de vue de la reconnaissance sociale, symbolique, rémunératoire.

verte de Bourdieu risque de verser dans l'illusion rétrospective, en sélectionnant arbitrairement des faits biographiques jugés plus significatifs que d'autres et amplifiés par l'écriture. L'art de la « socio-analyse » suppose une compétence théorique et une maîtrise de l'objectivation sociologique pour contenir les pièges de « l'illusion biographique »[3]. Faute de pouvoir le manier comme il se doit, j'ai du me résoudre à livrer ici une sorte de « témoignage » en faisant le récit de mon parcours, plus ou moins auto-analysé, fait d'expériences socialement marquantes et revisitées à la lumière de ma lecture autodidactique de Bourdieu. Je dois assumer les maladresses et la dimension égocentrique de mes propos qui reflètent sans doute des « limites intellectuelles » héritées d'un parcours bancal qui m'interroge encore aujourd'hui – mais je me soigne... – sur ma place dans le monde social.

Enfance et entrée dans la vie adulte

Le conditionnement social, dès mon enfance, avait de quoi produire en moi une vision critique du monde social. Je revois ma vie dans une cité HLM des années 1970, parmi les enfants de « prolos » à l'école. Je n'étais pas enfant d'ouvrier, mais les classes populaires faisaient partie de mon univers scolaire, de ma vie de quartier et de mon univers de travail jusqu'à l'âge de vingt et un ans environ, ce qui n'allait pas sans difficultés relationnelles avec ces milieux du fait de mon éducation familiale qui m'en distinguait à maints égards dans mes manières de parler et dans

3. Voir Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *in Raisons pratiques*, Paris, Seuil, 1994, p.81

mes goûts culturels. Je revois mes parents syndiqués et plus ou moins sympathisants communistes, mon père travailleur social et ma mère auxiliaire puéricultrice, leur « bonne volonté culturelle », notre vision familiale du monde qui opposait les « bons » (« les travailleurs ») aux « salauds » (« les capitalistes », « les bourgeois »). « La culture des camarades » était présente à la maison et il y avait, entre autres choses, les disques de chanteurs de référence pour les « gens de gauche » (François Béranger, Jean Ferrat, Léo Ferré, Gille Servat, Henri Tachan, les Quilapayun, un groupe de chanteurs chiliens dissidents sous la dictature de Pinochet), et quelques « classiques de la musique classique » (Bach, Mozart, Beethoven, Ravel, Satie), le jazz noir américain, et puis quelques livres marxistes, l'abonnement à « l'Huma », la littérature sociale du dix-neuvième siècle, les polars noirs américains, le cinéma critique et le genre réaliste, le tout alimenté par les colères et les commentaires parentaux sur l'actualité à la télévision, la vie de travail, les références révolutionnaires (Marx, Louise Michel, Mao, « 68 », Salvador Allende). Mes parents lisaient beaucoup de littérature, surtout ma mère. Malgré sa courte scolarisation après le certificat d'étude, elle avait lu par la suite une bonne partie de l'œuvre de Zola, de Balzac, de Maupassant et de quelques autres auteurs classiques. Dans l'appartement familial, une bibliothèque était bien garnie de livres de poche. Aux côtés des « classiques » de la littérature française, il y avait les romanciers américains comme James Hadley Chase, John Dos Passos, William Faulkner, Chester Himes, Henri Miller, Richard Wright et bien d'autres auteurs dont j'ai oublié les noms. Ces lectures parentales étaient,

avant tout, attentives à la critique sociale des récits, aux infortunes des personnages qui subissaient l'ordre implacable et l'absurdité des choses, à la révolution des mœurs. Dans ma famille, j'étais le seul « paresseux » qui ne lisait pratiquement aucun ouvrage à la différence de mes deux parents et de ma sœur, lecteurs disciplinés le soir avant le coucher. J'ai conscience que je vivais néanmoins dans un bain de langage, de commentaires critiques sur les choses de la culture « cultivée » et de l'actualité événementielle. Cette culture familiale est sûrement ce qui m'a conduit à reprendre des études, quelques années après mon « échec scolaire » en lycée. Je me suis rendu compte tardivement que la pratique régulière de la lecture d'ouvrages littéraires et de sciences humaines était un atout pour acquérir l'écriture structurée, démonstrative qu'exige le système scolaire. Si je n'étais pas « mauvais » en français, durant ma scolarité, c'est parce que le contexte de mon éducation familiale avait facilité les choses pour me sentir relativement à l'aise dans cette discipline, non point sur le plan orthographique mais sur le plan syntaxique et réflexif.

Vers l'âge de dix ans, je savais qu'un certain Karl Marx avait existé dans l'histoire de la pensée et qu'il était une référence à connaître pour comprendre les rapports d'exploitation entre les « travailleurs » et les « capitalistes », selon les explications succinctes de mon père à l'époque. Dans certains moments de frictions à l'école primaire et au collège, je me revois traiter quelques camarades de classe de « sales capitalistes » sans que ces derniers comprennent ce langage, ce qui avait pour effet de redoubler leur colère à mon égard quand ils ne me traitaient pas de

« petit intellectuel », de « pédé » ou de « tapette ». En quatrième puis en troisième, les cours d'histoire relevaient surtout de l'événementiel, des « Grands Hommes », des grandes dates, très souvent au détriment de l'histoire des populations. J'écoutais, en piquant parfois du nez, mes enseignants que je trouvais « rasoirs » et peu soucieux de la misère des classes populaires. À quatorze ans, l'adaptation au cinéma des Misérables de Victor Hugo par Robert Hossein en 1982 m'avait beaucoup marqué. Accompagné de ma mère et de ma sœur, j'étais ressorti de la salle de projection en contenant mes larmes car je découvrais la misère des classes laborieuses et le confort de la bourgeoisie, mais aussi l'injustice et la répression d'État d'une époque pas si lointaine. Les films de Charlie Chaplin, regardés occasionnellement en famille, me donnaient aussi la boule au ventre et nourrissaient mon ressentiment à l'égard des inégalités de classes. La connaissance de l'Histoire par le cinéma plutôt que par l'école me convenait mieux : je n'étais pas un élève « scolaire ».

Je pourrais dire que la composante « dure » de mon héritage culturel de cette époque (années 1970 et début des années 1980) porte la trace des références et des dispositions radicales, anti-patronales, anti-institutionnelles plus ou moins héritées de mon père : son intérêt occasionnel pour quelques textes marxistes, son attention aux discours communistes sous l'ère Georges Marchais, son militantisme associatif prônant « l'éducation populaire » des « francs camarades », sa vision dichotomique « patronat/travailleurs » et toutes ses déclinaisons (« bourgeois/peuple », etc.) souvent répétées et enflammées dans les discussions virulentes des grandes tablées d'in-

vités à la maison[4], etc. Le pôle « souple » de mon héritage culturel est incarné par ma mère qui a reçu une éducation catholique pendant sa jeunesse, plus proche des dispositions « personnalistes », littéraires (c'est elle qui remplissait régulièrement le fond d'ouvrages littéraires de la bibliothèque familiale) et artistiques : de « nature » plutôt casanière – à la grande différence de mon père – elle s'adonnait un peu à la peinture et regrettait de ne pas avoir pu faire « les beaux arts ». Son humeur était moins antipatronale et « enflammée » que celle de mon père. Mais, mes parents avaient l'art de s'arroger la parole dans les tablées d'invités occasionnels pour revendiquer haut et fort le monopole de la vérité sur la vie de travail, l'éducation des enfants, la politique, bref, sur le monde social...

C'est dire que cette vision dualiste des « bons » et des « méchants », des classes populaires de mon quartier[5] et des « bourgeois », du « nous » et du « eux » , des travailleurs et des capitalistes était bien inscrite dans ma tête d'enfant et de pré-adolescent. Très tôt, elle fut imprimée en moi et confortée par quelques expériences déstabilisantes du monde social. Vers la fin des années soixante dix, mon père m'avait inscrit à un concours d'entrée au conservatoire de Nantes, situé à l'époque dans un vieux quar-

4. Durant mon enfance et mon adolescence, je craignais beaucoup les disputes virulentes de mes parents et, en particulier, de mon père « grande gueule », lorsqu'ils s'engageaient dans des discussions politiques et éducatives avec leurs amis et les membres de la famille.
5. Mon sentiment était partagé entre ma compréhension des conditions de vie difficiles qui leur étaient faites et mon *habitus* d'enfant petit bourgeois qui n'avait pas une culture et des habitudes langagières toujours en phase avec les jeunes de milieux populaires de mon quartier.

tier bourgeois de la ville, pour pratiquer le piano bien que je maîtrisais à peine « Au clair de la Lune, mon ami Pierrot ». Mon père, très mal renseigné, ignorait qu'un bon niveau de formation musicale était nécessaire pour se présenter à ce genre de concours, il ne savait pas non plus que les enfants qui s'y préparaient à l'avance provenaient souvent de milieux favorisés portés par des « stratégies de distinction » et de placement symbolique rentable pour l'avenir (apprendre un instrument très tôt et savoir se présenter à des concours pour briller en société, suivre de longues études).

> « Il n'est pas de pratique plus classante, plus distinctive, c'est-à-dire plus étroitement liée à la classe sociale et au capital scolaire possédé que la fréquentation du concert ou la pratique d'un instrument noble ».
>
> Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, p.156

Ce fut – je m'en souviendrai toujours – l'expérience sociale la plus humiliante que j'ai connue de toute ma vie, non seulement parce que je n'avais aucune compétence instrumentale mais surtout parce que mon incompétence rencontrait la maîtrise musicale et le sentiment de légitimité des enfants de milieux privilégiés auxquels, c'était mon impression, tout semblait réussir. Une double indignité m'habitait, je supposais « qu'eux », ces gosses de riches, travaillaient bien à l'école, par ailleurs, alors que j'étais en situation d'échec scolaire. C'est donc au sein d'un beau bâtiment ancien des quar-

tiers « bourgeois » de Nantes que j'ai rencontré pour la première fois des enfants qui ne ressemblaient en rien à ceux que je fréquentais dans mon quartier et mon école primaire : des jeunes « biens coiffés », sages et « bien habillés » dans des couleurs vertes et bleues, grises aussi, accompagnés de parents distingués et sérieux. Je ne me sentais pas du tout à ma place en croisant leurs regards et ce sentiment fut rapidement confirmé par la première épreuve musicale à laquelle j'ai dû me soumettre au sein d'une salle réunissant une vingtaine d'enfants à peine plus âgés que moi. C'était une dictée musicale ! Une dame nous donna une consigne puis se lança dans une série de notes jouées au piano, au rythme d'une mitraillette ! Je fus incapable de reconnaître quoi que ce soit parmi cette avalanche de notes, tandis que j'entendais autour de moi des enfants chuchotant « Oh c'est facile ! ». Toutes les têtes étaient baissées pour écrire, sauf la mienne perdue et tendue par la honte de soi. On me demanda, quelques minutes plus tard, de quitter la salle avant la fin des épreuves car, manifestement, je n'étais pas à la hauteur des conditions requises pour rester plus longuement. La torture n'était pas terminée, je devais présenter une composition de piano devant un jury, l'après-midi. Assis aux côtés de mon père dans un hall proche d'une nouvelle salle, nous entendions de loin des compositions pianistiques très bien jouées, qui semblaient dignes de grands musiciens. Je commençais à trembler, « Qu'est-ce que je fous là ? » pensais-je alors sur fond d'angoisse et d'indignité absolue. Et ce fut mon tour d'entrer dans cette vaste salle magnifique, ornée de corniches anciennes, où régnaient sobrement trois membres d'un jury, habil-

lés en « costume-cravate ». L'un d'entre eux, affable, m'installa avec soin devant un piano à queue. C'était trop pour moi, je n'avais jamais vu un tel instrument, sinon « à la télé », et je ne comprenais pas l'égard de cette personne pour m'y installer confortablement. Je me suis mis à jouer l'équivalent d'un « Au clair de La Lune mon ami Pierrot », d'une trentaine de secondes à peine, en me plantant lourdement avant la fin du morceau. Je revois alors les mines consternées et embarrassées des examinateurs qui se tournèrent vers mon père pour tenter d'obtenir quelques explications sur mon apprentissage musical. Mon père se perdit dans des justifications confuses et maladroites, puis nous quittâmes les lieux sans envisager – nous l'avions immédiatement compris – la moindre chance de réussir ce concours. Cette expérience humiliante a sans doute consolidé en moi la conscience d'un monde social différencié, d'un monde clivé en classes sociales, en individus nantis, « beaux », posés, qui parlaient « bien » et auxquels tout semblait réussir, d'un côté, (c'était ma vision d'enfant) et, de l'autre, un peuple sans « culture cultivée », dur, celui de mon quotidien résidentiel et scolaire. Tout cela me dérangeait et me donnait un profond sentiment d'injustice que je ne pouvais, évidemment pas, intellectualiser.

Plus tard, autour de mes dix-sept ans, alors que j'étais scolarisé dans un lycée professionnel pour préparer un CAP et BEP d'électromécanicien, je vivais une nouvelle fois l'expérience de l'écart social, pour ne pas dire le « gouffre », entre ces jeunes dont je partageais le quotidien à l'école et les « fils à papa », que je fréquentais chaque week-end dans l'univers de la compétition en dériveur (le « 420 », en particulier). À

l'époque, passionné de voile, je m'étais inscrit dans un club historique[6] fréquenté par des jeunes issus de milieux privilégiés. Je faisais de la compétition nautique, tout en étant très médiocre en la matière, aux côtés d'adolescents « dorés » qui cachaient mal leur gêne lorsque je leur disais que j'étais élève électromécanicien en lycée professionnel, tandis que la plupart d'entre eux étaient inscrits dans des établissements publics et privés d'enseignement général. Ces jeunes « voileux » avaient commencé très tôt la compétition sportive et disposaient de très bonnes connaissances techniques et stratégiques dans les régates. « Tu sais, ici, me dit un jour un jeune compétiteur de mon âge, fils de médecin, la règle d'or pour réussir en compétition c'est d'avoir son propre bateau ». Je n'avais pas de bateau – comment aurais-je pu en avoir un ! – j'utilisais un dériveur abîmé prêté par mon club et ma tenue de compétition – bottes et imperméable jaune – contrastait fortement avec les combinaisons blanches, impeccables et étanches des rivaux qui me surpassaient largement dans les scores finaux des régates de ligue. À eux, tout semblait réussir, la compétition, les études, l'avenir…

> « Une des formes d'adaptation les plus réussies à l'espace social est réalisée par les gens qui sont comme des poissons dans l'eau dans cet espace et qui, du même coup, n'ont pas besoin d'être calculateurs pour tomber juste. L'exemple par excellence, ce sont ces gens qui, en quelque sorte, réussissent

6. Il s'agit du « SNO » (Sport Nautique de l'Ouest), une association nautique de compétition créée en 1882, sur les bords de la rivière nantaise de l'Erdre.

> dans un univers parce qu'ils sont faits à cet univers et qu'ils ont été complètement faits par cet univers : c'est l'héritier, qui, ayant respiré dés sa naissance dans l'atmosphère où il respire toute sa vie, réussit ses actions sans avoir besoin de les calculer, ce qui lui procure, en plus du profit de la réussite, le profit supplémentaire du désintéressement ».
>
> Pierre Bourdieu, *Sociologie générale, Volume I, Cours au Collège de France 1981 – 1983*, Paris, Éditions Raisons d'agir, 2015, p. 290

Ces jeunes avaient des parents médecins, ingénieurs, cadres, enseignants, commerçants aussi. Je l'apprenais fortuitement lorsqu'ils parlaient de leur famille au détour de conversations, mais je le savais aussi parce qu'il y avait des signes « kinésiques », posturaux, langagiers qui ne faisaient pour moi absolument aucun doute quant à leurs origines sociales. Je n'étais pas comme eux et j'enviais leur aisance, leur facilité apparente à être ce qu'ils étaient, c'est-à-dire de bons sportifs, de bons étudiants, « biens nés », à l'aise avec le langage et les codes de politesse. J'avais honte de ma situation scolaire et mes piètres résultats en compétition sportive ne m'aidaient guère à défendre ma dignité face à cette jeunesse dorée et assurée. Pour moi, le contraste était saisissant entre cette jeunesse bourgeoise sportive et la jeunesse populaire dans mon lycée professionnel de l'époque, en matière de langage, de rapports au corps et aux autres. Je le voyais bien, la compétition en dériveur engageait toute une codification et une distance physique avec les adversaires, une endurance, une technologie (réglages minutieux des voiles et de

l'équipement, de l'amure) et des calculs stratégiques (s'orienter selon les vents dominants, les courants) pour réduire les distances nautiques avec les concurrents à la différence des pratiques sportives très prisées par mes camarades de classe - football (certains d'entre eux étaient inscrits dans des clubs de leur quartier), hand-ball, lutte – dans lesquels l'immédiateté, les rapports de force directs, le corps à corps virilisé étaient de mise.

> « Le travail du sociologue consiste à établir les propriétés socialement pertinentes qui font qu'un sport est en affinité avec les intérêts, les goûts, les préférences d'une catégorie sociale déterminée. […] Bref, l'élément déterminant du système de préférences est ici le rapport au corps, à l'engagement du corps qui est associé à une position sociale et à une expérience originaire du monde physique et social. Ce rapport au corps est solidaire de tout le rapport au monde : les pratiques les plus distinctives sont aussi celles qui assurent le rapport le plus distancé avec l'adversaire, ce sont aussi les plus esthétisées, dans la mesure où la violence y est plus euphémisée et où la forme et les formes l'emportent sur la force et la fonction »
>
> Pierre Bourdieu, *Choses dites*, Paris, Éditions de Minuit, 1987, p. 204.

Je finis un jour par quitter ce club, trop huppé pour moi, en indiquant au président de l'époque – un ingénieur connu dans la conception des plans de dériveurs en France – que j'arrêtais tout parce que je n'y étais pas à ma place. Il écourta très vite notre discussion par un « Vous n'êtes qu'un petit

bonhomme ». Que pouvais-je être d'autre dans cet univers compétitif d'héritiers qui vivaient la voile comme « des poissons dans l'eau » ? Je supportais mal l'épreuve « bourgeoise » du week-end nautique et davantage encore l'épreuve « populaire » du lycée professionnel en semaine.

Au cours de cette période (1984-1986), je préparais un BEP d'électromécanicien dans un lycée professionnel qui était, pour moi, un lieu d'angoisse permanent, parce qu'il matérialisait, d'une certaine manière, le monde de l'usine qui m'attendait sûrement et, avant tout, mon échec scolaire. Dans l'enceinte de l'établissement, les vastes ateliers et leurs machines alignées, les bruits réguliers des moteurs et les odeurs d'huile, les vestiaires rudimentaires et insalubres, les frictions viriles et les brimades régulières de mes camarades de classe, la discipline du corps au travail imposée par les chefs d'atelier n'avaient vraiment pas de quoi me réjouir. C'était un lieu de formation aux métiers industriels : mécanique-auto, chaudronnerie, électromécanique, froid et climatisation, électronique. La quasi-totalité des jeunes provenait de milieux populaires, c'était patent au regard de leurs comportements, de leur langage souvent aux antipodes des compétiteurs « bourgeois » du club nautique que je fréquentais le week-end. Je me rendais compte – sans avoir les moyens intellectuels et conceptuels de l'analyser – de la reproduction sociale. J'avais tout juste dix-sept ans mais il me semblait déjà évident que ces lycéens n'étaient pas des enfants de profs, ni de médecins, ni d'ingénieurs et qu'on les destinait à un avenir professionnel et à des métiers manuels situés en bas de l'échelle des rémunérations et de la reconnaissance

sociale. Dans mon lycée, nous portions tous des bleus de travail pour les journées d'atelier et nous les conservions durant les temps de pause dans la cour. J'observais alors une hiérarchie implicite dans le port différencié des bleus : les jeunes qui préparaient le CAP de mécanique auto et ceux de la formation polyvalente d'ajusteur-fraiseur-tourneur avaient les mains et des bleus enduits de graisse et d'huile, tandis que les jeunes en BEP d'électromécanique apparaissaient au contraire plus « propres » sur eux tout comme ceux, plus distinctement encore, de la section BEP d'électronique ; ces derniers portaient généralement une blouse bleue et se distinguaient par des conduites nettement moins « viriles » et frictionnelles. Il y avait ainsi une hiérarchie implicite parmi ces lycéens. Personnellement, j'enviais ceux du BEP électronique parce qu'ils représentaient, d'une certaine manière, la filière noble des métiers techniques. Le top du top, pour moi, était ces étudiants en BTS électronique qui incarnaient une forme de réussite scolaire et dont les styles vestimentaires, l'air « sérieux » et l'hexis corporelle étaient très éloignés de la majorité des élèves[7]. Il me reste des images du rush d'entrée dans le grand réfectoire du lycée après la sonnerie de midi et les manières particulières d'investir les tables de repas très caractéristiques des conduites juvéniles des milieux populaires. Tout le monde pressait le pas pour rejoindre les portes

7. Tout est aussi une question de point de vue dans cette hiérarchie implicite qui, j'imagine, reste d'actualité dans les lycées professionnels : il se peut, en effet, que les élèves en bleu des sections mécanique-auto se voient comme « de vrais manuels », plus courageux, plus virils que ceux dont les bleus et les mains étaient proches de « la propreté » petite-bourgeoise.

d'entrée fermées et contrôlées par les surveillants du réfectoire. Les jeunes se bousculaient entre eux pour prendre position le plus favorablement possible aux abords des portes. Les parois subissaient la pression physique des corps serrés et impatients, des cris et des insultes fusaient chez ceux qui en imposaient physiquement aux autres. Lorsque les surveillants déverrouillaient les serrures, les portes se libéraient brutalement sous la cohue, l'excitation et les bousculades d'élèves empressés de regagner les tables. Beaucoup couraient, malgré les appels au calme des surveillants, pour s'approprier les places assises les mieux desservies par les chariots des agents de restauration. Les mains s'entrechoquaient dans les corbeilles de pain pour s'accaparer et empiler près de son assiette le maximum de tranches. Lorsque le chariot des plats arrivait devant les tables, les élèves bien placés – en particulier ceux qui en imposaient physiquement – se servaient abondamment, tandis qu'en bout de table les autres se contentaient du peu qui restait pour leur assiette. Le réfectoire était ainsi le lieu de la lutte des places, aux dépens des élèves frêles et sans charisme démonstratif, pour le monopole des emplacements stratégiques de rassasiement. Ces conduites contrastaient avec celles des élèves des filières scientifiques et techniques du baccalauréat qui fréquentaient également ce vaste réfectoire, dont les comportements étaient plus « retenus » et nettement moins frictionnels que ceux du lycée professionnel. Lorsqu'ils étaient à table, ces lycéens se servaient entre eux de manière plus équitable en pain, en frites et utilisaient les ustensiles pour se servir. Dans ma tête de dix sept ans, j'avais honte des conduites de table de mes camarades de

BEP qui, pour la plupart avaient des habitudes très différentes de mon *habitus* « petit bourgeois » hérité de l'éducation familiale.

> « Au franc manger populaire, la bourgeoisie oppose le souci de manger dans les formes. Les formes, ce sont d'abord les rythmes, qui impliquent des attentes, des retards, des retenues ; on n'a jamais l'air de se précipiter sur les plats, on attend que le dernier à se servir ait commencé à manger, on se sert et ressert discrètement. On mange dans l'ordre ».
>
> Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 218.

Pour moi, mes camarades étaient des rustres, des « beaufs », des incultes. J'étais mal dans ma peau parce que je n'étais pas « enfant de prolo », mais plutôt une sorte de « raté » petit bourgeois qui se trouvait parmi eux faute d'avoir « réussi » scolairement. Je ne me sentais ni prolo, ni bourgeois, ni au milieu, je me sentais déclassé – mais d'où ? – et jamais à ma place durant toute ma scolarisation. Une quinzaine d'années plus tard, ce souvenir personnel des manières d'être à table de mes camarades de lycée professionnel me servit d'illustration dans mon enseignement auprès des étudiants en travail social pour rendre compte, à la lumière de la sociologie de Bourdieu et de Verret[8] des principes pratiques dans les univers populaires. Je trouvais en effet que les analyses de ces sociologues étaient appropriées

8. Voir Michel Verret, *La Culture ouvrière*, Saint Sébastien, ACL édition/Société Crocus, 1988.

pour expliquer la signification de pratiques alimentaires socialement distinctives et pour remettre à leur place les jugements ethnocentriques de « petit bourgeois » à l'égard des milieux populaires.

Chapitre 2

Vie d'usine et autodidaxie : vers « la révélation » de Bourdieu

Ma découverte de la sociologie de Bourdieu se situe au début plutôt morose de mon parcours professionnel à la fin des années 1980 : une expérience douloureuse du travail à l'usine comme apprenti ouvrier pendant deux ans, au rythme des « deux huit »[1]. Je m'étais engagé dans une entreprise industrielle[2] pour y suivre un contrat d'apprentissage « grâce » à une petite annonce affichée dans le lycée technique que j'ai dû quitter après mon échec scolaire en « première d'adaptation F3 » (électrotechnique)[3]. J'avais dix-neuf ans, je ne savais pas quoi faire de ma peau et cette annonce me semblait être, faute de mieux, une solution pour mon avenir. Mes parents suivaient

1. « Les deux huit » indiquaient un roulement horaire différent d'une semaine sur l'autre, du type 5h 30-13h 30 et 13h 30-21h 30
2. Il s'agissait de l'entreprise « CPIO », Compagnie des Produits industriels de l'Ouest, une filiale de Renault située dans la banlieue nantaise qui embauchait quelques centaines de personnes.
3. « La première d'adaptation F3 » était une classe passerelle entre le lycée professionnel et le lycée technique. Elle sélectionnait les meilleurs élèves de BEP pour leur donner une chance de poursuivre leurs études jusqu'au baccalauréat. Il n'y avait pas de redoublement possible en cas d'échec en fin d'année scolaire.

de loin mon orientation et me donnaient l'impression de se détacher de mon avenir professionnel : j'avais le sentiment d'avoir à me débrouiller seul et de devoir anticiper mon départ du domicile familial pour « faire ma vie ».

Une quinzaine de jeunes, tous issus de milieux populaires, avaient été recrutés, comme moi, par la direction de cette entreprise qui envisageait de nous former pour être polyvalents et remplacer progressivement une petite partie du personnel d'exécution, ce qui, par la suite, suscita parfois de l'animosité dans les équipes d'ouvriers qualifiés. Le seul point commun entre eux et moi était un BEP d'électromécanicien. Je ne partageais ni leurs aspirations, ni leurs goûts, ni leurs désirs de reconnaissance professionnelle dans la formation collective qui nous était proposée. Je ressentais ma distance à l'égard de mes « camarades » de formation et je vivais très mal le décalage culturel entre mon éducation « petite bourgeoise » et leurs « *habitus* » populaires, leurs références culturelles : intérêt pour les bagnoles, le bricolage, le football, les films d'horreur et de violence, les sorties en boîte de nuit, les blagues misogynes-pornos, le rejet de tout ce qui fait « intellectuel » (comme le goût pour la lecture « cultivée »...).

> « L'*habitus* n'est ni nécessairement adapté, ni nécessairement cohérent. Il a ses degrés d'intégration – qui correspondent à des degrés de « cristallisation » du statut occupé. On observe ainsi qu'à des positions contradictoires, propres à exercer sur leurs occupants des « doubles contraintes » structurales, correspondent souvent des *habitus* déchirés, livrés

à la contradiction et à la division contre soi-même, génératrice de souffrance ».

Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Points-Seuil, 2003, p. 230.

J'étais un déclassé, un décalé et je le supportais très mal. Je n'étais pas à ma place dans cet univers ouvrier où l'on me faisait bien sentir que je n'étais pas comme tout le monde. On me parlait peu et je n'attirais pas particulièrement de sympathie à mon égard. Je me souviens d'un matin en usine où je découvrais, lacérée et pendante, une carte postale que j'avais scotchée sur la porte de mon armoire métallique. Au dos de la carte, je lus l'écriture anonyme – probablement celle l'un de mes « camarades » apprentis – me destinant le message suivant : « Espèce d'aristocrate. Vous êtes convoqué par la direction ». J'avais sûrement l'image d'un jeune en marge, à l'écart des manières d'être implicitement convenues dans la sociabilité ouvrière.

Pendant ces deux années de travail en usine, apparut en moi une soif de revanche, un désir de ne pas en rester là, de m'arracher à un sort qui allait me rendre, je le pressentais, terriblement malheureux. Je comprenais le milieu ouvrier que je fréquentais dans mon travail et l'injustice qui lui était faite sur le plan de la pénibilité imposée, des bas salaires, du mépris dont il faisait l'objet chez ceux « d'en haut ». En même temps, je refusais de m'y confondre, j'avais le sentiment qu'il fallait me grandir intellectuellement pour ne pas être abandonné à son sort, pour ne pas sombrer. C'est à vingt ans que je me suis mis à lire des livres de littérature sociale, de philosophie :

ils occupaient mes temps de repos, mes temps de pause au travail. Je n'avais aucun guide pour me diriger dans mes lectures, je passais d'un auteur à un autre sans fil conducteur, en accumulant un capital de lectures maladroites et désordonnées.

> « Ce n'est donc pas cultiver le paradoxe que de voir dans le rapport autodidacte à la culture et dans l'autodidacte lui-même des produits du système scolaire, seul habilité à transmettre ce corps hiérarchisé d'aptitudes et de savoirs qui constitue la culture légitime et à consacrer, par l'examen et les titres, l'accès à un niveau déterminé d'initiation. Parce qu'il n'a pas acquis sa culture selon l'ordre légitime qu'instaure l'institution scolaire, l'autodidacte est voué à trahir sans cesse, dans son anxiété même du bon classement, l'arbitraire de ses classements et, par là, de ses savoirs, sortes de perles sans fils, accumulés au cours d'un apprentissage singulier, ignorant les étapes et les obstacles institutionnalisés et standardisés, les programmes et les progressions qui font de la culture scolaire un ensemble hiérarchisé et hiérarchisant de savoirs implicatifs. Les manques, les lacunes, les classements arbitraires de sa culture n'existent que par rapport à une culture scolaire qui est en mesure de faire reconnaître l'arbitraire de ses classements et de se faire reconnaître jusque dans ses lacunes. L'allure disparate des préférences, la confusion des genres et des rangs, opérette et opéra, vulgarisation et science, l'imprévisibilité des ignorances et des savoirs, sans autres liens entre eux que la séquence des hasards biographiques, tout renvoie aux particularités d'un mode d'acquisition hérétique ».
> Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 378.

Je fus marqué notamment par les romans de Jack London, Martin Eden et de John Dos Passos, Aventures d'un jeune homme[4], qui faisaient le récit de parcours difficiles de personnages idéalistes – aux destins tragiques parsemés de désillusions – décalés par rapport aux univers sociaux que les héros tentaient de conquérir pour y tracer un chemin personnel de survie et d'ascension par l'élévation intellectuelle (Martin Eden est un écrivain autodidacte d'origine populaire) ou pour y défendre, dans un registre plus collectif, des espoirs révolutionnaires (Glenn Spotswood). J'étais sensible aux combats, au tragique, au décalage social que vivaient ces personnages, à leur héroïsme du désespoir, sans doute parce que je me sentais en survie dans mon milieu de travail et que je tentais de m'en sortir intellectuellement et que je recherchais aussi des modèles dans des références littéraires de ce genre pour ne pas sombrer. Mais les issues tragiques de ces récits, qui me touchaient profondément, avaient de quoi me déprimer et m'incitèrent à lire en dehors de la littérature. Progressivement, ce furent les ouvrages et les textes de philosophes qui m'attirèrent, sûrement pour y trouver de quoi me sortir, par le haut, de « ma condition ». Mais je n'y comprenais pas grand-chose, sauf par bribes et par des relectures interminables de passages d'ouvrages qui me semblaient nébuleux. Ma sœur, plus jeune que moi, était en terminale littéraire : son programme de philo me donnait quelques repères dans le répertoire des grands philosophes

4. Voir Jack London, *Martin Eden*, Paris, Éditions 10/18, 1999 et John Dos Passos, *Aventures d'un jeune homme*, Paris, Éditions Gallimard, 1987.

à connaître. Je parcourais de temps en temps son manuel de philo et faisais mes propres recherches dans des librairies pour me procurer des textes de vulgarisation et des ouvrages de Platon, Aristote, Kant, Nietzsche, Heidegger. Il y avait eu en 1988, je crois, « l'affaire Heidegger » consécutive à la publication d'un ouvrage de Victor Farias[5], où les débats intellectuels opposaient les défenseurs de son œuvre aux détracteurs qui interrogeaient sa pensée philosophique par rapport à ses compromissions avec le régime nazi. Je ne comprenais rien à ces polémiques enflammées à la télévision, dans la revue Lire ou dans Le Magazine Littéraire. Mais je les entendais et les lisais comme des intellectuels de haut vol qui s'exprimaient à propos d'un philosophe désigné alors comme un des plus grands du XXème siècle. Bien entendu, je n'avais pas la moindre capacité à produire une opinion dans ces débats nébuleux entre détracteurs et laudateurs.

> « Détracteurs qui récusent la philosophie au nom de l'affiliation au nazisme ou laudateurs qui séparent la philosophie de l'appartenance au nazisme, tous s'accordent pour ignorer que la philosophie de Heidegger pourrait n'être que la sublimation philosophique imposée par la censure spécifique du champ de production philosophique, des principes politiques ou éthiques qui ont déterminé l'adhésion du philosophe au nazisme. Par leur obstination à s'interroger sur des faits biographiques sans les mettre en relation avec la logique interne de l'œuvre, les adversaires de Heidegger accordent à ses défen-

5. Voir Victor Farias, Heidegger et le nazisme, Éditions Verdier, 1988.

> seurs la distinction que ceux-ci revendiquent explicitement entre "l'établissement critique des faits" et "l'herméneutique des textes" ».
>
> Pierre Bourdieu, *L'Ontologie politique de Martin Heidegger*[6], Paris, Éditions de Minuit, 1988, p. 11.

Pour moi, ça « faisait intellectuel » de pouvoir citer Heidegger et de formuler deux ou trois bricoles que j'avais à peine comprises. Je me suis mis à acheter progressivement, avec une partie de mon salaire d'apprenti, la plupart des ouvrages du philosophe édités par Gallimard comme L'Être et le Temps, Interprétation phénoménologique de la critique de la raison pure de Kant, Introduction à la métaphysique. Dans ma chambre, alors que je vivais encore chez mes parents, s'alignait une bonne dizaine d'ouvrages d'Heidegger sur mes étagères. Je mettais ces livres en évidence avec d'autres de Kant, de Marx, de Foucault, de l'École de Francfort. Les personnes de mon entourage proche – ma famille et quelques amis – étaient admiratives lorsqu'elles se penchaient sur les titres de ces bouquins. Personne ne m'interrogeait sur leur contenu, par crainte peut-être de commettre une maladresse, mais tout le monde supposait que j'y comprenais quelque chose, ce qui était source de malentendus car l'on me prêtait des capacités intellectuelles plus élevées que je n'en avais. Mon niveau de compréhension était rudimentaire, laborieux, hasardeux, erroné souvent. Que comprenais-je de

6. La découverte du texte de Bourdieu était très éclairante : il contextualisait la pensée du philosophe allemand et montrait la pertinence d'une analyse en termes de champ, de "censure spécifique", de sublimation des discours.

Heidegger, par exemple ? Des petites choses : en gros, le philosophe opérait une distinction « fondamentale » entre « l'Être » et « l'étant ». L'Être désignerait le fait même qu'il y ait de l'existence, il serait une sorte d'arrière fond, une présence cachée, une racine commune à tous les « étants », c'est-à-dire ce qui est : l'homme, le monde des objets, la société, les différentes sciences, la nature… L'homme serait cet « étant » particulier qui a une compréhension de l'Être, à la différence de l'animal, il serait le lieu ouvert à l'Être, il est le « Dasein », le « là », le lieu de l'Être. Selon Heidegger, l'Homme a plongé dans « la banalité du On » et développé des « sciences régionales de l'étant », comme les sciences humaines, qui l'éloignent d'une pensée « ontologique ». Immergé dans le monde de « la technique », l'Homme est cet « être-au-monde » toujours déjà jeté dans ses multiples préoccupations. Heidegger considérait que la Métaphysique – la philosophie de l'Être – et la poésie étaient mieux à même d'atteindre une approche « ontologique », « authentique » du monde. Voilà, *grosso modo*, ce que je comprenais de cette philosophie. Cela me suffisait pour me sentir fier de pouvoir parler un tout petit peu de Heidegger à ma sœur et à un ami. Imaginez ce que c'était que de lire Heidegger en étant apprenti ouvrier à l'usine : c'était totalement déprimant, je me sentais faire partie de ce « On » inauthentique et aliéné, décrié par l'auteur, et englouti par le monde de « la technique ». Quel contraste, quel gouffre entre ma lecture profane d'Heidegger et ma vie de travail à l'usine, il y avait vraiment de quoi déprimer !... Au cours de la même période, il y eut aussi La Critique de la Raison Pure de Kant que j'ai lue par bribes et dans un désordre

absolu. Même en y comprenant peu de choses, j'avais quelques repères dans ce grand texte : « les catégories de l'entendement », le temps et l'espace comme « formes a priori de la sensibilité ». J'en bavais pour comprendre tout cela. Pour intégrer, ne serait-ce qu'un centième de Heidegger, il fallait avoir lu les pré-socratiques, un peu de Descartes, du Kant, du Husserl et sûrement une bonne dizaine d'autres philosophes dont j'ignorais les noms. Ma compréhension « philosophique » était une véritable alchimie de lectures décousues. Si mes lectures profanes d'Heidegger me déprimaient, ce n'était pas différent lorsque je parcourais certains ouvrages des théoriciens de l'« École de Francfort », en particulier de Marcuse, d'Horkheimer et, plus marginalement, d'Adorno avec ses réflexions sentencieuses et pessimistes sur « le mensonge » de la société moderne[7]. Leur « théorie critique » fondée sur une « dialectique négative » qui décriait le totalitarisme de la Raison instrumentale, le système capitaliste, les idéologies dominantes, la société de masse productrice d'un homme « unidimensionnel » (Marcuse), ne me satisfaisait pas vraiment pour comprendre les rapports de classes. Elle m'apparaissait beaucoup trop « céleste », désincarnée, éloignée des réalités quotidiennes de la domination sociale que j'observais à ma manière à l'usine et ailleurs. Ce genre de théorie ressemblait pour moi à du « marxisme chic », bourgeois, reposant sur des considérations ni vraiment fausses, ni complètement vraies sur le monde social.

7. Voir Theodor Adorno, *Minima Moralia. Réflexion sur la vie mutilée*, Paris, Éditions Payot, 1983.

Pendant mes week-ends et mes repos à la maison, je lisais, relisais, « re-relisais », à satiété, avec découragement parfois, parce que je ne comprenais pas ce que je lisais, ce qui produisait en moi le sentiment d'être un « con », un incapable, comme si je devais accepter la fatalité de mon sort professionnel et social : un dominé qui n'a pas fait d'études et qui est condamné durablement à une vie de « travail de merde » à l'usine. Je me permettais des pauses en interrompant, provisoirement, ces lectures difficiles, abstruses, au profit de textes directement en rapport avec mon expérience de travail à l'usine. Je lisais alors Simone Weil, La Condition ouvrière, Robert Linhart, L'Établi[8]. Je n'avais pas suffisamment de recul pour m'apercevoir que ces derniers auteurs ne livraient, malgré tout l'intérêt de leurs descriptions du travail ouvrier, qu'une vision d'intellectuels protégés et appelés à regagner leur univers professionnel, « scolastique », hors du monde ouvrier et de ses infortunes quotidiennes.

> « J'ai souvent dénoncé l'illusion populiste qui consiste à "vivre" une expérience populaire avec un *habitus* bourgeois ou, en tout cas, dépopularisé, autrement dit à déchirer cette relation que j'ai décrite tout au long de ces analyses entre un champ et un *habitus* et à faire comme si l'espace de l'usine, de la chaîne était vécu par un intellectuel, avec un *habitus* d'intellectuel. Les espaces sociaux les plus révoltants – les bidonvilles, la chaîne, etc. – sont habités par des gens qui ont l'*habitus*, si on peut dire, adéquat, ce

8. Voir Simone Weil, *La Condition ouvrière*, Paris, Folio-Gallimard, 2002 et Robert Linhart, *L'Établi*, Paris, Éditions de Minuit, 1978.

> qui fait que l'expérience que peut en avoir l'observateur a de bonnes chances d'être fausse si on ne fait pas de correction. C'est donc là un cas où la distinction que j'ai faite entre l'*habitus* savant, le sujet savant et l'agent engagé dans la pratique est extrêmement importante. Il y a une forme de projection de soi en autrui, comme disaient les phénoménologues, une façon de se mettre à la place qui est profondément falsifiante et il y a une forme de générosité subjective qui ne fait plaisir qu'aux généreux. Ceci est très important pour vivre ce qui, moi, me fait horreur dans un certain type de descriptions populistes des classes populaires ».
>
> Pierre Bourdieu, *Sociologie générale*, Volume I, Cours au Collège de France 1981-1983, Paris, Éditions Raisons d'agir, 2015, p. 320.

Quant à moi, même si ma perception du monde ouvrier portait les traces de ma culture petite bourgeoise déphasée avec mon univers de travail, je me voyais durablement condamné à rester en usine car ma formation d'électromécanicien ne me laissait guère imaginer un meilleur sort. Cette expérience fut difficile, non seulement parce que je me sentais réellement déclassé, mais aussi parce que les conditions de travail étaient particulièrement pénibles. En effet, je faisais régulièrement un travail d'ouvrier spécialisé, c'est-à-dire des gestes répétitifs pour collecter des accessoires en plastique sortant des presses à injection, pour les « ébavurer » au cutter et les ranger ensuite dans des cartons de conditionnement, le tout dans le bruit permanent de machines, la chaleur aussi. « Tu vois, c'est le paradis à la CPIO »,

me dit un jour avec l'ironie du désespoir une jeune ouvrière spécialisée avec laquelle je conditionnais des éléments d'habillage intérieur de voitures. C'était l'enfer donc… Et je compris alors que, ce qui faisait tenir ces ouvrières, avec lesquelles je travaillais souvent, était non seulement la nécessité (« Y' a pas le choix, faut bouffer et payer le loyer ») mais aussi l'espoir d'un avenir meilleur, d'une autre condition pour leurs propres enfants. J'éprouvais vraiment de l'empathie à l'égard de ces femmes vouées par ailleurs à la « double peine » du travail et du ménage à la maison. Dans cette usine, la quasi-totalité des femmes étaient ouvrières spécialisées tandis que la majorité des hommes étaient ouvriers qualifiés, régleurs de presses à injection, moins soumis à la mécanique répétitive des gestes et des postures essentiellement réservée aux femmes sans qualification. La hiérarchie des postes et des corps au travail était patente aux yeux de tous. Ceux qui avaient du pouvoir dans la division du travail de production (ingénieurs, agents techniques titulaires de BTS et de DUT, contremaîtres) portaient soit la blouse blanche, soit la bleue avec une poche, au niveau visible de la poitrine, contenant des stylos et un BIP d'appel ostentatoire. Ce personnel d'encadrement occupait souvent des bureaux situés un étage plus haut, renforçant, par cette configuration spatiale particulière, la représentation ouvrière de ceux qui jouissent du pouvoir « d'en haut ». Je me souviens de ces femmes OS qui, prisonnières de la mécanique répétitive, pestaient de temps en temps contre ces « chefs » : « Eux, en haut, y z'ont la vie tranquille, c'est pas comme nous en bas ». Cette opposition traduisait la réalité de deux mondes inconciliables qui

nourrissaient les rancœurs occasionnelles du personnel d'exécution[9]. Un jour, lors d'un repas à la cantine, un contremaître, assis en face de moi, me parla de tous les avantages de l'apprentissage, comme la possibilité d'être à la fois formé et rémunéré. Je lui répondis alors que, nous autres, apprentis, étions très souvent cantonnés à des postes d'ouvriers spécialisés, alors que nous étions en formation et que nous participions pleinement à la production avec des salaires très inférieurs. Il me rétorqua qu'il était normal de produire un effort, de payer de sa personne pour l'entreprise qui offrait en retour une formation qualifiante. « Et puis, ajouta-t-il, faut pas penser comme vous, vous savez… la porte vous est grande ouverte ». Tout était dit dans cette réponse lapidaire, très ouverte au débat, sur l'apprentissage exploité : je n'étais pas en position de force pour le contredire, mieux valait me taire.

Peu après mes deux années d'usine, la lecture des réflexions d'intellectuels qui annonçaient « la fin du monde ouvrier » et l'émergence d'une société « post-moderne » avec des *in* (les inclus) et des *out* (« les exclus »), à la manière d'Alain Touraine[10] suscitait en moi une forme d'anti-intellectualisme. Pour moi, « la classe ouvrière » était une réalité constatable dans ma vie de travail – sans doute moins visible qu'au temps des grandes communautés ouvrières des bassins sidérurgiques et de la métal-

9. Richard Hoggart rappelle cette vision structurante du « eux » et du « nous » dans les classes populaires anglaises de la première moitié du XXe siècle, dont il était issu avant de devenir universitaire (*La Culture du pauvre*, Paris, Éditions de Minuit, 1970). Je n'avais pas attendu de lire Hoggart pour le constater à l'usine...

10. Voir Alain Touraine, « Face à l'exclusion », *Esprit*, février 1991.

lurgie des années 1960 – qui confirmait la permanence des rapports de classes dans notre société. Je cherchais des articles, des livres de sociologues qui pouvaient l'attester. J'en trouvais, bien sûr, et ils me confortaient dans ma vision du monde et de mon rejet de tout ce qui pouvait paraître « bourgeois », élitiste, protégé de la nécessité. Ce n'était peut-être, de ma part, qu'une lecture « naïve » de la sociologie ouvrière et des théories marxistes. Que le dominé – l'ouvrier – soit dominé par la domination du capitaliste, c'était une évidence incontestable, mais que le dominant soit dominé par sa propre domination, comme l'écrivait Marx quelque part, alors ça, non, c'était inconcevable pour moi : le dominant, le bourgeois, n'avait aucune excuse.

J'avais de quoi ruminer dans ma tête : le travail d'OS – je ne saurais dire comment le vivaient les collègues plus anciens que moi – m'isolait et me fatiguait mentalement. Je dormais mal certains soirs car une mécanique répétitive et anxiogène envahissait mon cerveau. Je résistais à l'isolement mental au travail en faisant le point sur mes lectures autodidactiques et ce que j'en comprenais ; mon corps, mes mains avaient tellement enregistré la mécanique répétitive des tâches d'exécution que mon espace mental, même fatigué, pouvait en être libéré pour penser à tout autre chose. Je revois encore mes efforts, parfois désespérés, pour me familiariser avec la « haute » réflexion ; mais on m'en dissuadait, « Tu n'es pas fait pour les études » pensait-on dans mon entourage familial. Une anecdote me revient sur mon lieu de travail (1989) : habillé en bleu, les mains graisseuses, j'eus le culot de rédiger l'introduction d'un sujet de philo (destiné au professeur de ma sœur, alors en

terminale) sur un petit carnet de notes, sous les yeux de techniciens affairés aux réglages d'une presse à injection qui pensaient très naturellement que je m'intéressais à leur manière de travailler. J'étais là et ailleurs. Je répétais dans ma tête des phrases lues dans les livres de philo, c'était une manière d'arracher à la domination au travail un peu de liberté, de résistance, de survie. Au sein même de l'usine, je me cachais dans les WC durant mes temps de pause et y sortais mon livre de poche, facilement escamotable dans mon bleu de travail, pour nourrir mon esprit et ressasser ce que je n'avais pas bien compris et ce qu'il m'était impossible de comprendre faute de formation universitaire. Un jeune ouvrier qui lit en usine n'est pas bien vu, j'en faisais la constatation lorsque j'ouvrais mon bouquin dans la salle de repos prévue pour les temps de pause. On me regardait comme un élément différent, comme un prétentieux en marge des autres. Il était vrai aussi que ma manière de parler et que mon hexis corporelle -repérable certainement dans mes retenues, mes hésitations – me marquaient socialement au regard des dispositions et du langage populaire de mes collègues. Je devais donc me cacher pour réduire le risque d'être trop souvent vu comme un type qui ne savait que lire et qui était un peu trop dans les nuages. J'ai dû lire de temps en temps dans les chiottes de mon entreprise pour me faire oublier comme un produit inadapté au monde ouvrier et aux règles implicites des échanges verbaux dans lesquels mon propre langage risquait la disqualification et la marginalisation de la sociabilité au travail.

Mon père avait dans sa bibliothèque un ouvrage de Lucien Sève, Marxisme et théorie de la person-

nalité[11]. En réalité, il ne l'avait pas beaucoup lu et je me retrouvais sans aide pour tenter de le lire. Ce pavé énorme était complexe, je le parcourus en diagonale et je finis par comprendre le fil conducteur de l'auteur qui reprenait régulièrement la formule de Marx selon laquelle « l'essence humaine, c'est l'ensemble des rapports sociaux » pour considérer qu'il n'existe pas de « nature humaine » en soi, que la « personnalité » est le produit d'un rapport, d'un conditionnement social et économique, et qu'elle ne peut être définie abstraitement. C'est comme cela, autour de mes vingt ans, avec mon petit bagage intellectuel, que je comprenais cette analyse à partir de laquelle je considérais aussi mes collègues de travail, dans un registre tragique, comme étant le produit d'un ordre qui s'imposait à eux et qui conditionnait leur rapport au travail et à l'existence.

Après avoir lu de la philo et des ouvrages sur le monde ouvrier, je fis la découverte de La Pensée 68, un essai écrit par Luc Ferry et Alain Renaut[12]. Contrairement à ce que laissait supposer ce titre, il ne s'agissait pas d'une réflexion sur l'émergence de mai 68 en France, mais d'une critique polémique rejetant la pensée « anti-humaniste » et structuraliste d'intellectuels de référence en France : Althusser, Deleuze, Derrida, Guattari, Foucault, Lacan, Lyotard et… Bourdieu. Je décidai d'acheter ce livre parce qu'il me permettait de connaître, à peu de frais, la réflexion de ces intellectuels sans devoir me procurer leurs ouvrages. Et puis l'écriture de Ferry et

11. Voir Lucien Sève, *Marxisme et théorie de la personnalité*, Paris, Éditions sociales, 1975.
12. Voir Luc Ferry et Alain Renaut, *La Pensée 68,* Paris, Folio-Gallimard, 1988.

Renaut me semblait – à première vue – plus accessible que celle d'autres philosophes. Je me régalais, je découvrais des intellectuels, au demeurant très abstrus pour moi, mais dont je sentais qu'ils méritaient d'être connus et lus. Dans ce petit ouvrage, je tombais alors sur le passage qui critiquait un sociologue que je ne connaissais pas, Pierre Bourdieu. Je n'avais pas assez de bagages théoriques mais je sentais, en lisant l'ironie et les accusations péremptoires de Ferry et de Renaut, qu'il y avait de l'exagération et de la condescendance de leur part à l'égard du sociologue. La seule manière pour moi d'en avoir le cœur net fut alors d'aller acheter les livres de cet auteur décrié pour y voir de plus près. Je n'avais évidemment aucun guide pour m'orienter vers ces livres, personne ne m'avait encore parlé de Bourdieu. J'ai donc commencé par l'achat de La Distinction en 1989. Ce gros pavé contenait des analyses très sophistiquées. « Je n'y arriverai jamais », m'attristais-je, je n'y comprenais rien, et puis ce genre de bouquin coûtait cher avec ma paye d'apprenti. Il me fallait un appui, je me ruais alors vers les bouquins de vulgarisation d'alain Accardo[13]. Je finis par acheter aussi Questions de sociologie de Bourdieu pour trouver une porte d'entrée, moins « hard », dans son œuvre. Ben ça alors ! Ce fut comme une véritable « révélation » : je commençais à me rendre compte que mon capital de lectures en philo – acquis après deux années passées à me battre avec les textes – me donnait des billes, des clefs conceptuelles pour comprendre, petit à petit, la sociologie de Bourdieu.

13. Voir Alain Accardo, *Initiation à la sociologie de l'illusionnisme social*, Bordeaux, Éditions Le Mascaret, 1983.

Du coup, « les catégories de l'entendement », « les schèmes de pensée », « l'Être-au-monde » heideggerien, « les conditions de possibilité », « la temporalité » et autres notions m'étaient bien utiles pour aborder sa théorie. Les analyses que je pus lire dans La Distinction m'aidèrent alors à repenser la manière dont je percevais les univers que je fréquentais depuis mon enfance. La logique des rapports de domination dans mon lieu de travail (« cols blancs / cols bleus », « hommes / femmes », « agents de maîtrise / ouvriers ») s'éclairait pour moi. Je relativisais ainsi ma manière de juger mes collègues d'usine comme l'expression d'un « petit bourgeois » déclassé dont « l'*habitus* » était trop décalé pour vivre parmi eux comme « un poisson dans l'eau ». Je me disais alors que Bourdieu avait tout compris, qu'il dépassait même Marx en complexifiant la notion de « capital » et de rapports de classes, en y introduisant les dimensions culturelles et symboliques des luttes de distinction dans l'espace social. Bien entendu, j'ai fait une première lecture « naïve » de la sociologie de Bourdieu car j'y cherchais ce qui me confortait dans ma vision du monde. C'était une évidence pour moi, « la classe ouvrière », « les classes populaires » étaient une réalité constatable tout simplement parce qu'elles faisaient partie de ma vie quotidienne, de même que les « classes supérieures » étaient bien réelles car je les avais côtoyées aussi dans le cadre de mes activités nautiques. Comment ne pas avoir une vision « substantialiste », réaliste des classes, dans ces conditions ? Je les voyais ces classes, et tout ce qui les opposait, en termes de ressources économiques, d'habitudes culturelles, de langage. Ma vision était confortée aussi par ma

lecture occasionnelle de Michel Verret, sociologue très connu dans le champ de la sociologie ouvrière, pour lequel « la classe ouvrière », même dans ses crises et ses métamorphoses historiques, restait une catégorie bien réelle avec sa spécificité culturelle, ses principes pratiques distincts des catégories dominantes[14]. Mais c'est en lisant Bourdieu que je compris mieux encore que « les classes sociales » ne pouvaient être considérées a priori comme une réalité immédiatement constatée, mobilisable par des appels unitaires – « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » – mais qu'il fallait tout d'abord les construire en théorie pour les « faire apparaître sur le papier ». Bref, le mode de pensée relationnel et « structural » devait s'imposer à la place d'une approche « substantialiste » du monde social pour comprendre les rapports de domination.

> « Sur la base de la connaissance de l'espace des positions, on peut découper des classes au sens logique du mot, c'est-à-dire des ensembles d'agents occupant des positions semblables qui, placés dans des conditions semblables, ont toutes les chances d'avoir des dispositions et des intérêts semblables, donc de produire des pratiques et des prises de position semblables. Cette classe sur le papier a l'existence théorique qui est celle des théories : en tant que produit d'une classification explicative, tout-à-fait semblable à celle des zoologistes ou des botanistes, elle permet d'expliquer et de prévoir les pratiques et les propriétés des choses classées ; et entre autres choses les

14. Voir. Michel Verret, *La Culture ouvrière,* Saint Sébastien, ACL édition/Société Crocus, 1988.

> conduites de rassemblement en groupe. Ce n'est pas réellement une classe, une classe actuelle, au sens de groupe et de groupe mobilisé pour la lutte ; on pourrait dire à la rigueur que c'est une classe probable, en tant qu'ensemble d'agents qui opposera moins d'obstacles objectifs aux entreprises de mobilisation que n'importe quel autre ensemble d'agents ».
>
> Pierre Bourdieu, « Espace social et genèse des classes » in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 52-53, juin 1984, p. 3-12.

Peu de temps après avoir quitté l'usine, j'avais lu en partie l'ouvrage de Grignon et Passeron, Le savant et le populaire[15], qui interrogeait et comparait la portée des analyses « dominocentriques » sur les milieux populaires avec celles qui privilégiaient, au contraire, l'angle « culturaliste » pour les objectiver. Selon ces auteurs, le dominocentrisme qu'ils attribuaient à Bourdieu avait trop tendance à rapporter au principe de nécessité le sens des conduites pratiques dans les milieux populaires. Si les habitudes culturelles de ces « basses » classes pouvaient être pensées comme « dominées » du point de vue des critères des classes dominantes, elles pouvaient également être appréhendées dans leur cohérence, leur symbolisme spécifique non entièrement réductible à un effet de domination. *Grosso modo*, les ouvriers mangeraient souvent des pommes de terre parce que ce n'est pas cher (principe de nécessité), mais ils en mangent aussi parce qu'il s'agit d'une nourriture

15. Voir Claude Grignon, Jean Claude Passeron, *Le Savant et le Populaire, Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Éditions Gallimard/Le Seuil, 1989.

virile, de résistance qui tient et remplit leur corps. Il est évident que ces lectures m'invitaient à reconsidérer ma perception des milieux populaires dont je partageais le quotidien à l'école – du primaire au lycée professionnel – et au travail jusqu'à mes vingt et un ans, à reconnaître qu'il y avait en moi une part de « racisme de classe » à leur égard. Ma découverte de la sociologie de Bourdieu et de la sociologie des dominés m'incitait à une véritable socio-analyse de mon parcours et de ma représentation du monde social. « Capital scolaire », « capital culturel », « *habitus* de classe », « reproduction sociale », « violence symbolique », « champ ».., tout ce répertoire conceptuel me parlait et m'amenait à regarder différemment le monde social, mon univers de travail, mon passé scolaire. Tous ces tableaux statistiques avec les analyses des correspondances dans *La Distinction*, La *Noblesse d'État* et quelques autres encore, étaient d'une complexité désarmante à la lecture, mais je trouvais chez Bourdieu une sociologie d'ambition totale qui, à la différence des théoriciens marxistes que je tentais de lire auparavant, était soucieuse de vérification empirique et d'écarter « ces fausses oppositions » inscrites dans nos cerveaux (individu/société, subjectivité/objectivité, « liberté »/contrainte, etc.) en montrant la nécessité d'articuler, d'imbriquer les niveaux d'approche « macro » et « micro » sociologiques pour rendre compte de la vérité du monde social. Ainsi, je comprenais plus clairement que ce qui était au principe de « la distinction », de l'interaction sociale la plus banale (un ouvrier qui s'adresse à un ingénieur, un enseignant qui livre une appréciation négative à un élève d'un milieu démuni...) se situait dans la réa-

lité structurale « invisible » qui détermine la forme et le contenu de la relation sociale. La précaution revendiquée par Bourdieu[16] de ne pas « prendre les choses de la logique pour la logique des choses » (une formule qu'il avait reprise de Marx) pour fonder une théorie du sens pratique dégagée « du biais scolastique »[17] me semblait restituer la vérité du monde social à celles et ceux qui, aux prises avec les épreuves quotidiennes du déclassement et de la domination, en avaient bien besoin pour s'en libérer. En cela – et ce n'était pas rien à cette période de ma vie de « dominé » – cette sociologie me parlait et se vérifiait pour moi tous les jours. Il reste que ce n'était pas évident à comprendre, loin s'en faut : quelles ne furent pas mes tortures mentales pour y parvenir au bout d'un certain nombre de mois et d'années de lectures !

Oui, c'est sûr, j'en ai bavé à lire Bourdieu mais je sentais en moi comme une évidence qu'il fallait s'y coltiner pour avancer, pour se libérer de soi, pour comprendre ce monde dans lequel je n'étais qu'un petit point parmi la multitude d'autres et que cette sociologie était un point surélevé – mais un point socio-analysé qui autorise cette perspective – pour comprendre la structure des points de vue dans ce monde. J'ai pu ainsi comprendre tout le sens de la formule pascalienne reprise par Bourdieu : « Le monde me comprend mais je le comprends aussi ». J'étais à l'affût du moindre article publié ou en voie de l'être, du sociologue mais aussi de ses détracteurs.

16. Voir Pierre Bourdieu, *Choses dites*, Paris, Éditions de Minuit, 1987, p.77.
17. Voir Pierre Bourdieu, *Raisons Pratiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1994.

Je collectionnais tout ce que je pouvais avoir sur lui. À force de lectures, de répétition mentale pour comprendre Bourdieu, mon écriture commençait à changer : elle devenait moins « pauvre » au niveau de la syntaxe et des mots que j'employais. Cette phase d'évolution dans ma compétence d'écriture a été un élément déterminant pour me sentir autorisé à reprendre des études. En septembre 1989, je terminais ma formation d'apprentissage par un échec aux épreuves d'examen de qualification professionnelle. Je quittai l'usine avec soulagement, mais avec une grande inquiétude : qu'allais-je faire de ma peau ? On m'avait vaguement parlé de l'existence du DAEU[18] comme moyen d'accès aux études universitaires. Je me disais alors que c'était une nouvelle voie possible pour vivre plus positivement mon avenir, lequel, au demeurant, restait toujours indéterminé. Des études pour quoi ? Pour « faire socio » forcément ! Lire Bourdieu m'y engageait comme une évidence… Je pris la peine de chercher toutes les informations nécessaires à la préparation de ce diplôme, puis proposai mon inscription dans un service universitaire de formation continue. Je fus accepté et me lançai dans cette préparation d'un an, mais j'échouais à l'examen de juin 1990. C'était un coup de massue encore, et ce n'est que deux ans plus tard, après avoir digéré ma défaite, que je ré-envisageais de me présenter aux épreuves que je réussis alors confortablement. Il est vrai, qu'entre-temps, je n'avais pas cessé de lire Bourdieu dont les analyses nourrissaient toujours davantage mon esprit et confortaient mon enthousiasme, ma persévérance à partager sa vision

18. DAEU : Diplôme d'accès aux études universitaires.

du monde. Oui, « je prenais mon pied » à le lire tant je considérais qu'il avait tout compris sur l'ordre des champs sociaux et sur le sens pratique des individus qui ont les ressources – économiques, symboliques, culturelles – pour le conserver à leur avantage au contraire de ceux, moins pourvus en capital efficient, qui tentent de s'y maintenir.

Chapitre 3

Les emplois précaires et la parenthèse heureuse des études en sociologie

J'ai quitté le domicile familial à vingt-et-un ans et ai commencé à gagner ma vie en travaillant comme aide-documentaliste dans des lycées nantais d'enseignement général dans le cadre des « contrats emploi solidarité » (CES). C'était l'époque des politiques publiques d'insertion avec les multiples contrats aidés, envisagés alors comme un moyen de juguler la précarité. Cette visée étatique réparatrice annonçait, en fait, l'institutionnalisation progressive de la précarité comme passage obligé dans le monde de l'emploi[1]. Comme je ne voulais pas être électromécanicien, mes possibilités d'insertion étaient très limitées. Un CES d'aide documentaliste était, selon moi, une échappatoire culturellement valorisante. Ce nouveau travail était, en effet, aux antipodes de mon expérience malheureuse à l'usine. D'un côté, j'étais heureux d'être loin de l'enfer passé et de me retrouver dans un lieu de culture au milieu des livres et des journaux qu'il s'agissait de classer,

1. Voir Gérard Mauger, « Les politiques d'insertion », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n °136-137, mars 2001.

de prêter aux élèves et aux enseignants : je m'y sentais bien d'une certaine manière. Mais, d'un autre côté, je vivais plus difficilement que mes collègues documentalistes « certifiés », la relation de service – voire de serviteur – avec les enseignants qui demandaient des réservations d'ouvrages et des acquisitions documentaires. La configuration matérielle du CDI (Centre de Documentation et d'Information) avec un comptoir, derrière lequel j'étais assis pour enregistrer les prêts et les retours, marquait ostensiblement cette dimension de service, la relation asymétrique avec les enseignants qui, pour une partie d'entre eux, arrivaient en terrain conquis. Mon *habitus* de « petit bourgeois », ma « bonne volonté culturelle », auraient dû être en phase avec les manières d'être et le langage du personnel enseignant, mais c'était compter sans « les séquelles » de mes difficultés scolaires d'antan qui m'avaient détourné de la voie « royale » du lycée d'enseignement général. De longues années durant, je me sentais indigne d'entretenir des échanges avec les « certifiés » et, pardessus tout, les « agrégés ». Lorsque j'étais apprenti ouvrier, je vivais la domination « capitaliste » contre laquelle je tentais de survivre avec les ressources de la « Culture », alors que dans ces lycées d'enseignement général, cette même « Culture » et l'institution scolaire – incarnées par le corps enseignant – m'en imposaient et me soumettaient à une autre forme de servitude. Dans l'un de ces lycées où je travaillais, je me souviens d'une réunion plénière de rentrée à laquelle j'étais convié avec ma collègue documentaliste « certifiée », aux côtés du personnel enseignant, des conseillers principaux d'éducation et, naturellement, de la direction. Il devait y

avoir une bonne cinquantaine de personnes assises, le proviseur faisait son discours d'accueil avant de proposer aux nouveaux arrivants, dont j'étais, de se présenter brièvement. Avant mon tour, j'écoutais les présentations laconiques des nouvelles recrues : « Madame X, enseignante en histoire, CAPES externe », « Monsieur Y, anglais, agreg interne », « Madame P, professeur de lettres modernes, CAPES interne », « Madame O, professeur de philosophie, agreg externe »… Je n'avais jamais entendu de telles manières de se présenter dans un univers de travail et, lorsque ce fut mon tour de prendre la parole, il me fallut constater que j'étais le seul personnel présent sans titre scolaire, je dus me contenter d'un : « Raphaël Desanti, aide-documentaliste ». J'étais le seul « aide » dans cet univers paré de titres académiques qui réveillaient en moi une profonde indignité. Quel contraste entre l'univers enseignant et celui des ouvriers que je côtoyais à l'usine, deux ans plus tôt, en bleu de travail ! D'un côté, la reconnaissance institutionnelle, le formalisme du langage, les termes d'adresse courtois, l'attention à la tenue vestimentaire et corporelle. De l'autre, la soumission, le devoir de faire et d'apparaître « simple », l'informalité et l'immédiateté, les corps marqués par la dureté des conditions de vie. À l'usine, je parlais peu avec mes collègues de travail pour essayer de rester simple et de ne pas trop montrer mon parler petit bourgeois sur « le marché des échanges linguistiques » ouvriers. Au lycée, je parlais peu avec le personnel enseignant : l'auto-censure leur prêtait une légitimité dont je me sentais entièrement exclu.

> « La définition de l'acceptabilité n'est pas dans la situation mais dans la relation entre un marché (linguistique) et un *habitus* qui est lui-même le produit de toute l'histoire de la relation avec des marchés. En effet, l'*habitus* n'est pas moins lié au marché par ses conditions d'acquisition que par ses conditions d'utilisation. Nous n'avons pas appris à parler seulement en entendant parler un certain parler, mais aussi en parlant, donc en offrant un parler déterminé sur un marché déterminé, c'est-à-dire dans les échanges au sein d'une famille occupant une position particulière dans l'espace social et proposant de ce fait à la *mimésis* pratique du nouvel entrant des modèles et des sanctions plus ou moins éloignés de l'usage légitime. Et nous avons appris la valeur que reçoivent sur d'autres marchés (comme celui de l'école) les produits offerts, avec toute l'autorité afférente, sur le marché originaire. Le système des renforcements ou des démentis successifs a constitué ainsi en chacun de nous une sorte de sens de la valeur sociale des usages linguistiques et de la relation entre les différents usages et les différents marchés qui organise toutes les perceptions ultérieures des produits linguistiques, ce qui tend à lui assurer une très grande stabilité ».
>
> Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Éditions Fayard, 1982, Paris, p. 84.

En 1992, je terminai mes CDD d'aide-documentaliste et décidai de m'inscrire en première année de sociologie à l'université de Nantes. J'y accédais avec beaucoup d'appréhension, à vingt quatre ans, aux côtés de jeunes tout juste majeurs, fraîchement sor-

tis du lycée. Je me sentais décalé par rapport à eux, en raison de mon parcours atypique et d'une maturité marquée par les épreuves de la domination au travail, mais je pensais aussi que toutes les lectures philosophiques et sociologiques capitalisées durant quatre années m'aideraient à suivre une première année de sociologie. Cette reprise d'études était financée par mon travail de surveillant d'internat.

J'avais accumulé les lectures sociologiques sur le monde ouvrier et les classes populaires : ce fut très rentable pour mes résultats universitaires car la plupart des enseignants de ce département de sociologie avaient enquêté sur les mondes populaires. Au début de ma première année de sociologie, un enseignant[2] nous avait demandé, durant un TD, de préparer chez soi une fiche de lecture à partir d'une liste d'auteurs de la discipline. Bourdieu n'en faisait pas partie. J'attendis la fin du cours pour lui demander, en aparté, la possibilité de préparer un compte rendu d'ouvrage de mon auteur fétiche : « Écoutez, si vous vous en sentez capable, allez-y », me dit-il. Deux semaines durant, je me suis mis alors à écrire sept pages sur Questions de sociologie[3]. C'était un test pour moi : si l'enseignant était satisfait de mon travail, alors je me sentirais digne de poursuivre mes études en sociologie. Je lui rendis ce document et attendis une quinzaine de jours pour connaître son appréciation. À la fin d'un cours, je l'abordai timidement et avec beaucoup d'inquiétude, pour

2. Il s'agissait d'Olivier Schwartz, enseignant-chercheur connu dans le champ de la sociologie des classes populaires et auteur, notamment, de *Le monde privé des ouvriers*, Paris, PUF, 1990.

3. Voir Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Éditions de Minuit, Paris, 1984.

connaître le résultat de ma note de lecture. Je n'oublierai jamais sa réaction : « Écoutez Raphaël, j'ai lu votre travail, ce n'est pas en première année que vous devriez-être, c'est en licence, voire en maîtrise. Je vais voir avec mes collègues ce qu'on pourrait faire pour vous ». Je tombai des nues, une joie immense m'envahissait, presque à en pleurer parce que je revenais de loin. Je réalisais alors qu'avoir lu un peu de Kant, de Heidegger, de Foucault, de Marx et, par-dessus tout, du Bourdieu en long, en large et en travers, était très utile pour étudier la sociologie à l'université. Bien entendu, cet enseignant n'a pas pu grand-chose pour moi : j'ai poursuivi mes études sans régime de faveur, et sans redoubler, jusqu'à la préparation d'un doctorat. Ce furent de très belles années de formation universitaire, de lectures cumulatives de sociologie ouvrière et de théorie marxiste. À partir de 1992, chaque nouvelle publication de Bourdieu était pour moi une véritable pépite que je prenais le temps de travailler : *Les Règles de L'art, Réponses, La Misère du monde, La Domination masculine, Méditations pascaliennes*… Bourdieu, je lui devais tout : mon passage de l'usine à la fac, le bonheur d'être étudiant en sociologie, la compréhension éclairée des rapports de classes. Il me vint l'idée de lui écrire en 1998, alors que le sociologue était malmené par les médias et la publication haineuse de Jeanine Verdès-Leroux[4]. Je considérais que c'était le bon moment pour lui écrire, même si je n'étais pas certain de réussir à l'interpeller ; après tout, mon parcours était sûrement banal et puis je ne savais

4. Voir Jeanine Verdès-Leroux, *Le savant et le politique, essai sur le terrorisme sociologique de Pierre Bourdieu*, Paris, Éditions Grasset, 1998.

pas écrire comme un normalien philosophe. Je tentais le coup pour témoigner de ma reconnaissance.

Pardonnez la longueur de ma lettre…
Nantes, le 3 / 09 / 98
Mr Pierre Bourdieu
En imaginant « la montagne » de courriers que vous recevez chaque jour, sans doute assommante et toutes les sollicitations dont vous faites l'objet en tous lieux, on se dit – je me dis – que l'espoir d'intéresser votre attention ne peut être que vain et illusoire. Pourtant, sachant combien la rencontre de votre œuvre a profondément marqué ma trajectoire sociale, la tentation pour moi est forte de vouloir exprimer toute ma reconnaissance, ma dette à votre égard, au risque d'être maladroit et de vous importuner inutilement. Loin de moi l'idée de vous ennuyer avec des propos narcissiques, égocentriques et de vous présenter un menu d'éloges, de compliments auxquels vous êtes sans doute trop habitué ; mon désir est fort de vouloir vous faire entendre et, contre vos détracteurs, la vertu libératrice de votre sociologie en esquissant brièvement ce que doit mon parcours biographique à votre lecture (par le fait de vous avoir lu, d'apprenti ouvrier je suis devenu étudiant en sociologie). Pardonnez le style et le contenu de mes propos qui n'ont rien d'originaux, mais qui espèrent au moins vous sensibiliser. Bien qu'elles ne feront pas l'objet de mes commentaires, je tiens à vous dire que les dernières critiques à votre encontre m'encouragent à choisir ce moment opportun pour vous écrire et vous soutenir : les positions de Verdès-Leroux et de Luc Ferry me font trembler de désespoir car elles témoignent de leur paresse intellec-

tuelle et de leurs préjugés plus proches des boulets de canon de la polémique que d'un exercice plus soucieux d'« herméneutique » auquel on devrait s'attendre chez de tels universitaires. Contre tous ces intellectuels prisonniers de leurs lunettes scolastiques et aussi pour vous soutenir, j'aimerais opposer la réaction enthousiaste d'un ancien « dominé » qui découvre un jour, hors des voies traditionnelles de l'école, l'éclatante vérité de vos réflexions conceptuelles. Une des seules critiques que je formulerais à votre égard est que, plus je vous lis, plus je me persuade que votre œuvre sera toujours difficile d'accès pour celles et ceux dépourvus d'outils nécessaires à son appropriation. En ce qui me concerne, je dois vous dire qu'à l'âge de 21 ans, CAP et BEP d'électromécanicien en poche et quelques rudiments autodidactiques en tête, ce fut une véritable guerre avec moi-même pour réussir à vous déchiffrer. Permettez moi de relater la manière dont j'ai découvert votre sociologie alors que j'étais apprenti à l'usine et voué à d'autres intérêts. En 1987, à la suite d'une scolarité « problématique » qui m'avait mené involontairement en lycée professionnel, mes débuts à l'usine comme apprenti ouvrier m'ont curieusement tourné vers des plaisirs culturels bien éloignés du caractère de la formation professionnelle que je recevais au sein de mon entreprise. Un sentiment de déclassement social et de désillusion était à l'origine de mon engouement pour la lecture (littérature, philosophie en particulier) pendant mes temps de loisirs et mes moments de pause à l'usine. Ce plaisir tardif constituait une sorte d'échappatoire, je le devais sans doute à l'éducation de mes parents (ma mère aussi était autodidacte). Mon expérience du travail ouvrier

(chaîne et autres activités d'exécution) provoquait en moi une souffrance sociale qui me mettait en porte-à-faux avec cet univers industriel dans lequel je me sentais durablement condamné à rester. Pour moi, hors de l'usine, il n'y avait point de salut. Le monde ouvrier, avec toute la prudence qui s'impose pour en parler, ne m'était guère étranger depuis mon enfance vécue en ZUP et ma scolarité passée avec les enfants issus de ce milieu. Je n'étais pas « enfant de prolos », mais les milieux populaires faisaient partie de mon quotidien. Un peu plus tard, tout un travail autodidactique m'a beaucoup aidé pour comprendre le sens de ma trajectoire sociale et les multiples formes de domination et de ressentiment que j'observais chez mes camarades scolaires et, ultérieurement, chez mes collègues de travail. Pendant mon expérience de l'usine, je m'étais mis à lire de la philo, au prix d'une profonde torture pour y comprendre quelque chose ; des ouvrages de vulgarisation et des prises de notes m'aidaient à aborder certains auteurs abstrus. Il m'a fallu batailler dur pour comprendre quelques fragments de La Critique de la raison pure, des passages de L'Être et le temps, des textes de l'école de Francfort, de Foucault… Plus proches de mes propres expériences je lisais Simone Weil, La Condition ouvrière, Robert Linhart, *L'Établi*. Chez moi ou à l'usine, pendant mes courts moments de pause, je m'astreignais à un exercice presque ascétique de lectures philosophiques. Je revois encore tous mes efforts, parfois désespérés pour me familiariser avec la « haute » réflexion ; on m'en dissuadait, « tu n'es pas fait pour les études » pensait-on dans mon entourage. Une anecdote me revient sur mon lieu de travail (1989) : habillé en bleu, les mains

graisseuses, j'eus le culot de rédiger l'introduction d'un sujet de philo (destiné au professeur de ma sœur, alors en terminale) sur un petit carnet de notes et, sous les yeux de techniciens affairés aux réglages d'une presse à injection qui pensaient très naturellement que je m'intéressais à leur manière de travailler. J'étais là et ailleurs. Enfin, il y eut un jour ce petit livre de Ferry-Renaut, *La Pensée 68,* que j'avais acheté un peu par hasard. Non sans mal, je m'étais mis à le lire et à découvrir votre existence. Les analyses de ces deux auteurs me paraissaient caricaturales et péremptoires. Elles me conduisirent à vous connaître par le biais de La Distinction » (autre torture !). Je profitais des notions que j'avais maladroitement acquises dans mes lectures philosophiques pour tenter de vous comprendre. Ce fut pour moi, en dépit de toutes les difficultés que j'éprouvais à vous lire, une véritable « révélation ». Croyez moi encore, je ne sombre guère dans cette « illusion biographique » que vous pourriez me prêter. Du coup, « les catégories de l'entendement », « les schèmes de pensée », « l'Être-au-monde », « les conditions de possibilité » et autres notions m'étaient bien utiles pour aborder, le moins naïvement possible le fondement de votre théorie. Toutes les analyses que vous proposiez dans La Distinction m'ont aidé à repenser la manière dont je percevais les univers sociaux que je fréquentais depuis mon enfance. La logique des rapports de domination dans mes lieux de travail (« cols blancs / cols bleus », « hommes / femmes », « agents de maîtrise / ouvriers ») s'éclairait parfaitement pour moi à l'aune de vos grilles d'analyse et m'encourageait à substituer aux petits mépris que j'éprouvais à l'égard de mes collègues de travail une perception défaite de

tout ressentiment et de préjugés. Croyez–moi toujours, je suis loin d'exagérer. Par « un effet de révélation », vos écrits m'ont conduit à reprendre des études à l'âge de 23 ans et à poursuivre une scolarité universitaire sans trop de difficultés jusqu'au troisième cycle. Vous ne pouvez imaginer à quel point la manière dont je vous ai lu a transformé mes modes de perception et mon style d'écriture, autrefois laborieux. À la suite de mon expérience d'usine et pendant mes contrats CES, entrecoupés de périodes de chômage, je me suis constitué une culture sociologique en découvrant d'autres auteurs, en collectionnant vos articles (et ceux de vos détracteurs), vos ouvrages. Dès ma première année de Deug, le débat Passeron-Grignon sur « le savant et le populaire » ne m'était guère étranger et me rappelait mes anciennes visions du milieu ouvrier…Il m'a fallu être un dominé (je ne peux être que très sensible, voire révolté, face à toutes ces misères de position propres aux « précaires » qui ne seront jamais comprises par les représentants des pouvoirs publics, des syndicats traditionnels, des univers intellectuels mondains) pour me rendre compte, aujourd'hui encore, qu'une compréhension du monde social, qu'une théorie de l'acteur enfermées dans une vision scolastique à la Ferry-Renaut, ou à la Rawls, pour ne citer qu'eux, relèvent d'un confort cynique, d'une profonde ignorance des conditions de production des rapports sociaux. Mais je m'égare et je m'en excuse auprès de vous… Comme vous le voyez, mes propos ne sont pas théoriques, il est cependant des moments où l'on éprouve le besoin de délivrer un enthousiasme reconnaissant. Pour finir, je tiens à vous dire que ma trajectoire sociale est le produit de votre lecture et,

tout en continuant à vous lire, je vous en remercie infiniment.
Amicalement
Cette lettre a été publiée en 2002 sur le site Les Pages Bourdieu[5]
http://www.homme-moderne.org/societe/socio/bourdieu/mort/rd.html

Une quinzaine de jours plus tard, un courrier du Collège de France arriva dans ma boîte aux lettres : c'était un tout petit mot manuscrit de Bourdieu. Je fus tout d'abord très excité, comme un enfant animé d'une joie incommensurable, en lisant ses impressions, manifestement sincères.

18 septembre 1998.
« Cher Raphaël Desanti, vous n'imaginez sans doute pas combien votre lettre a pu me toucher. D'autres m'ont dit des choses semblables mais vous m'avez fait sentir, mieux que personne, l'effet qu'a fait sur vous mon travail et je me suis senti sinon fier, du moins un peu justifié, d'avoir été capable de le produire. C'était, surtout en ce moment d'épreuve, très bien venu. Et je veux vous remercier de tout cœur d'avoir pris la peine de me dire tout cela.
Je vais lire votre travail sur les syndicats étudiants avec toute l'attention qu'il mérite et je souhaite que nous restions en contact.
Merci encore.
Bien amicalement »

5. Elle fut aussi commentée par Gérard Mauger *in* Louis Pinto, Gisèle Sapiro, Patrick Champagne (dir.), *Pierre Bourdieu sociologue*, Paris, Éditions Fayard, 2004, p. 371.

J'avais dû toucher le bonhomme dans le mille ! Je recevais de lui, quelques jours après, deux livres dédicacés, en renfort de son premier courrier. Par la suite, et quand bien même je brûlais d'envie de lui écrire à nouveau, je me demandais s'il était vraiment utile de poursuivre une correspondance avec lui car l'essentiel, selon moi, me semblait avoir été dit. Je ne produisais pas non plus de travaux universitaires dignes d'intérêt pour en discuter avec cet homme très occupé et très sollicité. Entre 1993 et 1998, les articles sur *La Misère du monde*, La télévision et le champ journalistique, La domination masculine foisonnaient et la salle de son cours au Collège de France débordait. Les interventions de Bourdieu sur le « mouvement de 1995 » contre le gouvernement Juppé avaient contribué aussi à lui donner une certaine visibilité médiatique. On se souvient également de son accrochage avec l'équipe d'« Arrêt sur image » qui lui demandait de commenter les mouvements sociaux de 1995. Sur le plateau, les journalistes Daniel Schneidermann, Pascale Clark et Guillaume Durand interrogeaient Bourdieu pour lui renvoyer à la figure sa position « intenable », selon eux, de sociologue du mouvement social et de soutien aux grévistes.

Dans cette période, je manifestais dans la rue, comme des millions d'autres contre « la réforme Juppé ». Il y avait aussi les mouvements de chômeurs en 1998 dont je suivais l'actualité lorsque je ne venais pas manifester à leurs côtés. Je me souviens des propos de Nicole Notat, secrétaire nationale de la CFDT à l'époque, qui fustigeaient les

actions des chômeurs soi-disant manipulés[6], selon elle, par des organisations militantes minoritaires qui squattaient les antennes ASSEDIC. Comment une représentante d'un syndicat issu de l'histoire du mouvement ouvrier français pouvait-elle tirer dans les pattes des privés d'emplois qui se mobilisaient, avec leurs pauvres moyens, pour faire entendre leurs colères ? Je n'avais besoin de personne, à l'époque, pour me convaincre que je ne me syndiquerai jamais à la CFDT. Bourdieu prenait position en faveur de ces mouvements de chômeurs et cela me réjouissait tout particulièrement de savoir qu'il intervenait publiquement pour dénoncer les politiques libérales des gouvernements européens. Je découvrais un autre visage du sociologue : celui qui, tout en analysant les misères de condition, de position, et les conséquences des politiques publiques sur le sort des plus démunis et de ceux qui vont au front chaque jour pour les aider (« la main gauche de l'État »), intervenait aujourd'hui dans l'espace public. Dans cette fin des années 1990, mon intérêt pour Bourdieu redoublait d'attention et d'intérêt parce que je percevais, à ma manière, une continuité entre sa sociologie et sa posture de savant engagé. Et puis quel régal et quelle urgence de lire ses petits bouquins Contre feux dénonçant l'internationalisation des idéologies libérales – à travers la mise en place des think tanks et de la novlangue dominante – et les politiques publiques des États européens qui les imposaient dans nos esprits comme un principe de réalité auquel les peuples devaient nécessairement se soumettre.

6. Voir *Libération* du 9 janvier 1998.

Un fan intimidé devant son idole

En 1997, Bourdieu était invité à la faculté des Lettres et des sciences humaines de mon université alors que je terminais la préparation de mon DEA sur le syndicalisme étudiant. Mon directeur de mémoire et moi-même étions arrivés en avance dans la salle du conseil de la faculté où Bourdieu était attendu pour commenter, dans le cadre d'un séminaire extraordinaire, quelques exposés de recherche de doctorants en sociologie. La salle fut rapidement submergée par les enseignants et les étudiants. Lorsque Bourdieu entra, je revois mon directeur de recherche assis à côté de moi, l'alpaguant avec un certain culot pour lui demander de s'asseoir en face de nous. Et je vis alors, pour la première fois de ma vie et de très près, celui qui – installé à deux mètres devant moi – représentait pour moi une véritable idole. Mes souvenirs d'usine et de ma découverte autodidactique du sociologue m'envahissaient et la situation de face à face improbable avec celui qui avait marqué mon histoire me rendait complètement muet. Bah oui, comme un enfant certainement, j'avais besoin d'une idole : mon excitation mentale, ma joie de voir Bourdieu étaient incommensurables. Il semblait fatigué de son voyage, il avait une petite voix inhabituelle au regard de celle des émissions de France Culture. Je ne pouvais m'empêcher de le regarder droit dans les yeux, un peu comme un fan hébété devant une grande star. Le séminaire se déroula dans un échange de questions et de réponses croisées. Je ne pus dire un mot, à la fois parce que je n'avais rien de pertinent à dire et parce que j'étais

très impressionné. A la fin de la séance, au moment où les gens s'apprêtaient à partir, je vis Bourdieu me regarder avec insistance. Il me demanda si j'avais une question à lui poser tant mon attention fixée sur lui, durant tout le séminaire, avait dû l'interroger… « Non, non » lui répondis-je très intimidé alors que je mourais d'envie de lui dire tout ce que je lui devais. À la sortie de la salle, je lui demandai de me dédicacer ses Méditations pascaliennes. J'eus juste le temps de lui dire que j'avais découvert sa sociologie alors que j'étais apprenti ouvrier une dizaine d'années auparavant. Il remarqua ma timidité en me confiant qu'il n'était pas vraiment à l'aise lui-même dans la situation publique de cette salle de conseil : il semblait sincère, mais j'avais du mal à le croire. Puis, dans la cohue, il fut rapidement accompagné vers le grand amphithéâtre de la faculté, avec à ses trousses une horde d'enseignants avides de lui parler, pour y donner un cours « délocalisé » du Collège de France. C'était ma toute première rencontre, très furtive, avec cet homme manifestement accessible, qui dégageait de l'humanité et de la simplicité.

J'eus l'occasion, trois années plus tard, de discuter un petit peu avec Bourdieu – à la fin d'un de ses cours au Collège de France – au sujet d'un article que j'avais écrit, dans le cadre préparatoire de ma thèse, sur la représentation de la sociologie chez les étudiants philosophes et que je lui avais envoyé un mois plus tôt. J'avais pris mes billets de train pour une journée à Paris dans la seule intention de suivre son cours et de lui demander une dédicace. À la fin de son cours, quelques personnes me précédaient déjà pour le questionner. Puis vint enfin mon tour. Je lui tendis mon livre et lui demandai s'il avait bien reçu

mon texte quelques semaines plus tôt : « Oui, vous m'avez envoyé cela il y a trois ou quatre semaines il me semble ; j'ai lu comme ça rapidement, mais j'aimerais que vous me teniez informé de votre travail ». Je lui répondis alors que sa réflexion sur la hauteur « aristocratique » de la philosophie académique à l'égard des sciences humaines était une réalité tout à fait observable lorsqu'on interrogeait des étudiants philosophes sur l'apport de ces disciplines. Notre échange fut bref car d'autres personnes attendaient de lui parler.

J'idéalisais beaucoup Bourdieu, un peu trop à la manière d'un enfant en admiration devant un père auquel on voudrait ressembler. Je comblais certainement un manque : Bourdieu était pour moi un « sujet supposé savoir » comme on dit en psychanalyse, c'est-à-dire un sujet à qui l'on prête un savoir sur soi-même que l'on ignore. J'avais une lecture névrotique, sûrement, de Bourdieu. Je souris aujourd'hui de cette conduite de « fan » que j'avais à l'époque, mais je l'assume aussi parce que ma découverte de son œuvre a été libératrice et formatrice ; même si je ne me réjouis pas des expériences de déqualification professionnelle que j'ai vécues par la suite.

Une thèse de doctorat inachevée

À la fin des années 1990, je poursuivais ma thèse sur la réception de la sociologie dans trois publics étudiants : sociologues, philosophes, travailleurs sociaux. Elle interrogeait, entre autres choses, les modes d'appropriation et de compréhension des grands auteurs de la discipline. Le choix de mon objet trahissait certainement l'histoire de mon rapport à la sociologie et à Bourdieu en particulier.

Je recherchais, probablement, dans la réception étudiante de la sociologie la vérité de ma propre réception de la sociologie. Alors que la sociologie était pour moi une fin en soi, je devais me rendre à l'évidence que cette discipline pouvait être vécue, au contraire, comme une étape pour passer des concours, comme un choix « faute de mieux » pour de nombreux étudiants de Deug et de licence. Ces derniers pouvaient connaître les grands auteurs, sur la base de leurs notes de cours sans les lire directement, tout en retenant l'essentiel pour réussir leurs examens. Les interroger sur les grands auteurs de la sociologie supposait de contrôler mon propre rapport à l'objet, c'est-à-dire la propension à penser que les étudiants liraient les auteurs et avaient une opinion sur leur œuvre. Mon enquête statistique révélait que Bourdieu figurait parmi les auteurs les plus cités, mais pas forcément lus, et comme un auteur « qui compte » dans la discipline. Il était mentionné aussi comme le plus « difficile » à comprendre, ce qui n'était pas une surprise pour le lecteur que j'étais. Les représentations étudiantes des auteurs devaient être mises en rapport, bien entendu, avec les origines scolaires et sociales des enquêtés et les caractéristiques de l'offre professorale dans le département de sociologie où se déroulait mon enquête. La notoriété « médiatique » de Bourdieu, à l'époque où je préparais ma thèse (entre 1997 et 2001), avait des retombées, certes inégales, dans les enseignements universitaires en sciences sociales. En ce qui me concerne, il est clair qu'à travers entretiens et questionnaires, j'interrogeais, d'une certaine manière, mon propre rapport à cet auteur de référence et à la difficulté de le lire pour la première fois.

Je me retrouvais un peu dans les représentations étudiantes de Bourdieu : elles révélaient mon rapport initial à la lecture du sociologue : la difficulté (mais elle était derrière moi) de le lire, la séduction des concepts évocateurs, l'héroïsme théorique du dépassement. À l'époque, j'avais passé beaucoup de temps à éplucher mes entretiens et questionnaires, à me battre pour essayer d'écrire, mais ma thèse devint progressivement un fardeau que je n'arrivais plus à porter parce qu'il m'était difficile d'avancer dans mon travail d'écriture et de formalisation. J'avais le sentiment d'avoir atteint les limites de mes compétences intellectuelles et qu'il me serait impossible de la mener à terme. Cette thèse, entre torture et passion, hantait mes journées, mes repos, mes vacances, elle devenait étouffante et je dus me résoudre à l'interrompre au début des années 2000, dans un contexte de précarité. Je commençais mes recherches d'emplois d'intervenant dans des écoles de travailleurs sociaux.

Chapitre 4

La mort de Bourdieu et l'aventure de la « liste Champs »

C'était un matin, en milieu de semaine, je ne travaillais pas ce jour-là. Ma compagne participait à une manifestation dans les rues de Nantes. Elle m'appela alors qu'elle était en plein défilé : « Écoute les infos, un militant me dit que Bourdieu est mort ». « C'est pas possible !, rétorquai-je. Non, c'est pas possible ! ». Le monde s'effondrait, j'étais complètement abattu, je pleurais même comme si j'avais perdu un de mes parents. Pour moi, et pour beaucoup d'autres, ce fut un véritable coup de massue ce 23 janvier 2002. Bourdieu ne pouvait pas mourir, ce n'était pas possible. Et c'est là que je compris la réponse, alors énigmatique, qu'il avait donné à mon mail, une dizaine de jours plus tôt, où je lui disais une nouvelle fois l'effet de « révélation » de sa sociologie dans ma vie :

Mail du 3 janvier 2002
« Mr Pierre Bourdieu,
Prenez tout ce qui suit comme une marque de reconnaissance, de sympathie et d'admiration… Lorsque l'on entreprend de vous écrire, on est tenté,

ce qui est mon cas, de se faire petit parce que l'on vous fait habituellement grand. Pourtant, tout en connaissant votre travail sociologique, on devrait pouvoir se défaire d'une telle disposition bêtement révérencieuse. Vous voyez, mais vous le savez mieux que moi, comprendre les mécanismes de la violence symbolique ne suffit pas toujours pour s'en libérer complètement. Mon écriture se censure pour paraitre crédible, plus qu'en toute autre circonstance, devant quelqu'un comme vous. Comme j'ai pu vous le dire dans mes lettres passées, je vous dois tout ; en une douzaine d'années, la lecture assidue de votre travail m'a permis de me convertir à la sociologie (de l'usine à la fac, du CAP-BEP d'électromécanicien au DEA de sociologie et une thèse avortée). Rien de plus banal de vous dire cela, tant d'autres personnes ont pu vous témoigner également de ce type d'expérience. Mais vous n'imaginez sans doute pas combien votre œuvre a pu faire un tel effet sur ma trajectoire sociale. Je suis actuellement formateur vacataire dans des écoles de travailleurs sociaux et je donne des cours de sociologie nourris de votre lecture ; douze ans auparavant, apprenti ouvrier en usine, je ne m'attendais pas à ce type de parcours personnel, celui-ci est pourtant le produit de votre lecture. De manière trop répétitive (je vous ai écrit trois fois), je ne puis m'empêcher de vous remercier et de vous le signifier ainsi. Vous êtes un compagnon de route qui m'a appris, outre une compréhension affinée de la réalité sociale, la rigueur, l'écriture et, par-dessus tout, l'humilité. Sur la route de mon travail, entre Nantes et Lorient, vous m'accompagnez en K7 audio (avec vos entretiens donnés à France Culture entre 1990 et 1997) et vous me donnez la

force, certains matins, d'affronter les étudiants qui m'attendent au tournant. Je termine mon message par une question qui me taraude. De l'Algérie aux paysans béarnais, de la sociologie du système scolaire à la sociologie des champs sociaux, on se demande, au terme de votre carrière professionnelle, quand paraîtra un jour un ouvrage de votre part portant sur une théorie générale des champs. Dire que vous avez tous les éléments en main pour envisager une publication de taille (et dont la force peut s'appuyer sur toute une somme de données empiriques que vous avez analysés depuis une quarantaine d'années). Ceux qui vous lisent de près ont sûrement cette attente implicite. Une telle publication s'impose, elle ferait de vous le Kant ou le Hegel de la sociologie française et internationale »

Ce à quoi Bourdieu m'avait répondu :

<pierre.bourdieu@collège-de-france.fr>
10/01/2002

Cher Raphaël Desanti,
Je ne saurais dire à quel point votre message m'a touché. Pas seulement parce qu'il tombe bien, à un moment où je suis souffrant et porté de ce fait à des retours moroses sur les choses de la vie. Aussi et surtout pour ce qu'il m'enlève des doutes que j'éprouve souvent sur l'utilité de mon travail. Vous devez aussi être un peu prophète : j'ai en chantier un ouvrage qui s'appellera « Microcosmes. Pour une théorie générale des champs » et qui rassemblera une synthèse théorique et mes travaux empiriques. Je vous remercie encore mille fois de votre lettre et je vous prie

d'accepter toutes mes amitiés et mes vœux les plus vifs de succès.
Cordialement à vous,
Pierre Bourdieu

Un immense vide et une profonde tristesse m'envahirent lorsque je me rendis à l'évidence que celui qui m'avait tant « réveillé » intellectuellement et sorti de l'usine pour tenter ma chance à l'université, ne ferait plus jamais partie de mon quotidien, qu'il ne serait plus une voix à entendre dans des interviews, des conférences, dans de nouveaux ouvrages. Je me demande encore aujourd'hui pourquoi Bourdieu, non loin de son dernier souffle, se donnait encore la peine de répondre aux admirateurs anonymes dont j'étais. Je ne le saurai jamais... Autour de mon bureau, tout me renvoyait à lui : ses livres alignés sur deux rangées d'étagères, ceux de commentateurs et de critiques soigneusement rangés deux étages plus bas (forcément) et toutes mes vidéos et enregistrements audio de ses entretiens donnés à France Culture précieusement conquis et conservés, ainsi que les revues Actes, mes classeurs d'articles, les quelques portraits humoristiques de Charlie Hebdo affichés sur les murs.... J'avais tout de Bourdieu et sur Bourdieu. Le lendemain, j'épluchai toutes les pages du web traitant de sa disparition, j'achetai toute la presse et je constatai toute la bassesse des commentaires journalistiques à son égard, tels ceux de Françoise Giroud – chroniqueuse au *Nouvel Observateur* et ancienne secrétaire d'État sous Giscard d'Estaing – qui n'hésitait pas à établir une com-

paraison entre Bourdieu et Lénine, rien que cela[1] ! Dans tout ce que j'entendais, lisais dans les médias, je ne voyais que très peu d'hommages à la hauteur de l'homme et de son œuvre.

En janvier et février 2002, alors que je parcourais régulièrement le web à la recherche de textes sur la disparition de Bourdieu, je m'arrêtai sur le site « Les pages Bourdieu »[2] où les messages d'hommage et de tristesse abondaient. Ce site se présentait comme un espace d'informations sur le sociologue, ses disciples et sur ses engagements. Je pris alors contact avec le propriétaire du site, un certain Éric Chabert[3], pour lui suggérer de mettre en place un forum de discussion sur la sociologie de Bourdieu. Nous nous sommes mis d'accord pour préparer ensemble ce qui fut appelé par la suite « La liste Champs » sur Bourdieu. « Je t'ai balancé modérateur de cette liste », m'écrivit par mail Éric, sans me demander

1. Françoise Giroud, « L'ami du peuple », *Le Nouvel Observateur*, n° 1943, 31 janvier 2002, p. 35. À propos de l'entretien télévisé entre Pierre Bourdieu et l'écrivain Günter Grass en novembre 1999, Françoise Giroud écrivait : « En face de Grass, massif, Bourdieu, qui avait fugitivement quelque chose de charmant sur le visage lorsque naissait un sourire, faisait un peu petit garçon. Mais enfin Lénine, c'était lui dans le duo ».

2. http://www.homme-moderne.org/societe/socio/bourdieu/

3. Je rends hommage à Éric Chabert – sans lequel je n'aurais pas pu vivre l'aventure de « la liste champ » sur Bourdieu – décédé en décembre 2015. Il a été un des fondateurs du web indépendant avec la création de rezo.net, un portail agrégatif sur internet. Vers la fin des années 1990, Éric avait créé son site « L'Homme Moderne » consacré à la sociologie de Bourdieu, mais aussi à des textes et à des informations autour de Pierre Carles (producteur en 2001 de La sociologie est un sport de combat), de Serge Halimi, directeur du *Monde Diplomatique* et d'Henri Maler d'Acrimed (Éric Chabert était membre de l'antenne lyonnaise de l'association). (Source : *Acrimed*, 17 décembre 2015).

mon avis. « Ma foi, pourquoi pas ? », me risquai-je à penser. Cette liste de discussion sur le web, la seule à l'époque consacrée à Bourdieu en France, démarra sur les thèmes de réflexion que je proposais dans une perspective pédagogique. Nous envisagions, Éric et moi, cette liste comme « un espace d'échanges d'informations autour de la pensée critique, incarnée notamment par Pierre Bourdieu. Cet espace est ouvert à toutes les compétences, des profanes aux familiers des œuvres; il se veut à la fois espace "d'éducation populaire" et espace de "libre discussion" ». Les inscriptions à cette liste furent nombreuses, nous passâmes d'une trentaine de membres, en mars 2002, à plus d'une centaine à la fin de l'année. Entre 2003 et 2006, nous recensions environ quatre cents membres inscrits de tous horizons : étudiants, universitaires, journalistes, artistes, travailleurs sociaux, de France et d'ailleurs (Espagne, Italie, Finlande, Brésil, Mexique, Australie, États-Unis). Les thématiques de discussion que je proposais auprès des membres étaient variées et suscitaient des débats, des confrontations, des répliques houleuses, des colères même entre les uns et les autres. Certains défendaient « coûte que coûte » les réflexions de Bourdieu, dans une logique partisane et « dogmatique » contre d'autres qui, familiarisés ou non à la sociologie, initiaient des discussions ouvertes à la philosophie, l'art, la psychanalyse, à des expériences personnelles du monde social. Tous les jours, dans nos boîtes mails, les débats et les répliques s'enchaînaient : certains écrivaient abondamment et étayaient leurs arguments lorsqu'un aspect de la théorie de Bourdieu les dérangeait. Je consacrais énormément de temps, de soirées pour « modé-

rer », informer, préparer mes messages d'explication conceptuelle, de réplique, de colère parfois. Il y avait une dynamique, une émulation née d'un besoin de faire vivre la réflexion de Bourdieu et la sociologie critique quels que fussent les niveaux de connaissances et de formation de chacun d'entre nous. Pour décrire cette « liste champ » où tout le monde était un peu « sociologue », on pourrait reprendre la formule de l'écrivain dramaturge Mohand Fellag : « En Algérie, tout le monde est mécanicien »[4] de voiture. Chacun se débrouillait avec ses ressources, ses méconnaissances, ses emphases, ses moyens propres pour élaborer des commentaires, favorables ou non, sur Bourdieu et ceux qui en étaient proches, comme Gérard Mauger, Patrick Champagne, Loïc Wacquant, Louis Pinto, Rémi Lenoir... Quelquefois, cette liste avait l'allure d'un marché des vanités, chacun s'efforçant de faire prévaloir « la bonne lecture » de l'œuvre de Bourdieu et de ses disciples. C'était – notamment pour ceux qui avaient lu Bourdieu sans être universitaires, ni écrivains, ni journalistes – une manière de tester leurs connaissances, d'hasarder une opinion en quête d'une réponse, d'une réplique, d'une offensive pour se mesurer à des contradicteurs. La « liste Champs », animée par une dizaine de membres, était effervescente entre 2002 et 2006[5]. Les messages écrits pour cette liste étaient souvent très prolixes, étayés et attendaient des réponses sur

4. Voir Mohand Fellag, *L'allumeur de rêves berbères*, Paris, Éditions J'ai lu, 2008.

5. En 2006, j'arrêtais mon rôle de modérateur et de lanceurs de débats, par lassitude. La liste a fonctionné d'elle-même, sans modérateur, durant trois années encore, avant de connaître un essoufflement irréversible.

de nombreux thèmes : sociologie et philosophie, champ social et réseau social, socioanalyse et liberté, la référence à la psychanalyse chez Bourdieu, le système scolaire, l'art, la politique au regard de la sociologie critique, la sociologie et l'engagement militant, les classes sociales, la domination et l'exploitation, la délinquance et les discours sécuritaires, la recherche sociologique et la demande sociale, les critiques de la sociologie de Bourdieu, etc. « Le niveau » des discussions ne convenait pas toujours à tout le monde : « Trop bas pour des universitaires et trop haut pour des profanes » m'avait confié un jour un de nos membres. Nous avons créé en été 2002 un « lexique bourdieusien », sorte d'abécédaire accessible en ligne, et mis en place des entretiens électroniques en 2003 et en 2005 avec des sociologues qui avaient travaillé avec Bourdieu, comme Alain Accardo et Gérard Mauger. Cette liste est devenue une référence et a été citée dans certains ouvrages universitaires[6]. Ce fut une véritable aventure intellectuelle pour plusieurs d'entre nous et certains ont pu tirer profit de leur passage sur cette liste pour consolider leurs lecture de Bourdieu[7], pour appuyer leurs

6. Voir, par exemple, Alain Accardo, *Engagements*, Marseille, Éditions Agone, 2011, p.15. Luis Enrique Alonso et *al.* (ouvrage collectif), *Pierre Bourdieu : las herramientas del sociólogo*, Editorial Fundamentos, 2004, p. 36. Marie-Anne Lescouret, *Bourdieu*, Paris, Éditions Flammarion, 2008, p. 482. Gérard Mauger, *Repères pour résister à l'idéologie dominante*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2013, p. 51.

7. Voir, par exemple, le témoignage de Younès Amrani, « jeune de cité », en situation de précarité, qui fait part de son inscription sur la « liste Champs » au sociologue Stéphane Beaud, dans le cadre d'une correspondance entretenue pendant un an : « Par rapport aux lectures de Bourdieu, je suis justement en train de lire Questions de sociologie. Sinon, je cherche des textes sur internet. Je me suis inscrit

engagements militant et, parfois, devenir sociologues. Il y avait parmi nous des sociologues universitaires, des journalistes, des travailleurs sociaux, des étudiants en thèse, des enseignants du secondaire, des artistes, des cadres d'entreprise, des précaires, des chômeurs. À l'initiative de certains d'entre nous, nous avons organisé un rendez-vous à Paris, à l'occasion du premier anniversaire de la mort de Bourdieu et de l'exposition de ses photographies d'Algérie à l'Institut du Monde arabe. Nous nous sommes retrouvés à une dizaine – les protagonistes actifs des débats de la « liste Champs », provenant des quatre coins de France, et une sociologue mexicaine – dans un restaurant de la rue des Écoles. Nous avons parlé de nos désaccords sur l'interprétation des textes de Bourdieu, nous avons réfléchi à la mise en place de documents pédagogiques sur le site Les Pages Bourdieu… Ce fut une journée inoubliable et cette rencontre permit de maintenir l'animation régulière de « la liste Champs » pendant plus de quatre ans. Nous faisions revivre Bourdieu et sa pensée à notre façon, en dehors des espaces universitaires et médiatiques. Il y a eu, il y a sans doute encore, une réception de la sociologie bourdieusienne du côté des « dominés », des « déclassés », qui m'a toujours semblé ignorée par ceux qui jouissent des moyens éditoriaux, scientifiques pour commenter « légitimement » Bourdieu et la réception de son œuvre. Cette liste était repré-

sur la liste « champs » avec le site de l'Homme Moderne, mais je trouve que, par moment, les participants s'écoutent parler ou alors ils sont trop dans le conceptuel, je ne porte pas de jugement, mais voilà… De toute façon, j'y apprends pas mal de choses… » (Younès Amrani et Stéphane Beaud, *Pays de malheur*, Paris, Éditions La Découverte, 2004, p. 13).

sentative de ces lecteurs à la recherche d'un savoir sur eux mêmes, parfois à des fins militantes. Les années ont passé, la motivation et les inspirations de chacun d'entre nous ont fini par s'étioler et cette liste est devenue inactive par la force des choses.

Chapitre 5

Formateur précaire puis éducateur

La création et la dynamique de cette « liste Champs » me donnèrent de l'énergie et des ressources pour préparer mes cours de formateur dans des écoles de travailleurs sociaux et à l'université. Ayant échoué dans la préparation de ma thèse de sociologie, je pensais trouver une voie de salut dans le secteur de la formation en proposant des interventions en tant que formateur vacataire et remplaçant. Je fus recruté à l'IRTS (Institut Régional du Travail Social) de Lorient et à l'université de Bretagne (Lorient et Brest), entre 2001 et 2005. J'animais des ateliers de préparation de mémoires ainsi que des cours magistraux pour des diplômes d'État en travail social et de second cycle universitaire dans le domaine de l'action sociale. Je devais, entre autres choses, préparer des enseignements à partir de thématiques imposées par une équipe de formateurs : « pauvreté, exclusion, précarité », « violences urbaines », « normes et valeurs ». La sociologie critique d'inspiration bourdieusienne constituait pour moi une bonne ressource théorique pour déconstruire les problématiques imposées par la

commande institutionnelle et pour reformuler, auprès des étudiants, une autre manière de penser les désordres sociaux : évoquer les conséquences possibles d'une société structurée par des rapports de classes qui nourrissent des stratégies de reproduction, génératrices d'écarts, de tensions sociales, de ce que les médias et les politiques nomment « pauvreté », « exclusion », « violences urbaines ». J'avais en tête, justement, les analyses de Bourdieu sur les stratégies de reproduction dans le système scolaire et les statistiques concernant les origines sociales des publics scolaires jusqu'au niveau des Grandes Écoles. *La Misère du monde*, publiée en 1993[1] constituait un excellent appui pédagogique pour rendre compte, auprès des étudiants en travail social, des conditions de production de « la misère de condition » (celles des populations défavorisées) et de « position » (celle des travailleurs sociaux). Lorsque j'employais les termes de « domination », de « populations dominées », certains étudiants éducateurs et assistants sociaux n'hésitaient pas à me dire qu'ils étaient choqués par mon recours à ce type de vocabulaire qui contrastait fortement avec leurs représentations « humanistes », « personnalistes » des publics « en difficulté » auprès desquels ils intervenaient. Le fait même de leur parler de « classes sociales » et de leurs conditions de reproduction semblait déranger quelques esprits soucieux d'invoquer « les exceptions », les singularités de « la personne humaine ». Il ne fallait pas « mettre les personnes dans des cases », entendais-

1. Voir Pierre Bourdieu (dir), *La Misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil, 1993.

je parfois. L'Institut de formation qui m'avait recruté reflétait la culture « psy » caractéristique de nombreux secteurs du travail social. En effet, le champ du travail social en France, en particulier « la protection de l'enfance » et le secteur médico-social, constitue un vivier d'emplois pour des professionnels formés à la psychologie clinique et à la psychanalyse. Ces derniers ont une place privilégiée dans la formation des travailleurs sociaux et les séances « d'analyse de la pratique » dans les établissements de prise en charge des publics « en situation de handicap ». Cette culture « psy », c'est-à-dire cette propension spontanée à la psychologisation des rapports sociaux, constitue parfois un obstacle pour le sociologue critique qui arrive comme un trublion avec ses sabots conceptuels dérangeant les considérations « personnalistes » du monde social inscrites dans les structures mentales des professionnels.

Mon avenir professionnel était de nouveau un enjeu et une inquiétude car je ne réussissais pas à « percer » durablement dans le secteur de la formation. À l'Institut régional du travail social de Bretagne, les postes en CDI étaient extrêmement rares et très convoités par les formateurs vacataires occupant, par ailleurs, des emplois stabilisés dans des établissements sociaux et médico-sociaux. Sans doctorat, je n'avais aucune possibilité d'être intégré dans la communauté des enseignants statutaires et ma posture de formateur à l'université était inconfortable. Bien qu'éprouvant le goût de la transmission pédagogique et de la démonstration théorique auprès des publics étudiants en formation initiale et continue, je souffrais d'un grand sentiment d'illégitimité à exercer comme formateur en n'ayant pas,

comme les collègues maîtres de conférences et professeurs (HDR), les qualifications reconnues et les compétences nécessaires pour écrire des articles et des ouvrages universitaires. Je me sentais comme « un petit joueur » maladroit, insécure, dans la cour des grands. Cette indignité était particulièrement patente au cours des réunions avec mes collègues titulaires. Ils s'exprimaient mieux que moi et avaient des capacités de travail (organisation des maquettes de formation avec la maîtrise des logiciels bureautiques, organisation de colloques, production de textes) plus rapides et efficaces que les miennes. J'en souffrais beaucoup et je me rendais régulièrement au travail « la boule au ventre » avec la crainte, infantile, d'être démasqué comme incompétent. J'aimais enseigner, transmettre et manier l'art oratoire en situation publique, mais c'était une torture mentale pour me sentir à la hauteur de ma fonction, même si les retours de « mes » étudiants étaient dans l'ensemble plutôt positifs. Ma lecture de Bourdieu et l'usage que je faisais de ses publications pour construire mes cours me donnaient néanmoins du courage, de la force et une maîtrise relative du discours sociologique sans pour autant être sociologue producteur de données personnellement exploitées (entretiens, questionnaires, travail d'observation). Ma capacité à transmettre la théorie de Bourdieu, qui avait objectivé de nombreux champs sociaux (politiques, patronaux, économiques, culturels, etc.) me donnait une certaine sécurité, une capacité de répartie face aux étudiants et, parfois, face à certains collègues tentés de penser que cette sociologie s'intéressait davantage à la reproduction qu'au changement social. Je me souviens d'un collègue précaire

comme moi, docteur en sociologie à la recherche d'un poste de maître de conférence, ami d'un sociologue relativement connu qui venait de publier un ouvrage de référence. Ce collègue me dit un jour : « Moi je suis entièrement d'accord avec François[2], c'est vrai Bourdieu n'est pas capable de penser le changement ». Je rétorquai avec les exemples étudiés par Bourdieu de Flaubert, Manet et Heidegger dont les parcours et les coups de force symboliques dans leurs champs respectifs avaient contribué à ébranler les structures et, par là même, les manières d'écrire, de peindre, de philosopher[3]. Je lui dis alors, que « ton François » n'avait sûrement pas tout lu de Bourdieu pour sortir des énormités pareilles. Mais comme je n'étais pas docteur en sociologie, ni producteur d'ouvrages en la matière, il m'était difficile de convaincre. L'anecdote illustre ma position d'inconfort face à l'ensemble de mes collègues, précaires et statutaires, auprès desquels je n'avais pas fait mes preuves scientifiques en achevant une thèse et en publiant. J'étais un dominé dans la cour des dominants vis-à-vis desquels je me sentais soumis, décalé, maladroit. Par ma lecture de Bourdieu, j'avais tout compris des mécanismes de fonctionnement de la violence symbolique que je vivais à l'université mais cette compréhension ne m'aidait pas à m'en libérer en essayant, par exemple, d'y résister par l'humour et la dérision : mon sentiment d'indignité prenait

2. François est un pseudonyme.

3. J'aurais pu faire référence à des ouvrages de Bourdieu comme *Algérie 60* (1964), *Le déracinement* (1964) parus aux Éditions de Minuit, dans lesquels le sociologue analysait le bouleversement de l'économie pré-capitaliste du monde paysan algérien sous la domination coloniale française. Mais cela ne m'était pas alors venu à l'esprit.

trop le dessus pour pouvoir me soulager ainsi. Ce n'est qu'a posteriori, en quittant l'enseignement universitaire que je retrouvais une forme d'apaisement au regard de la domination institutionnelle.

Résister à l'épreuve de la précarité et de la déqualification

J'ai donc longtemps été – et je le suis encore – traversé par un sentiment d'inconfort, d'illégitimité et de « mal-être » dans les différents univers que j'ai fréquentés au cours de ma vie et au sein desquels mon « *habitus* de classe » était souvent décalé, mal ajusté. Je ne me suis jamais senti comme un « poisson dans l'eau » là où beaucoup d'autres peuvent vivre, au contraire, leur rapport au monde comme allant de soi grâce aux héritages de tous ordres, au confort matériel, aux titres scolaires qui confortent le sentiment d'exercer légitimement un pouvoir sur celles et ceux qui sont dépourvus de toutes ces ressources. Ma lecture de Bourdieu était, de ce point de vue, très éclairante et salvatrice car elle m'aidait à comprendre la source de mon mal-être, de mes colères et de mes ratages. Mais elle me donnait aussi une force dans mon travail enseignant et elle entretenait mon espoir d'un avenir professionnel stabilisé et apaisé. « Quel parcours de merde que t'as eu… t'as jamais pensé à te suicider ? », me confiait sans retenue un camarade dans une chambre d'auberge de jeunesse, à l'époque où j'étais formateur précaire à l'université de Brest, hébergé à trois cent kilomètres de mon domicile familial. Cette question, au demeurant maladroite, sinon insuppor-

table, m'interrogeait effectivement sur ma manière de supporter ma situation professionnelle sans lendemain, les contraintes géographiques, financièrement pesantes, dans l'espoir de trouver un travail qui corresponde à mes espoirs d'ascension. Je quittais alors Brest chaque vendredi soir en TER pour regagner mon domicile à Nantes (beaucoup de militaires et d'étudiants rejoignaient également leurs foyers familiaux) et ce transport régulier grevait ma petite paye d'enseignant contractuel à 1300 euros net par mois. Je me disais, comme lorsque je travaillais à Lorient dans les mêmes conditions, que c'était sans doute le prix à payer pour des lendemains meilleurs, vers une intégration durable dans le monde enseignant. Je me souviens d'un de ces retours vers Nantes, particulièrement inoubliable parce qu'improbable. Installé inconfortablement dans le coin d'une rame bondée de militaires, je visionnais sur mon ordinateur portable une vidéo de Bourdieu Sur la télévision[4] pour faire passer le temps (trois heures et demie). Je portais un casque et, malgré ma concentration auditive, je ne pouvais m'empêcher de regarder vaguement autour de moi quelques militaires, assis ou debout, qui discutaient dans le calme. À la fin de la vidéo, lorsque je retirai mon casque, l'un d'entre eux, à mes côtés, me demanda où j'avais pu trouver ce document audio-visuel. Je ne m'attendais pas à cette interrogation, sans doute parce que, dans mes préjugés, il était impensable que des militaires connaissent Bourdieu. Le jeune homme prit alors à

4. Il s'agit de la conférence produite et enregistrée au Collège de France, puis retranscrite dans le cadre d'une publication : *Sur la Télévision*, Paris, Éditions Raisons d'agir, 1996.

témoins ses autres camarades autour de lui pour me dire qu'ils étaient en train de lire Sur la Télévision de Bourdieu, à la demande d'un enseignant dans leur école militaire de Brest. Je n'en revenais pas ! Il fit signe à ses pairs et chacun d'entre eux sortit de ses affaires le petit livre de Bourdieu. Je me retrouvais devant un petit groupe de militaires qui me regardaient avec malice, en montrant chacun leur petit bouquin rouge à la main. Ces hommes faisaient partie des « oreilles d'or »[5] de la Marine nationale et suivaient une formation pour conforter leur qualification dans les sous-marins et les navires de guerre. Une discussion s'engagea autour de Bourdieu et sur ce que certains d'entre eux avaient compris de sa sociologie. Au cours de l'échange, nous en étions venus à parler « des jeunes de banlieues ». Certains d'entre eux fustigeaient les conduites violentes, jugées gratuites, de ces jeunes « sans éducation ». Ce à quoi je rétorquai que nous avions de la chance, eux (ces militaires) et moi, d'avoir bénéficié de conditions économiques, sociales, familiales favorables pour nous conduire comme des gens « raisonnables » et « responsables » face à ceux – mais je ne pouvais pas l'expliquer dans ces termes – qui se coltinent au quotidien « la violence inerte de l'ordre des choses »[6] et l'assignation au bas de l'échelle sociale. Ils m'écoutaient, attentifs, comme un enseignant impromptu. Une heure plus tard, l'entrée dans la gare de Nantes interrompit la discussion pour des

5. Les « oreilles d'or » désignent le personnel militaire formé à l'analyse acoustique, à la mémoire auditive pour identifier les multiples bruits dans la mer et des potentiels navires ennemis.
6. Voir Pierre Bourdieu, « L'ordre des choses », in Pierre Bourdieu (dir), *La Misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 81-99.

salutations mutuellement reconnaissantes. Je n'ai jamais oublié cet épisode dans mes années galères de formateur.

Au terme d'une série de contrats d'enseignement, j'ai du envisager de devenir travailleur social pour accéder à un emploi stable, en m'engageant dans une formation initiale d'éducateur spécialisé, autour de mes quarante ans. Ce fut une nouvelle épreuve parce que je devais passer de l'autre côté de la barrière : accepter d'être un étudiant en formation initiale soumis à l'évaluation scolaire et à l'encadrement de formateurs. Trois années s'en suivirent durant lesquelles j'ai dû apprendre à rester à ma place d'étudiant, à savoir me taire ou euphémiser mes répliques face aux intervenants en charge de me former et dont le niveau de qualification en sciences humaines n'était pas plus élevé que le mien. Et dire qu'auparavant j'avais assuré à l'université des cours magistraux de sociologie, des travaux dirigés, des suivis de stage, l'évaluation, l'organisation et l'animation des jurys de validation de licences et de maîtrises de « politiques sociales et de santé publique » !... J'ai du « prendre sur moi », comme on dit, car l'essentiel était d'obtenir un diplôme pour « rebondir » sur le marché de l'emploi. Mes relations avec les étudiants éducateurs n'étaient pas faciles à vivre: il m'arrivait de m'ennuyer en les écoutant parler. Durant ces années de formation, leur niveau de conversation et d'intérêt pour les sciences sociales produisait en moi un sentiment amer de déclassement professionnel, d'une régression personnelle. Je ne participais jamais à leurs soirées festives parce qu'il m'était insupportable de me retrouver dans la peau d'un étudiant en formation initiale à l'âge de

quarante ans, sur le fond d'un passé « universitaire ». Malgré mon côté « sauvage », je finis par obtenir mon diplôme d'éducateur spécialisé sans difficulté particulière, avec le luxe de co-publier alors mon premier ouvrage d'initiation à la sociologie[7]. Cette publication, qui réunissait, pour l'essentiel, les cours donnés à l'université, était un moyen de résister intellectuellement à l'épreuve de la déqualification, mais elle était, surtout, une conquête personnelle au regard de mon passé scolaire.

Au sortir de ma formation d'éducateur, je devins un habitué des entretiens d'embauche sans lendemain, des convocations occasionnelles au Pôle emploi – j'y maintenais mon inscription permanente entre mes contrats en CDD – pour faire le point sur mes démarches de recherche d'emploi. Au début des années 2010, le marché du travail des éducateurs spécialisés était saturé dans ma région et je tentais des candidatures pour des postes moins qualifiés de « moniteur éducateur »[8] dans l'espoir de m'insérer. Je me souviens d'une convocation obligatoire au Pôle emploi pour un entretien avec un conseiller d'insertion en charge de vérifier mes démarches en tant que chômeur de longue durée. Ce genre de convocation me contrariait car j'en connaissais à l'avance l'inutilité et, surtout, la sensation de pression exercée sur les chômeurs de mon espèce. C'était au mois d'octobre 2010, j'adressais alors par mail une réponse à ce RDV dans un registre de dérision critique qui

7. Voir Raphaël Desanti et Philippe Cardon, L'enquête qualitative en sociologie, Rueil Malmaison, Éditions ASH, 2007, puis, Initiation à l'enquête sociologique, Rueil Malmaison, Éditions ASH, 2010.
8. Le diplôme de moniteur éducateur se situe au niveau du baccalauréat.

inquiéta le directeur de l'antenne Pôle Emploi de ma localité. Celui-ci m'appela un matin assez tôt pour s'assurer que je ne ferai pas d'esclandres auprès du conseiller qui devait me recevoir.

> « Bonjour,
> J'ai bien pris note de ma convocation policière, conforme aux articles L5412-1 et R.5412-1 à R5412-8 du code du travail, au pôle emploi de Châteaubriant le 22 octobre à 15 heures avec ma conseillère Mme X. Je ne manquerai pas de faire preuve de bonne volonté, de flexibilité pour correspondre au bon modèle du demandeur d'emploi. Je ne doute pas un seul instant que vous me prodiguerez conseils et échéances pour faire mes preuves d'adaptation à "la réalité du marché de l'emploi". Oui, je vous le jure, j'apporterai des éléments qui attestent ma recherche "active" d'un emploi, je vous fournirai un CV en béton comme vous n'en avez jamais vu. Oui, je comprends aussi que les pouvoirs publics vous soumettent à la logique du résultat statistique ; il est vrai aussi que le demandeur d'emploi est potentiellement soupçonnable de mauvaise volonté dans ses démarches de "retour" à l'emploi.
> Mr Raphaël Desanti
> N° identifiant 123XXXX
> Nationalité française
> (octobre 2010)

Bien entendu, j'avais apaisé ce Monsieur en lui garantissant que je saurais me tenir avec le professionnel qui me recevrait. Le rendez vous fut honoré dans la sérénité... Quelques mois plus tard, je reçu un message téléphonique standard et automatique

du Pôle emploi m'invitant à un rendez-vous pour découvrir l'intérêt d'une formation de désosseur-pareur dans le secteur agroalimentaire… Ce à quoi j'adressais par politesse une petite réponse électronique au Pôle emploi que je joignis au rédacteur en chef d'un journal local, L'Éclaireur. Elle fut publiée dans un courrier des lecteurs, en janvier 2011, sous le titre « Pôle emploi, le sociologue et le désosseur » :

> Bonjour
> J'ai reçu ce matin un message téléphonique de votre antenne pôle emploi qui me propose – et probablement à tous les chômeurs du territoire castelbriantais – une réunion d'information collective, fixée au 20 janvier prochain, pour un emploi particulier. Je ne suis pas de ceux qui pensent qu'il y a de "sots" métiers mais, pour le sociologue et l'éducateur spécialisé que je suis et inscrit à votre pôle emploi, je m'interroge sur votre proposition d'exercice du métier de "désosseur-pareur chez Castelviandes". Vous avez sûrement beaucoup d'humour dans ce contexte de crise et de chasse aux chômeurs indociles, à moins que vous ne soyez très sérieux. Certes, certes, abrité dans le confort feutré de votre bureau et à la merci des statistiques prescrites par nos chers ministères progressistes, vous pourrez toujours me laisser entendre, qu'au fond, "c'est mieux que rien" et que vous êtes en mesure de brandir la menace d'une radiation pour mon insoumission.
> Mais je crois au fond que vous faîtes réellement de l'humour et que je m'emporte à tort. Auquel cas je vous prie de m'excuser de ma réaction et de conti-

nuer à me faire rire si vous avez d'autres propositions de ce genre…
Raphaël Desanti (janvier 2011).

Je savais bien que les agents du Pôle emploi exerçaient leur fonction sous des contraintes contradictoires entre des exigences de résultats imposés en haut lieu et la réalité d'un chômage de masse apparemment incompressible. Cette « double contrainte » est, comme on le sait, potentiellement génératrice de tensions entre des agents, dont certains peuvent être aussi des contractuels précaires, et les inscrits au Pôle emploi soumis au contrôle. « Les inséreurs » participent, qu'ils le veuillent ou non, à des dispositifs qui incitent à l'individualisation des rapports sociaux : le demandeur d'emploi est celui qui doit répondre personnellement de sa situation d'inactivité, justifier sa volonté de retour à l'emploi et élaborer son « projet » pour se faire l'entrepreneur de son destin[9]. Il en est de même, désormais, pour les « usagers » des établissements sociaux et médico-sociaux que les travailleurs sociaux, les psychologues et autres, tentent d'inscrire dans des « projets d'accompagnement personnalisé » qu'il s'agira « d'évaluer ». Mes lectures de la sociologie critique me donnaient du recul pour éviter le piège d'une vision individualiste des rapports sociaux inculquée dorénavant par l'ensemble des institutions publiques et privées. Pour avoir longtemps été inscrit au Pôle emploi, je supportais mal les effets de cette nouvelle vision du monde sur ma situation de

9. Voir Gérard Mauger, « Les politiques d'insertion », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°136-137, mars 2001.

chômeur sommé de se justifier et de faire preuve de bonne volonté, tout comme je supportais mal ces multiples entretiens d'embauche « sans lendemain » dans lesquels j'étais cuisiné et mis à l'épreuve. Ils me plongeaient dans des états de désespoir renforçant un sentiment d'inutilité sociale.

> « Avec leur travail, les chômeurs ont perdu les mille riens dans lesquels se réalise et se manifeste concrètement la fonction socialement connue et reconnue, c'est-à-dire l'ensemble des fins posées à l'avance, en dehors de tout projet conscient, sous forme d'exigences et d'urgences - rendez-vous « importants », travaux à remettre, chèques à faire partir, devis à préparer -, et tout l'avenir déjà donné dans le présent immédiat, sous forme de délais, de dates et d'horaires à respecter - bus à prendre, cadences à tenir, travaux à finir. Privés de cet univers objectif d'incitations et d'indications qui orientent et stimulent l'action et, par là, toute la vie sociale, ils ne peuvent vivre le temps libre qui leur est laissé que comme temps mort, temps pour rien, vidé de son sens. Si le temps semble s'anéantir, c'est que le travail est le support, sinon le principe, de la plupart des intérêts, des attentes, des exigences, des espérances et des investissements dans le présent (et dans l'avenir ou le passé qu'il implique), bref un des fondements majeurs de l'*illusio* comme engagement dans le jeu de la vie, dans le présent, comme présence au jeu, donc au présent et à l'avenir, comme investissement primordial qui -toutes les sagesses l'ont toujours enseigné en identifiant l'arrachement au temps à l'arrachement au monde - fait le temps, est le temps même »

Pierre Bourdieu, préface de Paul Lazarsfeld et *al*, *Les chômeurs de Marienthal*, Paris, Éditions de Minuit, 1982.

Dans mon entourage familial et amical, ma précarité professionnelle finissait par interroger et suscitait quelquefois des doutes qui participaient, malgré les bonnes intentions et la compréhension à mon égard, à cette vision individualisée du monde social : et si c'était moi le problème ? Étais-je capable d'adopter les « bonnes démarches » pour m'en sortir, pour me valoriser auprès des employeurs potentiels ? Je n'étais pas dupe de ce piège, mais je finissais malgré tout par douter de moi et de mes compétences professionnelles à force d'être tenu à l'écart de la stabilité et de la reconnaissance sociale. Ma manière de répondre à certains courriers du Pôle emploi sur le mode de la dérision critique était une forme de résistance à l'épreuve du chômage et à ceux qui me demandaient des comptes. Au vu de mon CV, mon « profil » avait de quoi embarrasser d'éventuels recruteurs pour un poste d'éducateur, car certains voyaient en moi une sorte d'intellectuel susceptible de déranger les directions en critiquant leurs méthodes managériales. Il me fut très difficile de trouver un emploi stable d'éducateur spécialisé dans ma région parce que le chômage et la précarité des travailleurs sociaux sont devenus une réalité cruelle depuis les années 2010. Je devais prendre sur moi, une nouvelle fois, pour accepter ce qui me semblait être comme un destin d'échecs successifs. Embauché plusieurs fois au titre de « moniteur éducateur », j'ai souvent eu du mal à contenir mon humeur critique confronté à des principes de fonc-

tionnement qui me semblaient très contestables. Pour en faire part, je passais par l'écriture sur les cahiers de liaison professionnelle, plutôt que par le face à face avec mes responsables, ce qui me valait des rappels à l'ordre parce que j'étais repéré comme celui qui maniait l'écriture, sur fond d'un parcours universitaire et qui pouvait perturber le consensus dans les équipes. Mes actes d'écriture professionnelle sur les cahiers de liaison, jugés parfois inappropriés par mes responsables, ont souvent été des symptômes de mon désir personnel de prendre de la hauteur – sans doute parce que je vivais mal mon déclassement – et il m'a fallu apprendre à les refouler pour me préserver des tensions et des convocations menaçantes de la hiérarchie. « Tu leur fais peur, Raphaël, ils n'aiment pas les intellectuels ; en plus, tu écris mieux qu'eux », me confiait un jour une collègue éducatrice. La remarque était exagérée, mais elle me flattait aussi.

Ma formation de « sociologue » antérieure à celle d'éducateur fut pour moi une sorte d'antidote qui me permettait de tenir à distance les discours professionnels normatifs[10] nourris par de « bonnes

10. Le répertoire de l'éducateur spécialisé contient un ensemble de termes employés à satiété dans les routines langagières des professionnels : « accompagnement », « prise en charge », « suivi », « aide à l'autonomie », « travailler » « autonomie », « projet », « projet d'accompagnement individualisée » (sur la critique des usages terminologiques de ce répertoire, voir Paul Maela, *L'accompagnement : une posture professionnelle spécifique*, Paris, L'Harmattan, 2004 ; Laurent Cambon, *L'identité professionnelle des éducateurs spécialisés : une approche par les langages*, Rennes, ENSP, 2009). Ainsi, d'origine ancienne, le terme « d'accompagnement » est très utilisé depuis une vingtaine d'années dans différents secteurs professionnels et associatifs (ressources humaines, *coaching*, parrainages sportifs et associatifs, travail social) avec des significations fourre-tout.

intentions » à l'égard des publics « en difficulté » ciblés par les établissements éducatifs et médico-sociaux. Comment peut-on être à la fois sociologue et éducateur sur son lieu de travail ? Cette double posture peut occasionnellement susciter l'inconfort : comment concilier, en effet, la vision du monde social propre à la sociologie critique avec l'exercice d'un métier porté par des principes normatifs, des impératifs institutionnels et un langage spécialisé aux accents « personnalistes [11] auxquels on vous demande implicitement d'adhérer ? Pour l'éducateur, il s'agit bien d'aider, « d'accompagner » Pierre, Paul, Jacques, Martine à « s'intégrer » dans la vie sociale, « à être autonome » et d'autant plus que les politiques publiques enjoignent de mener des « projets d'accompagnement individualisés ». L'éducateur spécialisé « accompagne » peut-on lire dans les brochures d'offre de formation en travail social[12], « dans une démarche éducative et sociale globale, des personnes, des groupes ou des familles en difficulté dans le développement de leurs capacités de socialisation, d'autonomie, d'intégration ou d'insertion »[13]. Inscrit dans le répertoire lexical de l'éducateur, « l'accompagnement » est une évidence pour celui qui est chargé de définir et d'appliquer « un projet personnalisé d'accompagnement ». Mais « L'accompagnement » ne dit pas toute la réalité du travail d'éducateur parce qu'il enferme une

11. L'éducateur a pour rôle « d'accompagner la personne dans son autonomie ».
12. Brochure « Offre de formation, 2009-2010 » de l'Arifts (Association Régionale des Instituts de formation en travail social) des pays de Loire.
13. Article D 451-41 du décret 2007-899.

conception idéalisée de la pratique éducative et qu'il s'emploie surtout dans des contextes de justification sociale de la pratique. La notion ne fait pas non plus l'unanimité dans les habitudes langagières des éducateurs du champ de l'éducation spécialisée. Dans le cadre d'échanges formalisés[14], le lexique du travailleur social regorge de mots qui croisent des résonances humanistes (« la personne accompagnée », « aider la personne »), juridiques (« l'usager et ses droits »), « sciences-humainistes » (« projet », « intégration », « insertion », « réseau »), stratégiques (« partenariat », « développement local »). L'éducateur est pris dans un langage qui le possède autant qu'il le possède et dont il ne peut se déprendre sans courir le risque de se sentir décalé, étranger à son propre monde. Être éducateur dans un établissement médico-social, comme dans n'importe quel autre service éducatif, c'est participer à un univers de croyances, d'impératifs, d'urgences, de comptes à rendre, c'est croire à l'intérêt du « jeu » professionnel spécifique dans lequel il est pris par une *illusio*[15]. La posture bicéphale de sociologue-éducateur engendre une tension qui m'a demandé un effort de vigilance permanent pour ne pas rompre le rapport d'évidence qu'il me fallait entretenir avec mon univers de travail pour tenter d'y vivre comme « un poisson dans l'eau ».

14. Les cadres formalisés sont des lieux d'expression d'un langage professionnel stéréotypé : réunions de service, entretiens... En revanche, ce langage est mis en veille dans les routines langagières employées quotidiennement entre collègues d'un même service ou entre éducateurs et « personnes accompagnées ».
15. Voir Pierre Bourdieu, *Réponses*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.

« L'*illusio*, c'est le fait d'être pris au jeu, d'être pris par le jeu, de croire que le jeu en vaut la chandelle, ou, pour dire les choses simplement, que ça vaut la peine de jouer. En fait, le mot intérêt, dans un premier sens, voulait signifier très précisément ce que j'ai mis sous cette notion d'*illusio*, c'est-à-dire le fait d'accorder à un jeu social qu'il est important, que ce qui s'y passe importe à ceux qui y sont engagés, qui en sont. […] Autrement dit, les jeux sociaux sont des jeux qui se font oublier en tant que jeu et l'*illusio*, c'est ce rapport enchanté à un jeu qui est le produit d'un rapport de complicité ontologique entre les structures mentales et les structures objectives de l'espace social. C'est ce que je voulais dire en parlant d'intérêt : vous trouvez importants, intéressants, des jeux qui vous importent parce qu'ils ont été imposés et importés dans votre tête, dans votre corps, sous la forme de ce que l'on appelle le sens du jeu »

Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1994, p. 151.

Ma vision sociologique des « problèmes » auxquels nous sommes confrontés est aujourd'hui ravalée à une opinion relative et discutable, qui ne vaut ni moins, ni plus que celle de mes collègues aide-soignants et aides médico-psychologiques dans les réunions de service de mon établissement. Dans mon équipe, les règles implicites du « marché des échanges linguistiques »[16] m'incitent à rester « simple », « pragmatique » pour y être accepté, intégré : pas de discussions « théoriques », pas de références argumentatives à « la culture légitime », pas trop de hauteur. J'y parviens, mais au prix d'un

16. Voir Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Éditions Fayard, 1982.

renoncement, d'une autocensure, d'une frustration même, pour ne pas donner le sentiment de « se la jouer intello ». Il me faut alors compenser par le recours à l'humour – parfois « pince sans rire » – et à l'ironie qui semblent très bien acceptés par mes collègues, mais incompris dans leur fonction première : survivre, tenir mentalement et physiquement au travail, assurer la répétition quotidienne des gestes et des postures : toilettes et douches des « résidents » souvent vieillissants, encadrement des repas, sorties, activités, gestion des crises agressives, etc.

Mon parcours et – d'une certaine manière – mon discours ont suivi une pente de déqualification professionnelle que j'ai dû assumer. Pour ne pas sombrer, je mobilise des ressources propres comme mes retours occasionnels à la lecture de Bourdieu et mon intérêt pour la pratique de la prestidigitation. Cette passion a ressurgi à l'époque où je commençais ma formation d'éducateur en expérimentant quelques petits tours improvisés auprès d'enfants et d'adultes déficients intellectuels. La joie qui les animait m'a conforté dans la tentative de me former à l'art de la magie. Lorsque j'étais enfant, la magie était une passion, malheureusement, je n'avais pas trouvé de soutien autour de moi pour envisager un destin artistique. Un souvenir scolaire me revient : lorsque j'étais en cinquième, une enseignante me fit remarquer qu'il n'existait pas de CAP (certificat d'aptitude professionnelle) de magicien, pour me suggérer un avenir plus réaliste. Ma passion s'effilocha pour ressurgir trente ans plus tard. Je ne peux m'empêcher de repenser au titre d'un ouvrage cinglant de Louis

Gruel, Bourdieu illusionniste[17], qui décriait sa méthodologie et sa propension à justifier coûte que coûte la validité empirique de sa théorie, notamment dans *La Distinction*. Il se trouve que je suis aujourd'hui aussi « illusionniste » en pratiquant régulièrement la prestidigitation. Le sociologue, selon Bourdieu, est celui qui « dévoile le caché », le magicien dévoile lui aussi le caché par un coup d'éclat. Bizarrement, la prestidigitation fait resurgir en moi une sensation archaïque, infantile d'avoir du pouvoir, de me grandir, de rechercher la reconnaissance, l'admiration. Tout cela est très infantile, niché quelque part dans les structures de mon inconscient. Je soupçonne ces structures enfouies d'avoir commandé mes lectures enthousiastes de Bourdieu et la reprise maladroite de sa manière de lire le monde social qui me donnait étrangement une sensation de maîtrise de mon environnement social. Sans doute faudrait-il une cure analytique pour apaiser cette « volonté de puissance » propre à l'enfant qui reste en moi.

Peut-être n'ai-je pas pu vraiment écarter le piège de « l'illusion biographique[18] dans cet exercice de reconstruction du contexte et du « parcours » qui m'ont conduit vers la découverte de Bourdieu dont la lecture « acharnée » a influencé mon « destin social ». Ma découverte du sociologue ne devait sûrement rien au hasard : je disposais d'un équipement mental qui me préparait à vivre cette « rencontre » comme une évidence. Mais cette découverte fut aussi le produit d'un parcours tâtonnant

17. Voir Louis Gruel, *Pierre Bourdieu illusionniste*, Rennes, PUR, 2005
18. Voir Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *in Raisons pratiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1994, p. 81.

de lecteur autodidacte, comparable à la description qu'en donne Bourdieu dans La Distinction, qui, de lectures en lectures, « tombe » sur l'auteur qui le marquera pour toujours. J'ai lu et étudié Bourdieu dans des situations et des conditions diverses qui se distinguent des lectures « scolastiques » dégagées de la nécessité : je l'ai lu à l'usine dans les toilettes, je l'ai lu pendant de longues années de précarité, je l'ai lu à l'université, à la plage en été, en train, dans des salles d'attente de toutes sortes, dans les parenthèses que j'ai pu arracher, ici et là, aux impératifs quotidiens, je l'ai lu à vingt ans et à quarante ans. Il n'est sûrement pas fortuit que « ce que lire un auteur veut dire » ait été au centre de mon travail de recherche doctorale sur la réception de la sociologie et des auteurs de la discipline dans le monde étudiant.

Mars 2017

Chapitre 6

Apprentis philosophes et apprentis sociologues

Réalisée dans le cadre d'une thèse de sociologie en 1999, cette étude s'est appuyée sur une enquête statistique qui s'attachait à cerner les conditions sociales et scolaires du rapport au savoir universitaire afin d'éclairer la représentation de la sociologie de publics étudiants. Il s'agit ici de livrer un premier regard sur la représentation des sciences sociales et de la sociologie en particulier, chez deux publics étudiants inégalement sensibilisés aux apports de ces disciplines[1]. L'enquête menée partait du constat que la sociologie est l'objet de représentations multiples, variables dans des espaces sociaux et scolaires qui la lisent et la jugent (apprentis sociologues, philosophes, travailleurs sociaux), dans des perspec-

1. Ce travail a fait l'objet d'un article publié dans la revue de sciences économiques et sociales, *IDEES*, n°137, Centre National de la Documentation Pédagogique, septembre 2004. Il est présenté ici dans une forme remaniée et corrigée. Ma réflexion doit beaucoup à la lecture des articles de Charles Soulié, « Anatomie du goût philosophique », Actes de la recherche en sciences sociales, octobre 1995, n° 109 et « Apprentis philosophes et sociologues », *Sociétés contemporaines*, 1995, n° 21.

tives différentes, sinon contradictoires[2]. Partant de l'hypothèse que les différents points de vue sur la sociologie sont le produit d'intérêts et de schèmes de pensée spécifiques, il nous semblait important de connaître les conditions de réception différentielle de cette discipline en enquêtant auprès de publics étudiants pour lesquels la sociologie apparaît comme un passage obligé dans le cadre de leur formation. Nous insisterons ici sur la perspective des apprentis philosophes pour montrer combien le regard qu'ils portent sur les sciences sociales reflète l'apprentissage d'une culture philosophique classique.

À la différence du groupe d'étudiants sociologues, la faible taille de l'échantillon des apprentis philosophes (n=81) incite à manier avec prudence la lecture des données statistiques (tableau 1).

Tableau 1 : Population enquêtée (en 1999 – 2000)

	Niveau d'études		Total
	Deug 2	Licence	
Étudiants sociologues	146	88	234
Étudiants philosophes	39	42	81

2. Il s'agissait d'étudiants scolarisés de la première à la troisième année de leur formation (Deug, licence, pour les étudiants sociologues et philosophes). L'enquête portait également sur des étudiants préparant le DEASS (diplôme d'État d'assistant du service social) dans une école de travailleurs sociaux à Nantes.

Depuis la publication des *Héritiers*[3] en 1964, la plupart des travaux de recherche sur le monde étudiant rappellent que les étudiants tendent « à choisir les disciplines qui les choisissent », que les « aspirations » et les intérêts des étudiants sont souvent l'effet de l'intériorisation des possibilités objectives de leur réalisation, d'un ajustement des « chances aux espérances ». L'orientation vers les disciplines d'excellence n'engage pas n'importe quel public dans l'échelle des catégories sociales, des baccalauréats et des mentions. La forte féminisation des filières de lettres et de sciences humaines, à l'inverse des sciences, n'est pas non plus l'effet d'une concentration de « vocations » qui devrait tout au hasard[4]. Les caractéristiques sociales, scolaires et les « goûts culturels » des publics étudiants obéissent à des régularités et à des tendances observables dans d'autres domaines. Dans les universités « de masse » contemporaines, les étudiants en sociologie sont plutôt issus de milieux populaires et des petites classes moyennes, titulaires de bacs ES et L, de sexe féminin : « la socio » apparaît pour une fraction d'entre eux comme une discipline souvent choisie « à défaut d'autre chose », en raison d'un « refus » d'accès à d'autres filières… Mais l'entrée en sociologie procède aussi – quand bien même il s'agirait d'une « nécessité faite vertu » – de stratégies, souvent féminines, qui consistent à « passer des concours » d'éducatrice, d'assistante sociale,

3. Voir Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *Les Héritiers*, Paris, Éditions de Minuit, 1964.
4. Voir Marie Duru-Bellat, *L'École des filles*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1990 et Christian Baudelot et Roger Establet, *Allez les filles !*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.

de professeur des écoles. Comprendre les rapports qu'entretiennent les étudiants sociologues avec leur discipline – à travers leurs lectures, leurs « goûts » » et « dégoûts », leur travail universitaire – c'est tout d'abord rappeler que leur réception de la sociologie est déterminée par « la réaction » de leurs propriétés sociales (origines familiales, « goûts culturels », « visions du monde», compétences) aux caractéristiques de l'offre disciplinaire. Cette « réaction » est évidemment particulière chez les publics étudiants pour lesquels la sociologie n'est qu'une « matière » parmi celles qu'il convient de connaître « un minimum » pour l'acquisition d'une culture générale (étudiants philosophes). Perçue traditionnellement comme la discipline du « couronnement », la philosophie attire un public étudiant généralement plus favorisé[5] et masculin, plus proche du modèle de l'héritier que du « néo-étudiant » des filières les plus peuplées des facultés des lettres. Les données de notre enquête, bien que plus nuancées que les observations de Charles Soulié au niveau parisien, tendent à confirmer des écarts significatifs entre étudiants philosophes et étudiants sociologues. Si la part des enfants de cadres et des professions intellectuelles atteint 34,6 % chez les étudiants philosophes (tableau 2), elle s'avère moins élevée chez les sociologues (26,1%) ; les professions intermédiaires et celles d'exécution sont un peu plus représentées du côté des sociologues avec respectivement 17,9 % et environ 40,1% (si l'on fait la somme des catégories employés + ouvriers + agriculteurs) contre 12,3 % et

5. Voir Charles Soulié, « Apprentis philosophes et sociologues », *Sociétés contemporaines*, mars 1995, n° 21.

29,7 % chez les philosophes. 40,7 % de ces derniers ont un père titulaire d'un diplôme au moins égal au baccalauréat contre 32,9 % des sociologues.

Tableau 2 : Profession du père

Professions et catégories socio-professionnelles	Étudiants philo-sophes (n = 81)	Étudiants socio-logues (n = 234)
Agriculteurs, exploitants	3.7	7.7
Artisans, commerçants et chefs d'entreprise	6.2	6.8
Cadres et professions libérales	34.6	26.1
Professions intermédiaires	12.3	17.9
Employés	6.2	14.5
Ouvriers	19.8	17.9
Autres, sans activité	1.2	3
Non réponses	16	6
Total	100.00%	100.00%

Majoritairement de sexe féminin et issus des baccalauréats ES et L, les sociologues[6] connaissent

6. Dans notre enquête, la part des étudiantes est de 82,5 % en sociologie contre 32,1 % en philosophie. L'importance de ce taux de féminisation en « socio » renvoie en amont à la structure de la distribution des sexes dans les séries ES et L du secondaire qui alimentent majoritairement le département de sociologie. Une étude récente montre, par exemple que, dans l'académie de Nantes, les filles représentent environ 63,7 % des inscrits en terminale ES. 66 % des filles titulaires d'un bac ES « choisissent » les filières sciences humaines, langues et droit de l'université. Voir sur ce point l'étude du GRAF (Groupe de recherche action-formation), « L'orientation des bacheliers ES dans l'académie de Nantes », in *IDEES*, juin 1999, n° 116, p. 7-13. Ces données locales confirment les constatations au niveau national.

davantage l'expérience du redoublement au lycée et obtiennent plus rarement des mentions au baccalauréat que leurs homologues philosophes. Avec des étudiants provenant surtout des séries L (44,4%) et S (21%), les philosophes – dont beaucoup ont obtenu des mentions au baccalauréat (environ 43%) – semblent mieux armés face aux attentes de l'enseignement universitaire (tableau 3).

Tableau 3 : Type de baccalauréat

En %	A/L	B/ ES	C/S	SVT	STI	SMS
Étudiants philosophes	44,4	16	21	2,4	1,2	
Étudiants sociologues	28,7	52,6	5,1		0,4	1,7
En %	STT	F1-F12	Bac pro	DAEU	Autre	
Étudiants philosophes	3,7	1,2			10,1	
Étudiants sociologues	4,3		0,4	2,6	4,2	

L'intérêt que portent les étudiants à la sociologie peut se révéler à travers l'expression de leurs réponses à des questions du type « Quelles sont les réalités que vous déplorez dans la société d'aujourd'hui ? ». Une statistique lexicale révèle des différences notables entre les philosophes et les sociologues (tableau 4).

Tableau 4 : « Les réalités que vous déplorez dans la société d'aujourd'hui »

Étudiants philosophes	Étudiants sociologues
Inégalités sociales 12,3 %	Chômage 23 %
Argent 8,6 %	Racisme 15,4 %
Chômage 7,4 %	Violence 14,5 %
Capitalisme 5 %	Inégalités sociales 14 %
Individualisme 5 %	Pauvreté 12 %
Consommation 5 %	Exclusion 12 %
Indifférence 5 %	Misère 8,5 %
	Individualisme 8,1 %
	Intolérance 6 %
	Pollution 6 %
	Capitalisme 5 %

Alors, que les sociologues emploient un large éventail de mots pour désigner les malheurs sociaux (« racisme », « chômage », « violence », « exclusion », « pauvreté », « intolérance », « individualisme »), le répertoire lexical des philosophes se resserre plutôt autour de l'expression « fourre-tout » « inégalités sociales » et sur le vocabulaire économique (« argent, capitalisme, chômage, consommation »).

Ce que vous déplorez
« La mondialisation, et tous les effets qu'elle entraîne = chômage, accroissement des inégalités sociales, mépris des conventions collectives, courses aux gains, la Bourse, irrésolution des problèmes de banlieue »
(étudiante philosophe en licence, père cadre supérieur)

« Société qui vante la communication à tout prix, c'est une fausse communication. Société du tout commercial, du tout s'achète, de la Bourse et du marché, société hygiénique du politiquement correct »
(étudiant philosophe en licence, père médecin)

« Le racisme, la misère, la guerre, les massacres des civils, le chômage, l'exclusion, la dictature dans certains pays »
(étudiante sociologue, Deug 2, père directeur d'une Assedic)

« Les trop grandes différences sociales et économiques entre les riches et les pauvres, on va vers une société à deux vitesses. »
(étudiante sociologue, Deug 2, père chauffeur livreur)

Les étudiants philosophes et sociologues interrogés se situent majoritairement à gauche (respectivement 61,7% et 68,4%)[7]. Les positions politiques des pères les situent plutôt à « gauche » : 49,4 % (pour les pères des philosophes) et 55,5% (sociologues).

Invités à hiérarchiser les disciplines universitaires selon l'importance que l'on peut accorder à chacune pour « comprendre le monde »[8], 55,5 % des étudiants philosophes placent leur discipline au

7. Les étudiants étaient invités à se situer sur une échelle gauche-droite ainsi ordonnée : extrême gauche, plutôt à gauche, gauche, centre, droite, plutôt à droite, extrême droite, sans position, autre.
8. La question posée était la suivante : « Parmi les disciplines ci-dessous quelles sont celles que vous considérez comme les plus importantes pour comprendre le monde ? Classez-les dans l'ordre de vos choix : géographie, histoire, droit, économie, psychanalyse, psycho-

sommet des sciences de l'homme contre 49% environ des sociologues. Ces derniers placent la philosophie qu'au septième rang (tableau 5). Le sens donné au terme « monde » revêt une signification très différente pour les philosophes et les sociologues. Pour les premiers, le monde est perçu dans sa dimension cosmologique, alors que les sociologues lui confèrent l'idée implicite de monde social. Les philosophes sont donc tentés de placer leur discipline au-dessus de toutes les autres, du fait de sa prétention à l'universel et les sciences humaines leur apparaissent comme « régionales » et « limitées ».

logie, sociologie, littérature, philosophie, linguistique, sciences politiques, anthropologie ».

Tableau 5 : Disciplines considérées comme « les plus importantes » pour comprendre le monde

Étudiants philosophes		Étudiants sociologues	
Ordre préférentiel théorique	Disciplines	Ordre préférentiel théorique	Discipline
1	Philosophie	1	Sociologie
2	Histoire	2	Histoire
3	Sociologie	3	Économie
4	Littérature	4	Anthropologie
5	Sciences politiques	5	Psychologie
6	Economie	6	Sciences politiques
7	Anthropologie	7	Philosophie
8	Psychanalyse	8	Droit
9	Géographie	9	Géographie
10	Psychologie	10	Littérature
11	Droit	11	Linguistique
12	Linguistique	12	Psychanalyse

La perception de la sociologie chez les apprentis philosophes doit être comprise à l'aune de la posture épistémique que leur transmettent les enseignants de leur discipline. Le sens de la hauteur, le discours d'importance, l'ambition totalisante de la philosophie restent au principe de son expression dans l'univers scolaire. En reprenant les propos de

Durkheim sur l'enseignement de la philosophie en France, Louis Pinto[9] insiste sur la pérennité des dispositions invariantes attachées à cette discipline : culte du brillant et de l'originalité, formalisme métaphysique, tendance au mysticisme, goût pour ce qui est a priori indépendant de l'expérience. Ces invariants se trahissent dans l'usage de couples d'opposition qui enferment implicitement la distinction du noble et du vulgaire, du haut et du bas : théorie/empirie, âme/corps, raison/ pratique, esthétique/technique, universel/particulier, l'Être/l'étant… Bien entendu, il faudrait nuancer la forme effectivement prise par ces penchants dans la mesure où la philosophie n'est pas une discipline monolithique, un univers de productions intellectuelles homogènes au sein duquel régnerait un aristocratisme épistémique collectivement partagé. Un peu plus de 52% des étudiants philosophes interrogés ont eu l'occasion de suivre des cours de sociologie en Deug 1 ou en Deug 2. La manière dont ils jugent cette discipline n'est pas si éloignée des opinions formulées par l'ensemble des étudiants philosophes. Ces représentations sont tout d'abord l'expression d'un point de vue « philosophico-centriste » que tendent à reproduire les étudiants de cette discipline. Plus de 51% des enquêtés ont exprimé leur avis sur la différence qui sépare la philosophie de la sociologie : pour 28% des réponses données[10], la sociologie est une science

9. Voir Louis Pinto, « L'école des philosophes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, juin 1983, n°47-48.

10. Les étudiants en philosophie devaient d'abord répondre à la question suivante : « Comparativement à la philosophie, la sociologie vous apparaît-elle comme une discipline : 1. Aussi importante, 2. Secondaire, 3. Complémentaire, 4. En piétinement, 5. Plutôt limi-

qui ne peut prétendre à « l'universel » et qui est limitée par le champ de ses objets (« la société », « les classes », « les troupeaux humains ») et la portée de ses réflexions (« la sociologie constate mais ne réfléchit pas »). Lorsqu'il s'agit de rendre compte des motivations de l'entrée en philosophie, « l'enrichissement » qu'elle procure est souvent évoqué par les étudiants ; il va de pair avec « l'ouverture d'esprit » ou « l'esprit critique » qu'elle favoriserait (la philosophie « est ouverte sur tous les champs de la connaissance », « c'est un savoir surplombant et intégrant tous les autres », « la philo permet d'aborder d'un œil critique tout un tas de domaines ; elle est une des rares disciplines à avoir une "véritable" histoire »). Parmi les raisons qui ont conduit à choisir une formation en philosophie, on relève : « des raisons personnelles ; un désir d'approfondir des questions, quelles qu'elles soient, et d'apprendre à les poser en bons termes avant quelques "raisons" professionnelles », « des questions sur le sens de la vie », « une inquiétude, un malaise dans mon rapport au monde et aux autres », « la rencontre de Nietzsche », « questionner le sens », « réflexion générale sur la vie», etc. Les réponses obtenues expriment très rarement des motivations en termes d'avenir professionnel. Qu'ils aient ou non suivis des cours de sociologie, les étudiants philosophes partagent dans l'ensemble la vision d'une discipline limitée à quelques objets, avec des frontières théoriques elles-mêmes circonscrites. La vision de la sociologie ne se révèle jamais

tée, 6. Autres ? ». Les étudiants étaient ensuite invités à répondre à la question suivante : « Si la sociologie ne vous apparaît pas "aussi importante" que la philosophie pour comprendre le monde, dites en quelques mots pourquoi ? ».

aussi bien que dans les formules assurées d'une certaine hauteur de vue qui procure aux étudiants la fierté de vivre leur discipline comme « la reine des sciences », à même de naviguer dans l'universel et la pensée sans limites, contrairement aux pensées « empiriquement » et « théoriquement » limitées.

> « La sociologie est secondaire à la philosophie car elle opère sur un domaine plus limité : la sociologie est un savoir spécialisé et pas général comme la philosophie »
> (ACS, étudiant, Deug 2, bac L) [ACS : A suivi des Cours de Sociologie]

> « Tout simplement parce qu'elle réfléchit sur le rapport des hommes au sein d'une société, mais non pas sur le rapport à soi même ; outre une identité sociale, il faut comprendre son identité »
> (ACS, étudiant, Deug 2, bac ES, père ouvrier)

> « La philosophie prend en compte le subjectif et l'objectif, peut-être est-ce un point supérieur à la sociologie, qui étudie les troupeaux humains »
> (ACS, étudiant, Deug 2, bac S, père directeur commercial)

> « Ces disciplines ne paraissent pas équivalentes, la sociologie apparaissant comme une souche de la philosophie, en tout cas une conséquence »
> (ACS, étudiant, Deug 2, bac S, père médecin)
> « Je ne dirais pas de toute manière que la philo est aussi importante ; elle est tout simplement plus ancienne »
> (ACS, étudiant, Deug 2, bac G3, père employé)

« Êtes-vous sûr que l'objectivité chez l'homme existe ? »
(ACS, étudiante, Deug 2, bac STT)

« L'homme a pu se passer de la sociologie pendant des siècles, pas de la philosophie » (étudiant, Deug 2, bac S, père directeur de foyer pour handicapés)

« Si une femme a en moyenne 1,9 enfant, a-t-on encore les pieds sur terre, est-ce vraiment réel ? »
(étudiante, Deug 2, bac ES, père maçon)

« Parce qu'elle [la sociologie] objective le monde et de plus ne s'intéresse qu'aux phénomènes sociaux »
(étudiant, Deug 2, bac L, père cadre d'assurance)

« Je trouve que les statistiques ne sont pas explicites »
(étudiant, Deug 2, bac L, père ingénieur)

« La sociologie n'est souvent qu'un constat alors que la philosophie pose l'origine des choses. Elle vide l'homme dans sa quête de la vérité »
(étudiante, Deug 2, bac L, père instituteur)

« Souvent [la sociologie] imprécise et vulgarisatrice, généralise trop »
(étudiante, Deug 2, bac L, père cadre)

« L'objet de la sociologie n'est pas l'universel mais l'étude du particulier »
(étudiant, Deug 2, bac L, père commerçant)

« Pas d'universalité de l'homme : réduit à sa condition de citoyen dans une société et non en général, même s'il est crucial d'étudier justement l'influence de la culture, éducation »
(ACS, étudiant, licence, bac L, père professeur d'informatique à l'IUT)

« La sociologie a un objet précis : la société. La philosophie touche à tout en tant que concept d'où à mon avis une réflexion plus riche »
(ACS, étudiante, licence, bac L, père bibliothécaire)

« La sociologie ne pense pas, elle se réfère à des objets décrits fonctionnellement sur un plan de référence construit empiriquement »
(ACS, étudiant, licence, bac C, père ouvrier)

« C'est peut-être du fait de sa jeunesse. Aurait-elle eu de la pertinence plus tôt ? Il me semble que la philosophie a une portée universelle, mais connaissant mal cette discipline et ses fondements, mes propos sont sans doute empreints de prénotions »
(étudiant, licence, bac L, père médecin)

Science du particulier, de la « constatation », de la « description », la sociologie exclurait de son objet et de ses analyses toute idée d' « humanité », de subjectivité. Environ 13% des opinions exprimées rejettent l'idée de quantification et renvoient à des interrogations philosophiques qui soulignent l'absurdité de tout exercice d'objectivation armé de la statistique. Pour les étudiants philosophes, la sociologie ne saurait être considérée comme « aussi importante » pour « penser le monde » ; elle est au mieux perçue

comme une discipline « complémentaire » par 58% des étudiants. Plus de 26% d'entre eux optent, parmi les items qui leur sont proposés, pour des qualificatifs réducteurs ou négatifs (« secondaire », « en piétinement », « limitée ») lorsqu'il s'agit d'apprécier les capacités réflexives de la sociologie. Les critiques les plus dures à l'encontre de la sociologie sont souvent le propre des étudiants qui manifestent par ailleurs un goût prononcé pour l'esthétique (étudiants en licence) et la métaphysique (étudiants en Deug et en licence). Il serait sans doute exagéré de considérer que la totalité des étudiants philosophes s'enferment dans des dispositions « scolastiques » caractéristiques d'une posture philosophique hautaine régnant sur l'ensemble des « sciences régionales de l'étant ». Reste néanmoins que les étudiants philosophes interrogés attribuent à leur discipline une portée proche, selon des termes heideggériens, de « l'authenticité » et de la « vérité de l'être », à laquelle ne peuvent prétendre les sciences sociales supposées prisonnières de leur objectivisme et de leur tendance à dénaturaliser le réel. Se référant spontanément à une représentation « antihistorique » et unifiée de la philosophie, les étudiants philosophes tendent – certes inégalement – à reproduire dans leurs discours des travers scolastiques propres aux lectores philosophes[11]. Lorsque l'on demande aux étudiants philosophes de citer des noms de sociologues dont ils ont entendu parler, plus de 68% citent Bourdieu au premier rang des auteurs, puis Durkheim (65,8 %), Weber (35,5%), Mauss (11,8%)

11. Voir Pierre Bourdieu, « Sur le point de vue scolastique », *in Raisons Pratiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1994.

et Marx (10,5%). Les trois quarts déclarent avoir lu au moins un sociologue, le plus souvent Durkheim (47% des étudiants du Deug) ou Bourdieu (27% des inscrits en licence et 8% des inscrits en Deug 2). Les étudiants ont également été interrogés sur leur capacité à citer des historiens : 54% d'entre eux n'en citent aucun, les deux noms les plus évoqués sont Duby et Hérodote.

Les apprentis sociologues[12]

Pour 20% des étudiants sociologues issus de la filière ES (Deug 2 et licence compris), l'entrée en sociologie apparaît comme un choix « naturel » après le baccalauréat, sans être pour autant l'expression d'un « projet professionnel » précis. 6,4% des étudiants – quel que soit leur type de bac – y voient l'effet du « hasard ». 14,5% affirment qu'il s'agit d'un choix à « défaut de pouvoir faire autre chose ». La perspective de passer des concours dans le domaine des « carrières sociales » chez 30% des étudiants, en particulier chez les étudiantes de milieux populaires, est moins l'affirmation d'une « vocation » pour un métier particulier qu'une volonté de travailler dans « le social ». Quelles que soient les perspectives d'avenir envisagées, 89% des étudiants sociologues se déclarent satisfaits ou « très satisfaits » de faire des études en sociologie. Parmi les raisons de leur satisfaction, on trouve le « contenu enrichissant » de la formation (37% des réponses), « l'ouverture d'esprit », « le sens critique », « l'autre regard » associés à la sociologie. Faire du « terrain » où « réaliser des enquêtes » apparaît dans 6,4% des

12. 234 étudiants interrogés (Deug + licence)

réponses. Chez quelques étudiants (8,1%) apparaît une critique des enseignants jugés à distance des étudiants et peu « motivés ». Parfois, la satisfaction exprimée à l'égard de la sociologie ne concerne pas tant le contenu de la discipline (5,1% des étudiants) que les relations plaisantes avec les enseignants et la « bonne ambiance » entre étudiants. Pour les « déçus » et les « indifférents » (10,7% de l'ensemble), on observe chez certains la méfiance envers une discipline non professionnalisée qui n'ouvre à leurs yeux aucune perspective d'avenir (3,4%), chez d'autres, « l'individualisme » étudiant et l'absence d'une sociabilité conviviale sont les principales raisons de leur mécontentement (3%).

Intérêt pour la formation reçue (1) et raisons du choix de la sociologie (2)
« 1. La forme d'enseignement (travail individuel et peu d'heures à la fac) me convient. La sélection est stupide, il n'y a pas d'oral.
2. Le hasard, je ne savais pas quoi faire après le bac et voulais me diriger vers le social (éduc spé), aujourd'hui ces ambitions ne me conviennent plus, je reste à la fac parce que ça me plaît sans savoir quoi faire plus tard »
(étudiante, Deug 2, père médecin)

« 1. Les cours sont la plupart du temps intéressants, ils sont bien construits, on nous apprend plus à réfléchir qu'à apprendre par coeur. Du coup, on en apprend beaucoup sur soi et sur les autres.
2. Ça été au départ plus un choix par défaut qu'un choix réellement motivé. Mais ayant fait de la socio

au lycée (j'ai un bac ES), ça m'a intrigué donc je me suis lancée »
(étudiante, Deug 2, père « commercial »)

« 1. J'ai pris la sociologie en ne sachant pas exactement ce qu'on allait faire, mais j'en suis aujourd'hui satisfaite, car le contenu des cours m'intéresse, surtout sociologie des institutions et concepts de l'analyse sociologique en première année de Deug.
2. J'étais dans la filière ES et dans l'option économie que je suivais, en faisant un peu de socio et ça m'a plu »
(étudiante, licence, père agent hospitalier)

« 1. Au départ, en première année, je savais pas trop si je continuerai. Et puis j'ai eu mon année. Pareil, en deuxième année. La licence me plaît beaucoup plus, car on a du terrain, je vois vers quoi se tourne concrètement la sociologie.
2. Au départ, je me suis inscrite en socio un peu par hasard, sans vraiment connaître, à part quelques cours en philosophie en terminale où on avait évoqué le social. En même temps je prépare des concours d'éducateur »
(étudiante, licence, père technicien)

La comparaison que font les étudiants sociologues entre la portée de leur propre discipline et celle de la philosophie pour « comprendre le monde»[13] offre un tableau de jugements inversé par rapport aux étudiants philosophes : le « concret », le « réa-

13. Il était demandé aux étudiants sociologues de comparer la portée de la sociologie avec celle de la philosophie pour « comprendre le monde ».

lisme » pratique, la démarche « terre à terre » permettraient à la sociologie, selon la moitié des étudiants sociologues interrogés, d'être plus à même de « comprendre le monde » que la philosophie. Alors que le substantif « monde » est considéré dans sa dimension « cosmologique » par les étudiants philosophes, les sociologues l'appréhendent comme synonyme de « monde social », de « société », de « rapports sociaux ». À leurs yeux, la philosophie est un discours moins « ancré dans la réalité », elle pécherait par son incapacité à être vérifiée empiriquement. La sociologie présenterait l'intérêt de ne pas trop sacrifier au « théorique », à « l'abstraction», à « l'utopique » et aurait le mérite d'être « objective » et vérifiable. Même si une partie des étudiants sociologues accorde une valeur égale aux deux disciplines pour « comprendre le monde » (environ 25%), la philosophie reste pour certains d'entre eux une sorte de rhétorique ésotérique.

« La philosophie est beaucoup moins compréhensible que la sociologie »

« La socio c'est plus réaliste, plus pieds sur terre, c'est plus terre à terre que la philo, c'est du concret »

« Il est nécessaire de mélanger plusieurs disciplines pour avoir une vue globale sur le monde »

« La philosophie est plus complexe à comprendre et traite de sujets parfois trop abstraits »

« La philosophie c'est abstrait, la socio c'est concret, toujours en lien avec la société pour comprendre le

monde, il ne suffit pas de suivre une formation universitaire, il suffit tout simplement de vivre dans ce monde et d'être à l'écoute des autres »

« Je trouve que la socio a toute son importance, car elle est plus proche de la réalité que la philo »

« La philosophie ce n'est rien de concret et je n'arrive pas à bien comprendre son intérêt »

« La philosophie est exclusivement théorique alors que la sociologie permet des changements concrets dans la vie sociale, des compréhensions qui ont une finalité pratique, c'est-à-dire qui ont une action sur le monde social »

« C'est plus pragmatique, je pense que la sociologie est plus proche des réalités sociales que la philosophie »

« Plus portée sur la vie en société, la socio se détache un peu du monde des idées et se veut plus pragmatique mais elle s'intéresse à la philosophie pour tenter de construire des raisonnements qui lui sont propres »

« La philo part des choses plus abstraites, la socio est plus objective et s'intéresse à la place des individus dans la société et aux raisons qui font qu'ils occupent cette place, c'est plus concret »

« La sociologie a pour but de mettre en évidence ce qui se passe de manière objective, elle essaie d'être

concrète tandis que la philo s'intéresse au domaine des idées »

Représentations et usages scolaires des grands auteurs de la sociologie[14]

Souvent issus des milieux populaires et des petites classes moyennes, les étudiants en Deug et en licence de sociologie se caractérisent par des propriétés scolaires et sociales qui déterminent, d'une certaine manière, leur « goût » sociologique. À partir d'une enquête par questionnaire réalisée auprès de 234 étudiants (n = 144 en Deug 2 et n = 88 en licence), suivie d'une quinzaine d'entretiens et de la lecture d'une centaine de copies d'examens, on propose ici une analyse sommaire des principes et des catégories de pensée qui président à la représentation et aux usages des grands auteurs de la discipline. Moins dotés en « capital culturel » et « en performances » scolaires par rapport aux publics des grandes écoles et des filières universitaires d'excellence, les étudiants sociologues – en particulier ceux du premier et du second cycle universitaire – se caractérisent par des propriétés et des aspirations qui ne sont pas, comme on le sait, sans incidence sur les conditions de réception du savoir universitaire en général et de la sociologie en particulier. La difficulté qu'éprouvent nombre d'étudiants sociologues à se familiariser avec les théories d'auteurs difficiles[15]

14. Ce texte a été publié une première fois dans la revue de sciences économiques et sociales *IDÉES*, n° 131, Centre National de la Documentation Pédagogique, mars 2003. Il est présenté ici dans une version remaniée et corrigée.

15. En analysant les sujets d'examens de Deug et de licence proposés aux étudiants du département de sociologie à Nantes depuis dix ans,

demande parfois un effort pédagogique de clarification aux enseignants chargés de présenter les grands courants de pensée de la discipline[16]. Soumise aux urgences et aux rendements scolaires que lui impose le système universitaire, la transmission du savoir sociologique consiste, chez les enseignants, à tirer du patrimoine des œuvres de la discipline des produits théoriques finis (concepts, notions, rudiments épistémologiques) et des thèmes saillants – qu'illustrent les « extraits » de textes d'auteurs – à destination de publics étudiants peu préparés aux exercices de lecture ascétique de théories formalistes et « jargonnantes ».

L'intérêt des étudiants de Deug et de licence pour les grands auteurs de la discipline, formulé par exemple sous la forme « X, j'aime bien… », « Y, j'aime pas… » n'est pas qu'une affaire de « goût », mais révèle aussi un niveau de compétence en matière de « déchiffrement » des théories sociologiques socialement et scolairement déterminé. Après une analyse des principes qui sous-tendent les classements d'auteurs considérés comme « intéressants » ou « difficiles », l'étude de copies d'étudiants (n = 100 environ) interrogés sur la sociologie de Bourdieu, fait apparaître les limites de la transmission des auteurs réputés « difficiles » à ce type de public.

On ne saurait aborder les jugements de goût des étudiants sans rappeler d'abord l'influence de

nous avons constaté que Bourdieu était l'auteur le plus proposé dans les matières fondamentales intitulées « théories sociologiques » et « sociologie générale ».

16. Chargé d'enseigner les « théories sociologiques » aux étudiants de licence, un maître de conférence déclare qu'il consacrait deux semestres entiers pour présenter la sociologie de Bourdieu.

l'offre professorale. La production professorale des sujets d'examens participe à la définition collective des auteurs dignes d'être connus et reconnus dans la réception étudiante de la sociologie. À Nantes, depuis 1990, les épreuves en matière de « sociologie générale », de « concepts de l'analyse sociologique » ou de « théories sociologiques » mettent en scène une opposition entre auteurs classiques et contemporains : la triade Marx-Durkheim-Weber, d'un côté et, de l'autre, Bourdieu et certains représentants de l'interactionnisme symbolique. Si les emplois fréquents des concepts d' « *habitus* » et de « capital » dans les copies et les mémoires d'étudiants suscitent parfois des sourires amusés chez certains enseignants, il faudrait rappeler ici ce que ces usages inflationnistes doivent aux enseignements qui contribuent à légitimer des auteurs plus que d'autres et à entretenir leur notoriété. Les sujets des épreuves de Deug et de licence depuis 1990 (tableau 6) mettent en évidence des constantes dans les choix professoraux : Bourdieu est par exemple l'auteur de la discipline le plus proposé aux examens.

Tableau 6 : Principaux auteurs mentionnés dans les épreuves de sociologie générale et théorique aux différentes sessions d'examen du Deug et de la licence
(université de Nantes, département de sociologie 1990-1999)

Deug 1	Deug 2	LICENCE (période : 1995 – 1999)
Durkheim N = 9 Goffman N = 5 Bourdieu N = 4 Marx N = 3 Mauss N = 3 Braudel N = 2	Bourdieu N = 16 Durkheim N = 12 Weber N = 10 Becker H.S. N = 4 Bachelard N = 4 Marx N = 3 Simmel N =2 Elias N = 2	Bourdieu N = 9 Weber N = 4 Lévi-Strauss N = 2 Crozier N = 2

Lecture : Durkheim est mentionné 12 fois dans les libellés des sujets de sociologie générale proposés aux étudiants du DEUG2, entre 1990 et 1999 (Sujets issus des matières suivantes : « concepts de l'analyse sociologique », « sociologie générale », « théories sociologiques », « introduction à la sociologie). Autres auteurs mentionnés une seule fois dans les sujets d'examen : Montaigne, Kant, Tocqueville, Evans, Wallerstein, Lambert, Leroi-Gourhan, Terrail, Baudelot, Pinto, Chombard de Lauwe, Giddens, Touraine, Hoggart, Champagne, Passeron, Boltanski, Sennet.

Du fait de ses apports théoriques, de sa reconnaissance institutionnelle et transdisciplinaire, Bourdieu apparaît comme « un passage obligé » dans l'enseignement de la sociologie. Les auteurs

de la discipline les plus mentionnés sont respectivement Bourdieu, Durkheim, Weber pour les étudiants en deuxième année, et Durkheim, Goffman, Marx pour les étudiants de première année. Durkheim est « le classique » hégémonique et Weber occupe la seconde place. Hormis ces trois figures de la discipline régulièrement proposées aux épreuves du Deug, le choix des auteurs est plutôt lié aux « goûts sociologiques » des enseignants. En témoignent, dans le cas des sujets de « théories sociologiques », l'importance donnée aux sociologues anglo-saxons. Cette production professorale des sujets est très révélatrice d'une chaîne de pratiques collectives qui contribuent à la reproduction des figures légitimes de la sociologie dans la transmission du savoir universitaire. Mises à part les figures de l'école de Chicago ou de « l'interactionnisme symbolique », les grands noms de la sociologie américaine comme Parsons, Merton, Lazarsfeld n'ont jamais été mentionnés depuis 1990. Certains auteurs de la sociologie française contemporaine que l'on oppose parfois à Bourdieu ont rarement – sinon jamais – été mentionnés (Touraine, Boudon). Parmi les auteurs non sociologues ou « périphériques » de la discipline, Bachelard apparaît comme le philosophe épistémologue le plus souvent proposé aux examens des Deug 2, avec quatre occurrences en dix ans. La place accordée aux principaux sociologues qu'entretient en outre l'offre éditoriale de vulgarisation, contribue à inculquer dans les structures mentales un répertoire d'auteurs légitimes à partir duquel les étudiants construisent leurs goûts ou leurs « dégoûts » sociologiques.

Confrontés à la question « Quels sont les auteurs qui comptent pour vous? », les étudiants sociologues de Deug 2 ou de licence citent majoritairement ceux qui leur sont enseignés et qui leur semblent les plus nécessaires à connaître. Parmi les auteurs qui remportent le plus de suffrages (tableau 2), on retrouve Durkheim, Bourdieu, Goffman, Becker. Moins de 5% d'entre eux évoquent les noms de leurs enseignants aux côtés des auteurs canoniques. Ainsi, les sociologues Beaud, Lamoureux, El Kenz, enseignants au département de sociologie à Nantes en 1999, seraient sans doute honorés de voir leurs noms placés entre Weber et Durkheim, ou encore entre Elias et Bourdieu. C'est Goffman qui obtient le plus de suffrages parmi les auteurs jugés « intéressants » avec un peu plus de 22% des citations étudiantes (Deug + licence). Le sociologue Bourdieu n'obtient que 8% des citations alors qu'il apparaît comme le deuxième auteur qui « compte » pour les étudiants, autrement dit que l'on reconnaît comme nécessaire.

Tableau 7 : Principaux auteurs cités par les étudiants sociologues (Deug 2 et licence)

Des auteurs « qui comptent pour vous »	Citation d'un auteur jugé « intéressant »	Citation d'un auteur « difficile »
Durkheim 61,5% Bourdieu 58% Goffman 44% Weber 37,2% Becker 30,8% Elias 18% Mauss 16,2% Marx 15% Lévi-Strauss 12,8% Kaufman 6% Hoggart 5,5%	Goffman 22,2% Becker 8,1% Bourdieu 8,1% Elias 5,5% Lévi-Strauss 5,1% Durkheim 4,7% Kaufman 3,4% Hoggart 3% Mauss 2,5%	Bourdieu 52% Durkheim 13,2% Weber 6% Marx 1,7%

Lecture : 61,5% des étudiants citent Durkheim comme le principal auteur qui « compte » pour eux.

Ce résultat se comprend mieux si l'on sait en même temps que Bourdieu est considéré comme l'un des plus difficiles d'accès (tableau 7). Le faible engouement qu'il suscite renvoie à un problème de compétence de lecture : les 52% qui le désignent comme un auteur difficile invoquent tout d'abord un langage sociologique qui, selon un item proposé[17], leur semble « loin d'être clair ». L'intérêt que

17. Les étudiants étaient invités à répondre à la question suivante : « Parmi les auteurs sociologues que vous connaissez grâce à vos cours ou à vos lectures, citez l'un d'entre eux qui vous semble plus intéressant que d'autres » Pour justifier leur réponse, les étudiants devaient ordonner des propositions dans l'ordre de leur choix : 1) son langage me semble clair et accessible ; 2) il décrit des réalités concrètes de la vie quotidienne ; 3) ses thèmes de réflexion m'intéressent par rapport à l'activité professionnelle envisagée plus tard ; 4) il remet en cause

portent les étudiants aux auteurs qu'ils jugent « intéressants » repose sur une compréhension immédiate des textes et une proximité évidente avec le réel tel qu'ils le perçoivent (tableau 8). D'où l'évocation fréquente des interactionnistes comme Goffman et, dans une moindre proportion, Becker (ces deux auteurs réunissent ensemble plus de 30% des citations). C'est chez les étudiants d'origines populaires que ces auteurs rencontrent le plus de succès. Au niveau de la licence, ces sociologues américains totalisent ensemble 62% des choix parmi les enfants d'employés inscrits contre 35,7% des étudiants issus des milieux « cadres et professions intellectuelles » et 16,6% des professions intermédiaires (tableau 3 a). En Deug 2, cet écart est cependant moins grand avec respectivement un score de 37,5% (enfants d'employés) et 20% pour chacune des autres catégories (tableau 3 b). Le niveau universitaire semble déterminant dans la formulation du goût étudiant.

nos préjugés ; 5) ses réflexions sont utiles pour réaliser des enquêtes de terrain ; 6) sa théorie du monde social concorde avec mes convictions morales et politiques ; 7) sa sociologie révèle avec justesse les ressorts de la domination sociale ; 8) sa théorie me semble plus pertinente que celles élaborées par d'autres auteurs.

Tableau 8 : Citation d'un auteur jugé « intéressant » en fonction de l'origine sociale des étudiants
a) Étudiants en licence (n = 88)

En %	Goffman Becker	Auteurs non canoniques	Mauss, Durkheim Weber	Elias	Bourdieu	Ethnologues académiques	Non Réponses et autres	% en ligne
Agriculteurs	40		20	20		20		100
Artisans/ chefs d'entr.	33.3		16	33.3			17.4	100
Cadres/prof. intellectuelles	35.7	21.4	21.4	7	7		7.5	100
Professions intermédiaires	16.6	33.3	11	11		5.5	22.6	100
Employés	62.25	4.1	12.5	4.1	8.3		8.7	100
Ouvriers	47.36	21	10.5				21.14	100

Tableau 9 : Citation d'un auteur jugé « intéressant » en fonction de l'origine sociale des étudiants b) Étudiants en Deug 2 (n=144)

En %	Goffman, Becker	Auteurs non canoniques	Mauss, Durkheim Weber	Elias	Bourdieu	Ethnologues académiques	Non Réponses et autres	% en ligne
Agriculteurs	22,2	11.1			11.1	22.2	33.4	100
Artisans/chefs d'éntr.				50		50		100
Cadres/prof. intellectuelles	20	16.6	10	6.6	6.6	6.6	33.6	100
Professions intermédiaires	20	28.5	5.7	2.8	8.5	17.14	17.4	100
Employés	37.5	15.6	6.2		15.6	3.1	22	100
Ouvriers	30.76	23	7.7		15.4	11.5	11.6	100

Peut-être faut-il voir les deux premières années comme un apprentissage tâtonnant des auteurs qui se précise et s'affermit plus tard – grâce à l'insistance professorale – au moment de la licence. La propension à apprécier des auteurs « concrets » chez nombre d'étudiants d'origines populaires correspond à certains égards à ce que Bernard Lahire[18] observe dans les pratiques de lecture en milieux populaires : « Mais ce que font surtout apparaître les enquêtes, c'est le fait que, loin de se réduire à des lectures pauvres (moins fréquentes, moins complexes, moins habiles, moins virtuoses), les lectures populaires mettent en œuvre des modes d'appropriation spécifiques des imprimés [...] qui se caractérisent par la volonté d'ancrage des textes dans une autre réalité que la seule réalité textuelle : dans une configuration pratique, dans un espace connu, vécu, dans des cadres, les schémas de l'expérience passée ou présente ». En cherchant à cerner le goût étudiant pour les auteurs à partir de leur type de bac, on peut constater (Deug 2 et licence compris) que la totalité des titulaires d'un bac technique (n = 14) et la quasi-totalité des étudiants issus de la série L (n = 66) – à l'exception d'un seul d'entre eux – ne citent guère le fondateur de la sociologie française alors que 8% des étudiants ayant un bac ES l'évoquent en tant qu'auteur « intéressant ».

18. Voir Bernard Lahire, « Lectures populaires, les modes d'appropriation des textes », *Revue française de pédagogie*, 1993, n° 104, p.17-24.

« J'aime bien Goffman »

« J'avais commencé à lire Bourdieu, Questions de sociologie, et puis Goffman, j'avais lu le premier tome des Mises en scènes de la vie quotidienne […] J'aime bien Goffman, je trouve que c'est très différent de tout ce qui est Durkheim ou Bourdieu. Pour moi, c'est plus concret ; j'aime bien ses comparaisons avec le théâtre, il utilisait beaucoup d'exemples, sur les rôles qu'on joue »
(Léa, étudiante en Deug 2, bac STT avec mention, père contremaître dans une société de transport)

« Goffman c'est plus concret, ça me parle »

- « Tu as lu des livres de socio ?
- J'en lisais surtout par le biais des enseignants, y avait Goffman, c'était sur les rites quotidiens. Là aussi, c'était à partir d'une bibliographie. Le prof nous proposait de lire quelques pages. Bon, c'est facile à lire, on comprend bien, c'est clair, on comprend les choses de la vie quotidienne. C'est plus près de la réalité je trouve, pour moi en tout cas. C'est plus concret, ça me parle »
(Maud, étudiante en licence, bac L, père employé dans une société d'informatique)

Le style descriptif et les thèmes de recherche relatifs aux pratiques quotidiennes chez Goffman sont loin de plaire à Damien, étudiant en licence et friand de « grandes théories », en particulier « marxistes » (son engagement à la LCR explique en partie cet intérêt). Cet étudiant aborde quelques textes de Goffman en licence et ne se reconnaît guère dans cet auteur,

qu'il considère « plat » et éloigné de la « grande théorie » qu'incarnent à ses yeux Marx, Bourdieu, Poulantzas. Le militantisme, l'investissement régulier de Damien dans des lectures de sociologie ou de philosophie politique (il cite, entre autres, Lefebvre, Bensaïd, Balibar, Corcuff) le prédisposent à commenter et à critiquer les productions théoriques. C'est « du haut » de l'intérêt de ses lectures théoriques et politiques (depuis son Deug) que Damien relativise la pertinence de la sociologie de Goffman, considérée, du moins implicitement, comme une pensée de moindre envergure et attachée à des objets prosaïques.

- « Il y a des auteurs que tu apprécies plus ou moins en socio ?

- Damien : Bon, effectivement, il y a Bourdieu, ceci dit je n'ai pas lu énormément ses bouquins, je ne me suis pas coltiné ses textes vraiment pointus. Ceci dit, sa manière de poser les choses, qui révèle une certaine manière d'être au monde… Moi quand j'étais en licence j'ai pas mal potassé des auteurs marxistes, mais un peu de manière oblique, parce que c'est très compliqué. J'aime bien Poulantzas et je me suis aperçu que Bourdieu prenait son compte, avec un vocabulaire différent, dans Poulantzas sans jamais le citer, pour dire en gros que ce n'est pas sa tasse de thé. Je me rends compte que Poulantzas, c'est un peu light sur plein de choses, c'est un discours qui me parle plus que celui de Bourdieu »

- Parmi les auteurs sociologues que l'on vous a enseigné en Deug et en licence, as-tu lu un peu Goffman ?

- Damien : Goffman, c'est vrai que ça ne m'intéresse pas, j'ai lu certains passages de ses bouquins, Stig-

mates, Asiles, … Je me disais, faut p't'être allez voir cet auteur. J'avais lu un extrait de ce qui devait être le début de sa thèse et j'ai trouvé ça d'un plat… Moi qui était vachement fan de tout ce qui peut ressembler à de la théorie. Pour moi, ça s'apparente plus à de la psycho sociale qu'à de la grande théorie »

(Damien, étudiant en maîtrise, bac ES et licence avec mentions, mère enseignante)

Tableau 10 : Intérêt porté aux auteurs jugés « intéressants » chez les étudiants sociologues

Ordre préférentiel théorique des propositions soumises aux étudiants	Groupe total (n = 234)	Filles (n = 193)
Son langage est clair, accessible	1	1
Décrit des réalités concrètes de la vie quotidienne	2	2
Comprendre les logiques pratiques des groupes sociaux	3	3
Remet en cause nos préjugés	4	4
Présente un intérêt pour mes projets professionnels	5	4
Utile pour réaliser des enquêtes de terrain	6	5
Concorde avec mes convictions morales/politiques	7	6
Théorie plus convaincante que celles formulées par d'autres	8	6
Permet de comprendre la domination sociale	9	7

Tableau11 : Les publications de Bourdieu « lues » ou « parcourues » par les étudiants sociologues au cours des trois derniers mois (effectifs)

Publications	« Lues »	« Parcourues »
Sociologie de l'Algérie		1
Algérie 60		1
Les Héritiers	1	2
La Distinction		6
Leçon sur la leçon	1	
Questions de sociologie	5	5
Réponses		2
Les Règles de l'art	1	
La Misère du monde		1
Sur la télévision	1	
La domination masculine	8	3

Un auteur « intéressant » est plutôt un auteur dont le langage et les objets de recherche paraissent au premier abord accessibles, « parlants », suggestifs, permettant de comprendre les pratiques sociales, de remettre en question les « préjugés ». L'intérêt d'ordre « épistémologique », autrement dit l'appréciation des principes théoriques ou « axiomatiques » d'un auteur comparativement à d'autres, est rarement un critère décisif du « goût » des étudiants : l'item proposé « Sa théorie est plus convaincante que celles formulées par d'autres » figure en septième position dans le rang des choix. De même, l'adéquation des textes d'auteurs avec les « convic-

tions politiques et morales » des étudiants est loin d'apparaître comme une priorité (tableau 10). Il reste difficile de savoir si les auteurs désignés comme « intéressants » sont réellement lus ou tout simplement « connus » par le biais des lectures de seconde main. Les appréciations étudiantes sont sans doute à considérer comme des réactions plébiscitaires devant des auteurs imposés par l'offre disciplinaire : estimer qu'un auteur est « intéressant » n'est-ce pas sous-entendre, pour un certain nombre d'étudiants, que celui-ci est moins difficile à comprendre que d'autres ? Le palmarès des auteurs « intéressants » est généralement fait de noms indiqués par les bibliographies professorales et considérés comme fondamentaux à connaître. Rares sont les étudiants qui citent des sociologues issus de lectures « marginales » » et indépendantes du répertoire d'auteurs délimité par l'offre enseignante.

Figurant comme le « grand » sociologue le plus cité, Bourdieu demeure un nom emblématique « imprimé » dans les structures mentales des étudiants, qui doit son succès à l'importance qui lui est accordé dans l'enseignement universitaire, à la reconnaissance académique de son apport aux sciences sociales, à sa « manuellisation », à sa visibilité médiatique plus fréquente depuis la publication de *La Misère du monde* en 1993. Pour comprendre pourquoi cet auteur apparaît à la fois « important » et « difficile » aux yeux de la majorité des étudiants, il convient de rappeler que les conditions de sa compréhension supposent, bien souvent, du moins pour la lecture de ses textes les plus théoriques, une compétence interprétative armée d'un minimum de culture philosophique et un investissement en

temps conséquent. Ces conditions sont loin d'être réunies chez les étudiants quand on sait que cette compétence lectorale, qui n'est qu'un cas particulier du rapport au savoir universitaire, est socialement et scolairement déterminée. Parce qu'il apparaît comme un auteur difficile, on comprendra que les étudiants pratiquent généralement peu la lecture directe des textes de Bourdieu (tableau 11), à moins qu'on les y incite, et se contentent soit de leurs notes de cours, soit d'articles, soit encore d'ouvrages de vulgarisation. Parmi les étudiants sociologues ayant « lu » ou « parcouru » des ouvrages de Bourdieu, on remarquera qu'aucun d'entre eux ne cite les textes les plus théoriques de l'auteur – hormis peut-être *La Distinction* – comme *La Reproduction*, *Le Sens pratique*, ou *Méditations pascaliennes*. Apparemment, *Questions de sociologie*, que l'on peut considérer comme l'un des livres les plus « généralistes » et les plus accessibles, constitue pour les étudiants la meilleure voie d'entrée pour lire la sociologie de Bourdieu. Quand bien même cet auteur serait peu lu, son vocabulaire semble néanmoins « familier » chez les étudiants (« l'*habitus* », le « capital » dans toutes ses variantes, le « champ », « la violence symbolique » restent généralement dans leur mémoire). La force du succès du vocabulaire bourdieusien, outre qu'il est relayé par les enseignants, tient pour une part à sa redondance dans l'œuvre de l'auteur et dans la manière dont les ouvrages et les articles de vulgarisation s'attachent à la présenter (manuels, revues, presse). Lorsque les étudiants sont amenés à désigner des auteurs « difficiles » d'accès, c'est principalement Bourdieu qui concentre la plupart des

réponses et des critiques défavorables ou ambivalentes.

« Longues phrases compliquées pour pas dire grand-chose »
(étudiant, licence, bac ES, père cadre)

« Je trouve ses concepts violents, je n'adhère pas toujours mais il m'a permis de trouver mes propres positions »
(étudiante, licence, bac L, père technicien)

« Manque de repères, d'explication en cours pour le comprendre »
(étudiante, licence, bac SMS, père technicien)

« Emploie des mots souvent très savants pour exprimer des idées pourtant claires et faciles à comprendre une fois que l'on a compris ce qu'il voulait dire »
(étudiante, licence, bac ES, père employé PTT)

« Vocabulaire pompant et prétentieux »
(étudiante, licence, bac ES, père cuisinier)

« La socio ne peut et ne doit pas être accessible à tout un chacun selon Bourdieu ; les thèses de Bourdieu sur la reproduction sociale nous font une belle jambe »
(étudiant, licence, bac ES, père cadre supérieur)

« Difficile, mais j'aime bien quand même »
(étudiante, licence, bac L, père instituteur)

« Phrases à rallonges »

(étudiante, licence, bac ES, père ouvrier)

« Style pas très accessible, beaucoup de difficultés à comprendre les phrases »
(étudiant, licence, bac ES, père médecin)

« Beaucoup de nouveaux concepts pour moi, difficultés de les comprendre »
(étudiante, Deug 2, bac ES mention, père ingénieur)

« Dans Questions de sociologie où on lui pose des questions, il n'y répond pas forcément tout de suite… »
(étudiante, Deug 2, bac ES, père assistant social)

« Il fait des longues phrases qui ne sont pas abordables pour tout le monde et qui demandent un temps de réflexion pour les comprendre »
(étudiante, Deug 2, bac L, père agriculteur)

« Langage tellement précis qu'il introduit de multiples notions en une phrase »
(étudiante, Deug 2, bac ES mention, père ouvrier)

« Bourdieu, lorsqu'il utilise un langage complexifié à plaisir pour se prouver qu'il est bien un intellectuel »
(étudiant, Deug 2, bac ES mention)

Pour des besoins pédagogiques, la transmission des concepts sociologiques passe habituellement par une présentation synthétique et « vulgarisatrice » des grands auteurs de la sociologie (parfois au prix de quelques distorsions, de raccourcis et d'une propension involontaire à autonomiser et à réifier

leurs concepts devant les étudiants) et prend parfois le risque de les livrer aux étudiants comme des réalités substantielles ou des étiquettes indépendantes prêtes à être collées sur le réel. Le fait est patent dans la présentation que font la plupart des étudiants, de Deug ou de licence, de la sociologie de Bourdieu : « le capital », « l'*habitus* », « le champ » y apparaissent comme des notions substantialisées évoquées « à tout bout de champ »[19]. Dans les copies[20], une des difficultés récurrentes dans le recours au vocabulaire de Bourdieu consiste à dépasser ce contre quoi il se construit : le piège des discours intellectualistes et finalistes à propos des « luttes » à l'intérieur des champs (« L'objectif de chaque individu sera soit de se maintenir soit d'évoluer dans le champ auquel il appartient », étudiante, Deug 1 ; « Le but, lorsque l'individu est entré dans un champ est de maintenir sa position ou de la renforcer », étudiante, Deug 1). Le « sens pratique », « l'*illusio* » comme investissement pré-réflexif dans un « jeu » d'intérêts spécifiques constituent un arrière plan théorique qui n'est pas toujours bien perçu pour rendre compte du rapport dialectique entre l'*habitus* et le champ, ou entre « l'*illusio* » et le « jeu ». Dans nombre de copies, la confusion est entretenue entre sujet de la pratique (« l'individu ») et la pratique du sujet (comme investissement pré-réflexif). Même au niveau de la licence,

19. Voir Claude Grignon, « Le savant et le lettré, ou l'examen d'une désillusion », *Revue européenne des sciences sociales*, 1996, tome XXXIV, n° 103, p. 81-98.

20. On s'appuie sur le dépouillement d'une centaine de copies d'étudiants en Deug et en licence qui devaient répondre à des sujets d'épreuves portant sur les concepts et les problématiques de la sociologie de Bourdieu, pendant les sessions d'examens organisés par le département de sociologie en 1998.

on retrouve souvent des expressions mécanicistes pour définir les rapports entre différents termes dans une relation structurale (« Nos catégories de pensée sont imposées par l'État », étudiante, licence). Lorsque les filiations et les héritages théoriques de la sociologie de Bourdieu sont évoqués dans les copies, ils se résument généralement aux apports des « classiques » de la discipline : « Bourdieu emprunte à Marx » ou « Marx, Durkheim, Weber, Elias ». Sachant que les copies sont, dans l'ensemble, des traductions de traductions professorales, on est tenté de penser que les enseignants rappellent rarement dans leurs cours, sinon jamais, les « dettes » de la sociologie bourdieusienne à la philosophie classique, analytique, phénoménologique (Husserl, Heidegger, Merleau-Ponty en particulier). Ainsi, lorsque Bourdieu formule l'expression « rapport de complicité ontologique entre l'*habitus* et le champ », son discours s'inspire de la phénoménologie, pour laquelle toute dualité sujet-monde (typiquement cartésienne) est une aberration théorique. Cette absence de mention des héritages philosophiques – mise à part la référence occasionnelle à Bachelard – est sans doute un obstacle pour bien faire comprendre aux étudiants les logiques pratiques et pré-réflexives du rapport des « agents sociaux » aux « champs » et éviter ainsi les travers d'une vision finaliste et intellectualiste des pratiques qu'illustrent des formules comme « le but d'un individu lorsqu'il est dans un champ est de… ». Ces bévues nous montrent combien l'enseignement des notions théoriques dépend du temps qui lui est accordé, des intérêts spécifiques des enseignants, des caractéristiques scolaires des publics auxquels il s'adresse. Dans des conditions d'urgence scolaire, ce

qui prime c'est la connaissance des concepts comme attributs d'une culture général plutôt qu'un apprentissage long et difficile de leur modus operandi.

Les copies d'étudiants sont souvent un révélateur des travers que dénoncent certaines critiques de la sociologie de Bourdieu : propension à l'économisme (dont Bourdieu entend se démarquer), goût prononcé pour l'usage fréquent de la métaphore économique, ou encore celle du « jeu ». Tout se passe comme si les usages que font les étudiants de la sociologie de Bourdieu – en particulier lorsque des sujets d'examen les y invitent – étaient une caricature des travers décriés par ses détracteurs[21]. Un des écueils caractéristiques de l'enseignement de cette sociologie réside dans la transmission d'une représentation « utilitariste » de l'articulation entre champs, *habitus* et capitaux. Comme le remarque Passeron, le recours à la métaphore pose

21. Voir Alain Caillé, « Esquisse d'une critique de l'économie générale de la pratique », *in* A Caillé, A. Mary, J-P. Terrail, H. Touboul, *Lectures de Pierre Bourdieu*, Cahiers du LASA, 1992, n°12-13, p. 109-213. Une des principales critiques que formule Alain Caillé à l'égard de Bourdieu vise l'enfermement de sa théorie du monde social dans une anthropologie utilitariste pour rendre compte des conditions de production des rapports sociaux. Malgré toute la rigueur de ses discours, Bourdieu pêcherait par ce qu'il entend pourtant éviter : un économisme sociologique qui, somme toute, rapporterait le sens des pratiques sociales à des logiques d'intérêts et à une causalité économique (quand bien même elle serait « indirecte et médiatisée »). Selon Caillé, la conversion des différentes espèces de capital confirmerait que seul le capital économique est la clef de ces jeux de transformation et reste « en dernière analyse » la racine de l'économie générale des pratiques sociales. Le désintéressement apparent des stratégies symboliques, ou encore « l'économie de la bonne foi », se rapporte en définitive à des logiques proprement économique. Malgré toutes sa prudence verbale et ses habiletés stylistiques, la sociologie de Bourdieu ne serait pas fondamentalement éloignée d'un économisme caractéristique de la plupart des marxismes.

des questions épistémologiques sur la validité et la fonction des concepts analogiques dans les sciences sociales[22]. Leur force dans le discours sociologique, en particulier lorsqu'ils sont employés et déployés de manière « incontrôlée », réside dans leurs propriétés suggestives, séductrices, imagées, connotatives, approximatives, d'immédiateté, ou encore, dans « leur sémantisme flottant ». La démarche analogique est cependant une des caractéristiques fondamentales des discours descriptifs dans les sciences sociales dont on ne saurait imaginer qu'elles puissent se passer. Lorsque les étudiants sont « invités » à définir les concepts de la sociologie de Bourdieu[23], on observe que des concepts analogiques comme ceux de « champ », « capital », « stratégie », ou encore la notion de « programme » (occasionnellement utilisée pour rendre compte du fonctionnement de l'*habitus*) et certaines métaphores exercent, du fait de leur apparente familiarité sémantique, une grande attraction dans les dissertations : « Bourdieu compare l'*habitus* à un programme informatique, car il guide et commande les pratiques sociales des individus,… », « Bourdieu compare l'*habitus* à un ressort qui attend d'être déclenché », « On peut penser ce système de dispositions comme un programme analogue à un programme informatique ». Issus pour beaucoup des filières ES, les étudiants

22. Voir Jean-Claude Passeron, *Le Raisonnement sociologique*, Paris, Nathan, 1991 et Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien*, Paris, Éditions Gallimard, 1990.

23. Nous appuyons nos observations sur un groupe de copies d'étudiants en licence (n = 50) qui devaient répondre au sujet suivant « Pouvez-vous expliciter l'affirmation de Pierre Bourdieu selon laquelle l'*habitus* est le principe non choisi de tous les choix ? ».

sociologues trouvent sans doute dans la notion de « capital » et l'apparente analogie du « champ » avec « le marché » un air de déjà vu depuis l'enseignement secondaire. Du fait de sa résonance familière, la métaphore économique exerce une fonction d'assurance et de sécurisation dans l'évocation étudiante de la théorie de Bourdieu :

> « Les conditions d'entrée dans le jeu et l'enjeu du jeu sont déterminées par l'espèce de capital. L'intérêt primordial, c'est d'accroître son capital de telle sorte qu'il soit à un moment donné supérieur à celui qu'on avait initialement »
> (étudiant, Deug 2)

> « À chaque champ est associée l'espèce de capital qu'il [Bourdieu] définit comme les cartes qu'il faut avoir en sa possession pour rentrer dans le jeu, c'est-à-dire dans le champ »
> (étudiante, Deug2)

> « Bourdieu, quant à lui, voit également cette opposition entre les différentes classes sociales et, par là, il considère qu'il faut redéfinir la notion de champ. En fait le champ est un ensemble de phénomènes sociaux considérés comme des systèmes sociaux où il y a une lutte entre les individus. Ainsi, on obtiendrait un champ de force où les individus cherchent à maintenir ou à conquérir un bien acquis dans la société. Et ce champ de force est un indicateur de force individuelle, car on observe, à l'intérieur d'un champ, la capacité d'un individu à obtenir un bien mais aussi sa capacité à consommer. Cependant, ce champ est inégal, car il semblerait que l'École don-

nerait la possibilité aux individus des classes dominantes d'investir dans le capital scolaire (car ils ont le même langage "cultivé") et par là, l'école transforme le capital culturel en capital économique »
(étudiante, Deug 2)

« Pierre Bourdieu, reprend de nombreux termes économiques pour décrire l'ensemble social comme le marché, le capital, les champs et les stratégies. Sa notion de marché invite à distinguer les valeurs et les intérêts des agents. Ainsi, il introduit deux types de marchés : le marché des biens symboliques et le marché des biens culturels. Les classes sociales seront pour lui, et sont, pour lui, le résultat de l'ensemble des phénomènes sociaux, c'est-à-dire du capital. Bourdieu regroupe dans ce terme : le capital économique, culturel, social, symbolique, linguistique qui contribuent tous à la différenciation des classes »
(étudiante, Deug 2)

Parce qu'ils sont « routinisés » dans les commentaires des étudiants et peut-être même dans les discours d'enseignants, les « mots de la sociologie » pourraient faire l'objet d'un ensemble de cours dans l'enseignement universitaire de la sociologie. Mais un tel programme au niveau du Deug et de la licence poserait la question de ce qu'enseigner la sociologie veut dire à une majorité d'étudiants qui n'envisagent pas de devenir sociologues.

La séduction du dépassement théorique dans les dissertations

Pour comprendre les manières dont les étudiants se réfèrent aux auteurs dans leurs dissertations, il faut rappeler qu'en amont, la présentation des auteurs de la discipline contribue, par ses stratégies ordinaires de mise en perspective des théories (objectivisme/subjectivisme, « holisme »/individualisme), à inculquer des catégories de classement qui facilitent l'identification des courants théoriques : Durkheim = objectivisme, Weber = subjectivisme, etc. Les copies d'examens portent les traces de ces couples qui déterminent fortement la forme et le contenu des dissertations étudiantes. Confrontés à un sujet proposé aux épreuves du Deug 2 – « En quoi peut on dire que l'approche de Bourdieu est une tentative de dépassement de l'objectivisme et du subjectivisme ? » – certains étudiants tendent plus ou moins à calquer la structure classique des dissertations apprises au lycée (avec le triptyque thèse-antithèse-synthèse) sur les théories qu'ils connaissent, en partant par exemple du schéma suivant : objectivisme-Durkheim (thèse), subjectivisme-Goffman (antithèse), Bourdieu (synthèse). Souvent perçu comme ce qui constitue l'art (et la difficulté) de la dissertation, la synthèse trouve son accomplissement heureux dans la référence au maître du dépassement (Bourdieu). Les stratégies dissertatives prennent parfois l'allure d'une caricature de l'effort de dépassement qui caractérise « l'héroïsme théorique » de la sociologie de Bourdieu[24] :

> « Nous avons vu en quoi les approches objectivistes et subjectivistes présentaient des limites. Il

24. Voir François Héran, « La seconde nature de l'*habitus* », *Revue française de sociologie*, 1987, tome XXVIII, p. 385-416.

> s'agit maintenant de déterminer dans quelle mesure l'approche de Bourdieu, en termes de champ et d'*habitus*, est un dépassement des deux approches précédentes »
> (étudiante, Deug 2)

> « Les deux principales interprétations du monde social connaissent aujourd'hui une troisième concurrente. Bourdieu nous donne une nouvelle approche, une nouvelle sociologie de ce qui nous entoure. Il tente de dépasser l'objectivisme et le subjectivisme en les reliant »
> (étudiante, Deug 2)

> « Cette définition et opposition des deux approches va nous permettre d'analyser, de développer la théorie de Bourdieu comme tentative de dépassement »
> (étudiant, Deug 1)

Entreprendre une analyse des modes de compréhension des auteurs en sociologie, c'est d'abord reconnaître que nombre d'entre eux « se confrontent » guère ou difficilement aux œuvres sociologiques. Avec la diversification des supports de savoir (notes de cours, articles, ouvrages « fondamentaux », textes de vulgarisation, Internet), il y a plusieurs manières de citer, d'évoquer, de « connaître » des auteurs ou de le faire croire à l'occasion d'un examen. L'urgence scolaire et l'enjeu que représente le diplôme prédisposent les étudiants sociologues des premier et second cycles à des lectures rapides, partielles ou de seconde main. Contre la vision professorale, il faut rappeler que les rapports effectifs des étudiants aux auteurs sont généralement igno-

rés : la connaissance canonique est déterminée par des logiques et des stratégies de « rentabilisation » et de « placement » dans les productions qui font l'objet d'une validation universitaire[25]. La rhétorique ou « les stratégies dissertatives » dont parle Louis Pinto[26] à propos des « copies ratées » aux épreuves de philosophie du baccalauréat, illustrent partiellement cette économie scolaire : propensions à l'inclination devant les auteurs de la discipline, recours à des citations hasardeuses, sentences universalistes, imitation de la systématicité savante, révélateurs des « situations de détresse » dans lesquelles il s'agit pour les étudiants de « s'incliner », de « faire comme si », de « survivre », « de fuir ». L'étude de l'usage de auteurs dans les mémoires d'étudiants – des « utilisations » réelles aux évocations furtives en passant par les exercices de confrontation critique – devrait cerner la place qu'ils occupent dans les bibliographies, dans les problématiques, les introductions, les commentaires, les conclusions. Le recours aux auteurs, passage obligé pour les étudiants, interroge sur la valeur et le sens qui lui sont accordés : un secours pour commentaires en panne ? Une recommandation professorale perçue comme nécessaire ? Une illustration pour faire valoir ses connaissances ?

25. On peut citer un exemple de ces pratiques économiques en s'appuyant sur les témoignages de la responsable de la bibliothèque de section. Une anecdote, parmi d'autres : elle s'étonne devant un étudiant qui, pendant plusieurs jours, emprunte une grande quantité d'ouvrages. Demandant par curiosité à l'étudiant comment il trouve le temps de lire tous ces livres, elle apprend que l'intéressé s'attache essentiellement à les photocopier partiellement.

26. Voir Louis Pinto, « L'École des philosophes, la dissertation au baccalauréat », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 1983, n° 47-48, p. 21-36.

« L'intérêt » pour les auteurs revêt de multiples sens qui dépassent la simple opposition entre apprécier et détester et s'intègre dans une économie plus générale des pratiques scolaires.

Le livre de Raphaël Desanti se présente comme un récit de vie jalonné d'expériences marquantes et ordonné en séquences chronologiques qui l'ont conduit du Lycée d'Enseignement Professionnel (LEP) à l'usine, de l'autodidaxie à l'université, d'emplois précaires au travail social, de la lecture acharnée de l'œuvre de Pierre Bourdieu à l'animation de la « liste Champs » qui était consacrée au sociologue. Mais, c'est surtout une question souvent posée et restée sans réponse que soulève ce livre : quels sont les effets de la lecture sur le lecteur ? Dans le cas présent, quels sont les effets qu'a eus sur Desanti la lecture, *a priori* improbable, de Bourdieu ?

« Pour moi, écrivait Bourdieu, la sociologie a joué le rôle d'une socio-analyse qui m'a aidé à comprendre et à supporter des choses (à commencer par moi-même) que je trouvais insupportable auparavant ». Elle permet, en effet, de déplacer les causes d'un malheur que tout incite à s'attribuer à soi-même vers des causes sociales occultées.

La compréhension sociologique a permis à l'auteur de se dédouaner de la responsabilité personnelle de son échec scolaire initial. Elle l'a aidé aussi à faire face au « mal être » qu'engendrent les situations de déclassement. C'est de ce cheminement très personnel que ce livre rend compte.

9 782365 121385

Prix : 12 €